




Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CANADA PITTORESQUE,

ORNÉ DE GRAVURES D'APRÈS LES DESSINS DE

W. H. BARTLETT;

LA PARTIE LITTÉRAIRE PAR

N. P. WILLIS,

AUTEUR DE "PENCILLINGS BY THE WAY," "INKLINGS OF ADVENTURE," &C.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR L. DE BAUCLAS.

TOM. II.

LONDRES:
GEORGES VIRTUE, 26, IVY LANE.
1843.



LONDRES:
IMPRIMEUR PAR JOSEPH RICKERBY,
SHERBOURN LANE.

LISTE DES GRAVURES.

TOM. II.

Montréal, Vue de la Montagne en face de la Vignette (Cascade de Horseshoe).

LE CANADA PITTORESQUE.

CHAPITRE I.

QUÉBEC—MONTRÉAL ET SES ENVIRONS.

L'HÔPITAL général de Québec est tenu par une abbesse et quarante-trois religieuses. Il a été fondé par saint Vallier, évêque de cette ville, en 1693, pour les mendians malades ; et il est situé, à un mille environ, dans une plaine arrosée par la Charles. Le style du bâtiment est simple, et parfaitement convenable à sa destination. La supérieure actuelle est une dame d'extraction irlandaise, qui paraît âgée d'une trentaine d'années. Dans cette pieuse retraite, livrée à des fonctions que la délicatesse de son sexe pourrait lui faire regarder comme de pénibles devoirs, elle déploie une politesse et une aisance de manières, exemptes de cette affectation qu'on remarque souvent chez des religieuses de son rang, qui veulent encore sacrifier à la mode dans leurs habitudes et leurs usages. Elle nous conduisit, avec une extrême complaisance, dans les différentes parties de la maison, qui, de même que l'Hôtel-Dieu, nous parut réunir, sous le rapport de l'ordre, de la propreté, et des dispositions, tout ce qui peut contribuer au bien-être et à la guérison de ceux qu'on y reçoit. Le revenu de la maison est faible, et administré avec une grande économie. Indépendamment du produit de ses propriétés, la maison reçoit une petite somme du gouvernement. Pour l'admission dans l'hôpital, on ne fait pas de distinction entre les catholiques et les protestans : la main de la charité soigne également leurs infirmités. Les deux maisons possèdent en commun une petite pharmacie tenue par une sœur exercée dans l'art médicinal. Chacune des sœurs à son tour soigne les malades pendant la nuit, fait la cuisine, &c. Toutes sont occupées diversement, de sorte que l'oisiveté et les maux qu'elle entraîne sont inconnus dans la maison. Le contentement et la gaieté ne paraissent pas, et je pourrais même dire, ne sont pas étrangers à ces religieuses : car, sans admettre un effet surnaturel de la dévotion dans un cloître, on peut raisonnablement supposer que, dans un établissement

de cette espèce, l'exercice continuel d'un devoir d'humanité ne laisse aucun accès à l'apathie ou au chagrin. Les ouvriers livrés aux professions habituelles de la société, les personnes mêmes qui jouissent des avantages et des agrémens qu'elle offre, peuvent difficilement obtenir le calme de la vie religieuse ; et ce calme est le bonheur. Des hommes graves ont pensé que l'ordre établi dans nos hôpitaux convenait mieux au but de ces institutions ; et il leur répugnait de voir des hommes jeunes soignés par des religieuses. Sur cette question, en général, on peut remarquer qu'un très petit nombre de ceux qui ont connu l'intérieur des hôpitaux, ont été à même d'apprécier la différence qui existe entre la charité que la voix de la religion et de sa conscience conduit près du lit du malade pour adoucir ses souffrances, et le service intéressé d'un mercenaire. Si notre moral agit fortement sur notre disposition physique, surtout dans l'état de maladie, la différence qui existe dans les soins que nous recevons a une grande importance, sous le point de vue médical. Même lorsque ces soins ont cessé, leur heureux effet continue encore quand il y a intérêt et sympathie chez l'être qui les donne, et un sentiment d'affection de la part de celui qui les reçoit. Si on peut reprocher quelques pratiques superstitieuses à celles qui se dévouent à ces pénibles fonctions, les prières et les bénédictions du pauvre les font pardonner facilement. La seule chose qu'on puisse critiquer dans ces établissemens, c'est de voir les insensés des deux sexes confiés à des femmes. Mais on peut répondre à cela qu'il n'existe pas d'autres maisons dans le pays, et qu'il faut en accuser l'administration : car il est évident que des femmes conviennent peu à un traitement qui exige souvent l'emploi de la force, surtout avec les hommes.

Le couvent des Ursulines, fondé par madame de la Peltrie, en 1639, pour l'éducation des filles, est placé dans l'intérieur de la ville. A en juger par les dispositions intérieures, et le costume de la maison, il paraît plus riche que l'hôpital général et l'Hôtel-Dieu. Dans le nombre des objets qui ornent la chapelle, nous remarquâmes particulièrement le crâne et les os d'un missionnaire, massacré par les sauvages qu'il cherchait à convertir. Lorsqu'on réfléchit cependant à l'indifférence que témoignent les Indiens pour les controverses religieuses, on est porté à douter que ce fût là l'offense véritable, qui attira sur ce ministre la couronne du martyre. Deux cents petites filles environ sont confiées aux soins des religieuses de ce couvent ; mais je remarquai avec peine que leur éducation nuisait à leur santé : et toutes avaient une apparence de faiblesse et de souffrance provenant, sans doute, de ce qu'elles étaient renfermées trop long-temps, pendant un long hiver, dans des salles fortement chauffées par des étuves, et qu'elles étaient nourries de salaisons, suivant l'usage général des Canadiens.

Il y a un séminaire établi pour l'instruction gratuite de la jeunesse catholique du Canada. Le nombre des élèves est communément de 200. Les dépenses sont



supportées par le revenu des terres seigneuriales appartenantes à l'établissement. On y fait un cours de théologie, et on y trouve également un petit museum ou cabinet de physique, qui, indépendamment de ce qui regarde l'histoire naturelle, contient une machine électrique, des télescopes, et d'autres instrumens relatifs aux sciences. La bibliothèque renferme trop d'ouvrages de théologie : j'y ai remarqué nos livres ordinaires de prières, les Testamens, et beaucoup d'autres ouvrages de dévotion, confondus avec des Voyages, et des livres philosophiques, entre autres Bayle. L'ancien palais, le local des séances du Conseil et la maison commune, contiennent aussi de belles bibliothèques publiques : ces collections diffèrent entièrement de celle du séminaire. On y trouve un assortiment de choix de livres d'histoire, et de Voyages : mais les classiques y manquent, parce que probablement ils ne trouveraient pas de lecteurs. Les officiers de l'état-major et de la garnison ont aussi le projet d'établir une bibliothèque ; mais, à Québec, la société est généralement établie sur une échelle trop limitée. Une population, adonnée au commerce ou à l'art militaire, a peu de loisir pour s'occuper de science et de littérature. On a essayé, pendant l'administration de sir G. Prevost, de monter une société sur le plan de l'institution royale : mais ce projet est resté sans exécution, faute d'un nombre suffisant de membres, quoiqu'il y en eût assez de onze pour commencer à se réunir. Cela n'a rien de surprenant, quand on remarque que la belle saison, toujours fort courte, est consacrée aux affaires ; et que, pendant un long hiver, les hommes ne se fatiguent jamais des dîners, et les dames des bals.

Dans les environs de Québec, il y a des choses curieuses et intéressantes à voir. Les rives élevées du S.-Laurent, du cap Diamant ou cap Rouge, sont composées d'argile ardoisée, généralement noirâtre, et quelquefois aussi d'un rouge foncé, d'où on lui a donné le nom de cap Rouge. Le lit de la rivière est de la même matière, en sorte que le sable du fond, délayé par les eaux, a l'apparence de la limaille de fer. Ces rives escarpées, toutes privées qu'elles sont d'un sol nutritif, sont néanmoins couvertes d'arbres et de taillis de la plus belle verdure, et dont les racines, sortant du milieu d'un terrain aride et pierreux, semblent recevoir de la charité du ciel la sève que leur refuse la mère commune.

A environ deux milles au-dessus de Québec, une large crevasse dans une magnifique suite de rocs forme un petit enfoncement qu'on appelle la Baie de Wolfe. Un petit sentier conduit des hauteurs aux Plaines d'Abraham : on y trouve encore des traces de fortifications, ainsi que la pierre sur laquelle expira le général. Cette crique sert maintenant aux équipages des nombreux radeaux qui descendent des Etats-Unis et du Haut Canada, et qui couvrent quelquefois le fleuve sur une étendue d'une demi-acre. Quand le vent est favorable, les radeaux marchent au moyen de grandes voiles carrées. Les mariniers sont à l'abri sous de petites huttes en bois ; et tout cet ensemble, en y comprenant les volailles, et souvent les

bêtes à cornes, ressemble assez à un village flottant. On tire des environs du lac Champlain une grande quantité de bois de charpente, et ce commerce est presque en entier dans les mains des Américains.

Dans une autre petite crique, à environ un mille de la Baie de Wolfe, on trouve le petit village de Sillori, placé dans la situation la plus romantique et la plus délicieuse qu'on puisse imaginer. Le chemin qui y conduit tourne la base d'un roc gigantesque, qui semble placé comme une barrière entre lui et le tumulte du monde. Les hauteurs qui l'entourent sont couvertes de bois jusqu'au sommet, et entre elles et jusqu'à la rivière il y a encore assez d'espace pour un agréable tapis de verdure, et pour cinq à six maisons blanches et fort propres qui composent le village: une d'elles est une auberge. Au bord de l'eau, on trouve les ruines d'une ancienne maison religieuse, bâtie par les missionnaires français, prêchant l'Evangile aux Hurons, qui habitaient alors dans les environs. Il n'existe maintenant d'autres traces de ces missionnaires et de leurs travaux que dans le petit village de Loretto, dans lequel se voient encore quelques restes de la nation huronne, autrefois si puissante; tant les maladies et la poudre à canon ont secondé le zèle des Européens pour convertir les Indiens. Indépendamment de la route qui circule autour des rochers, Sillori en a deux autres qui conduisent à Québec par les bois, qui couvrent une grande partie du pays entre S.-Foi et la rivière, et offrent un doux ombrage et une promenade agréable à ceux qui ont le temps et le désir d'en jouir. Mais les élégans cavaliers aiment mieux se montrer aux Plaines d'Abraham, dont ils font le tour avec l'élégante uniformité des chevaux aveugles dans un moulin.

Le lac Charles passe pour un des endroits les plus agréables des environs de Québec. Sa longueur est à peu près de trois milles, et sa plus grande largeur d'un mille. Vers le milieu, deux rochers en saillie le partagent en deux lacs, pour ainsi dire, réunis par un étroit canal. Un petit hameau, avec ses vergers et ses prairies, garnit un des côtés du lac; de l'autre, des bois nombreux descendent jusque sur ses bords. Tout l'ensemble du paysage se prête plus à l'impression des sens qu'à une description.

Le village huron de Loretto est placé sur la rive gauche de la rivière Charles, à environ quatre milles plus bas que le lac, et à huit de Québec. Immédiatement après le pont, à la sortie du village, la rivière se précipite d'une hauteur de soixante-dix pieds environ sur un lit de rocs de granit, et va se perdre dans les détours d'un vallon couvert de bois. Une partie de cette cascade fait tourner un moulin qui semble suspendu sur l'abyme. Les maisons du village ont, par leur disposition, l'apparence d'une caserne anglaise, contre l'usage des Canadiens, qui les isolent les unes des autres: mais les habitans suivent la méthode que pratiquaient leurs ancêtres. J'y trouvai les enfans s'amusant à tirer de l'arc. Les maisons me parurent, en général, pauvres et sales: mais celle du chef principal, auquel j'allai

Interior of the Cathedral, Montreal

faire une visite, était plus propre et plus commode que les autres. Un de leurs vieillards me fit un long récit de la manière dont les Jésuites avaient cherché à leur enlever leurs droits territoriaux, et la possession des terres que leur avaient concédées le roi de France, et qui s'étendaient au loin au nord de Sillori. La moitié de ce terrain, me dit-il, peut être regardée comme perdue: mais, comme les biens des Jésuites sont gérés maintenant par l'administration anglaise, les Indiens espèrent que cette propriété leur sera rendue, parce qu'ils peuvent prouver que leurs ancêtres ne l'ont jamais aliénée.

Les districts ruraux des Trois-Rivières, aussi loin qu'ils s'étendent vers le nord, forment une continuation de la même espèce de terrain que celui qu'on trouve en deçà, et qui, par son égalité, se prête à une culture uniforme. Vers l'ouest, surtout en remontant la rivière, ces districts offrent une suite d'habitations qui ont une apparence de prospérité; et, tous les huit ou neuf milles, on y rencontre de jolis villages. Ces districts bordent principalement le lac S.-Pierre, formé par les eaux du S.-Laurent, et dont la longueur est environ de vingt-cinq milles, sur cinq à dix de largeur: dans beaucoup d'endroits, sa profondeur n'excède pas douze pieds: aussi est-on obligé d'indiquer par des perches et par d'autres signaux la direction que doivent suivre les bâtimens. Les côtes sont fort basses; mais de nombreuses îles couvertes de verdure donnent un aspect riant à l'extrémité occidentale du lac, servant de barrière aux deux provinces. Près de la frontière de l'est, le Batiscan se jette dans le fleuve: à son embouchure existe un village de ce nom.

Le district de Montréal, s'il n'est pas le plus étendu du Bas Canada, est au moins celui qui contient la plus grande portion de bonnes terres. Commençant à la frontière occidentale des Trois-Rivières, il borde le S.-Laurent jusqu'au Haut Canada, à une assez petite distance de la capitale. Il traverse une longue branche de l'Ottawa, comprend toute la rive gauche de cette rivière, et il a enfin pour borne, de même que le Bas Canada, le lac Temiscaming. Ce district, au nord du S.-Laurent, est formé des comtés de Montréal, Berthier, Lachenaye, l'Assomption, Terrebonne, Les Deux-Montagnes, Vaudreuil, et Ottawa. Il contient une population de 147,649 habitans. Une autre partie de ce district, presque aussi fertile, et située au sud du fleuve, sera décrite plus tard.

Montréal, chef lieu, quoiqu'il n'ait pas le titre de capitale, est égal à Québec en grandeur, et lui est supérieur sous le rapport commercial. Cette ville prend chaque jour plus d'importance, par sa favorable situation, et par la prospérité croissante du Haut Canada, dont elle est le dépôt, à raison de ce qu'elle est placée sur le fleuve, au point le plus élevé que peuvent atteindre les gros bâtimens.

Cette ville est fort belle, quoiqu'elle n'ait cependant pas le caractère de grandeur qu'offre la capitale du Canada. La rivière, dans la plus belle partie de son cours,

se divise en deux bras, qui forment entre eux une île de trente-deux milles de longueur, et de dix et demi de largeur: c'est un séjour délicieux. Le sol, partout d'une grande fertilité, ressemble à un jardin, et fournit abondamment des légumes et des fruits. Ces derniers surtout sont excellens, et entre autres les pommes, dont la saveur est remarquable, même dans une partie du monde si renommée pour la supériorité de ses productions. Quoique cette île soit généralement unie, et facile par conséquent à cultiver, on y trouve à un mille environ au nord-est une colline de 550 pieds de hauteur, d'où l'on jouit d'une belle vue de la campagne, arrosée par plusieurs petites rivières tributaires du S.-Laurent. Cette colline est couverte de jolies maisons de plaisance; et, par sa belle verdure et son ombrage, elle est un but fréquent de promenade pour les habitans de la ville. On dit qu'on est dans l'intention de construire des fortifications à son sommet: si ce projet est mis à execution, cet endroit perdra entièrement son caractère champêtre.

La ville, placée sur le bord méridional de cette belle île, n'est pas, comme Québec, resserrée sur un étroit espace, où sont agglomérées les rues et les habitations. Elle peut s'étendre, dans tous les sens, de sorte que les anciennes rues sont d'une largeur raisonnable, et que plusieurs même règnent d'un bout à l'autre de la ville. La principale, la rue Notre-Dame, a plus d'un demi-mille de longueur, et on y trouve quelques bâtimens publics. On distingue la haute et basse ville, quoique la différence d'élévation soit fort légère; mais la première est beaucoup plus belle que l'autre. Les sept faubourgs mêmes ne sont pas, comme dans la vieille capitale, séparés à quelque distance; mais ils tiennent à la ville, et, pour ainsi dire, en font partie. Leurs rues se continuent dans la direction de celles de la ville; elles sont régulières, et ornées de jolies maisons. Dans les environs, on trouve de magnifiques maisons de campagne.

Quand aux édifices publics, la nouvelle cathédrale catholique, finie en 1829, est certainement le plus beau qu'il y ait dans l'Amérique anglaise. Son architecture est à peu près dans le style gothique: il a 255 pieds six pouces de longueur, et 134 pieds six pouces de largeur. L'édifice s'élève à 61 pieds au-dessus du sol, et on y compte six tours, dont trois sur la façade principale ont 220 pieds. Il est bâti en pierres d'excellente qualité, et couvert en étain. La fenêtre principale a 64 pieds de hauteur et 32 de largeur. Sur la toiture règne une esplanade de 76 pieds sur 20, qui est élevée de 120 pieds, et d'où on a une vue magnifique. Dans l'intérieur, il y a 1244 bancs, qui peuvent contenir au moins 10,000 personnes; il y a, pour le bas de l'église, cinq entrées publiques, et trois entrées séparées, et de plus quatre pour les galeries, de sorte que, dans quelques minutes, toute cette nombreuse assemblée est sortie de l'église. Le bâtiment comprend sept chapelles, qu'on voit toutes en entrant, et neuf ailes. Le grand autel a quelque ressemblance avec celui de S.-Pierre à Rome, et la chaire avec celle de la cathédrale de Strasbourg. La grande fenêtre



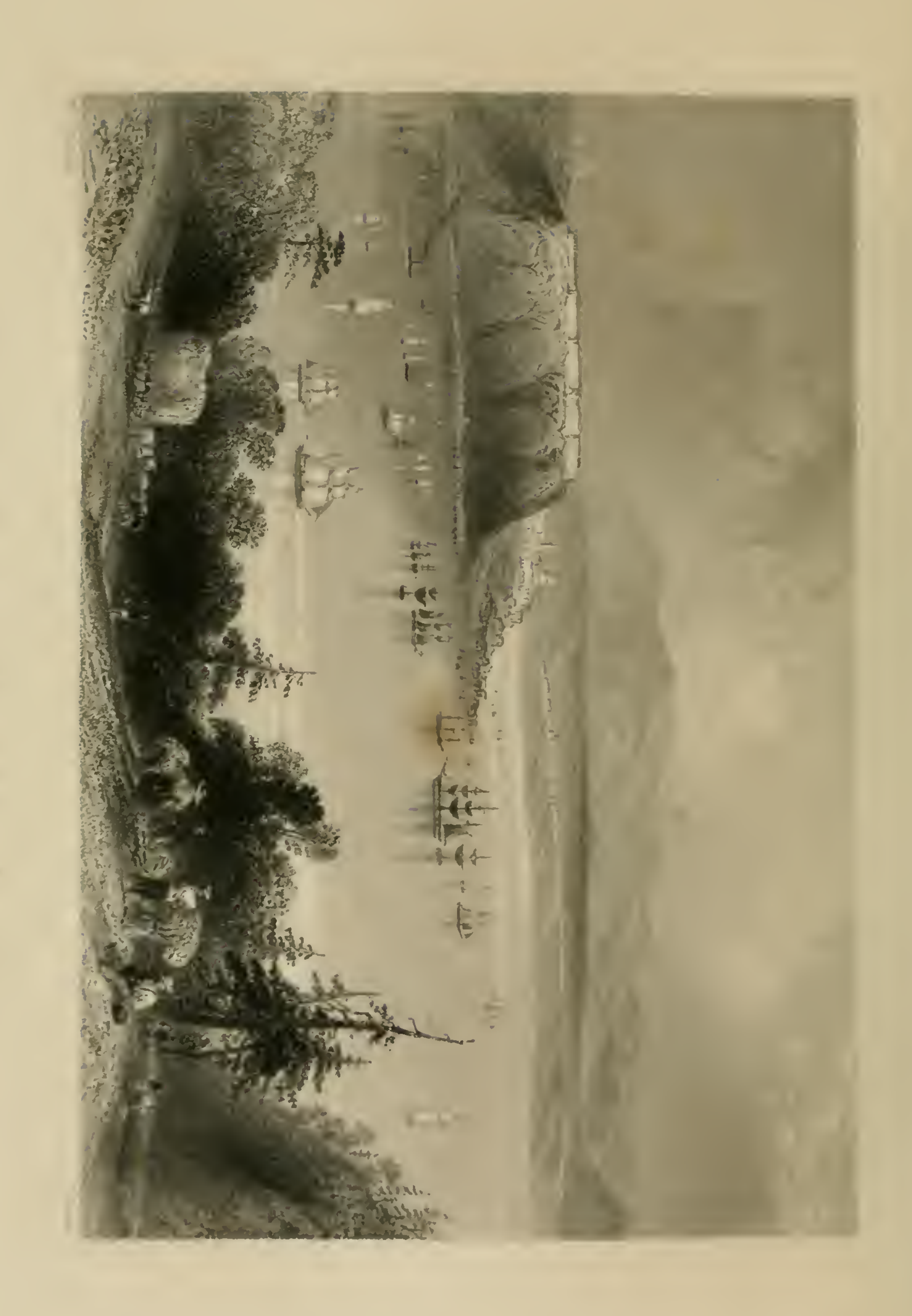
est peinte, mais dans un mauvais style : il est question de la garnir en verre dépoli. Les autres églises catholiques appartiennent pour la plupart à l'ordre S.-Sulpice, qui a principalement contribué, comme je l'ai déjà dit, à fonder Montréal, et qui a été propriétaire de toute l'île sur laquelle la ville est placée. Le séminaire, édifice vaste et commode, situé près de la cathédrale, occupe les trois côtés d'une place carrée, de 132 pieds de long sur 90 de profondeur, et il est entouré de jardins étendus. Pour le rendre encore plus convenable, l'ordre a dépensé, il y a peu de temps, 250,000 francs, pour faire construire un beau bâtiment, qui a 210 pieds sur 45. Dans ces établissemens, on reçoit une grande quantité d'élèves, auxquels on enseigne, pour des prix très modérés, toutes les branches des sciences et de la philosophie. Il existe à Montréal deux couvens. Le principal, qui porte le nom de Congrégation de Notre-Dame, a une abbesse et soixante sœurs ; elles reçoivent des pensionnaires à un prix très modéré, et se chargent de l'enseignement dans les différentes parties du district. L'autre couvent, celui des Sœurs Grises, a une supérieure et vingt-quatre sœurs, qui reçoivent les pauvres infirmes, et les traitent, dit-on, avec un grand soin. L'Hôtel-Dieu est un vaste établissement religieux, dirigé par une abbesse avec trente-six nonnes, et dans lequel on reçoit les pauvres et les malades. Son utilité est un peu restreinte par le défaut de fonds, malgré quelques subsides accordés par la législature. Le couvent des Récollets, qui occupait un vaste espace au bout de la rue Notre-Dame, est maintenant démoli ; mais son église sert encore aux exercices du culte.

Les établissemens anglais, tant religieux que scholastiques, sont également remarquables. L'église épiscopale, située dans la rue sus-nommée, est un beau bâtiment, dans le style d'architecture moderne ; il est surmonté d'un clocher élevé. Le temple écossais est simple ; mais il est desservi par des hommes d'un mérite distingué. En 1814, un particulier riche, l'honorable James M'Gill, a fait une donation considérable pour fonder un collége destiné à l'enseignement des différentes branches d'éducation. Elle se compose d'un domaine étendu à la Montagne, et d'une somme de 250,000 francs. Ce projet n'a pas encore cependant été mis à exécution, par suite d'un procès qui n'a fini qu'en 1835 : les fonds disponibles se montaient alors à 550,000 fr. Cette institution doit être dirigée d'après le système le plus libéral, et des individus de toutes les croyances y seront admis, soit comme élèves, soit même comme maîtres. La ville a des sociétés d'histoire naturelle, et des écoles de mécanique, dont on ne peut assez louer les travaux et l'utilité. Les établissemens privés consacrés à l'éducation sont montés également sur un pied respectable. Les moyens bornés de l'Hôtel-Dieu sont amplement compensés par le fort revenu de l'Hôpital Général, bâti en 1821—2, au moyen de souscriptions volontaires, et qui a coûté 190,000 fr. C'est une des maisons de ce genre les mieux tenues qui soient en Amérique.

Le port de Montréal ne paraît pas avoir appelé l'attention que mérite son importance. Il est petit, et on n'y perçoit pas de droit d'ancrage, quoique, sur le bord en face de la ville, l'eau ait quinze pieds de profondeur, et que les gros bâtimens puissent arriver jusque-là. Ses principaux désavantages consistent en deux bancs de sable, et, à un mille au-dessous, dans le rapide de Ste.-Marie, que les navires ont souvent beaucoup de peine à franchir. On s'occupe cependant d'un projet d'amélioration, pour lequel la législature a voté des fonds. Les communications d'un bord à l'autre de la rivière ont lieu au moyen de dix bacs et de quelques bateaux à vapeur. On avait construit autrefois un pont en bois, qui partait de Repentigny : mais, au printemps qui suivit sa construction, il fut emporté par les glaces. On pense qu'on pourrait en établir un plus fort et assez solide pour n'avoir pas à craindre le même accident ; et, à raison de l'utilité dont il serait pour toute la population, on croit que la législature ne tardera pas à voter les fonds nécessaires pour faire face à cette dépense.

Les districts ruraux de Montréal s'étendent au nord du S.-Laurent jusqu'à la province de Trois-Rivières. Tout ce pays offre un aspect pareil à celui de la côte depuis Québec : il est néanmoins un peu plus uni, et même plus fertile et plus populeux. On y trouve une suite continuelle de belles habitations et de villages, sur une plus grande échelle que dans les districts inférieurs. Berthier, qui a 850 habitans, situé sur un bras du S.-Laurent, qu'on appelle le Canal Nord, est un passage important à raison de sa position entre Trois-Rivières et Montréal : tous les environs trouvent facilement à s'y approvisionner. S.-Eustache, sur le canal appelé Jésus ou S.-Jean, qui paraît être formé des bras réunis du S.-Laurent et de l'Ottawa, domine la route qui conduit au territoire arrosé par cette dernière rivière ; et, avant la dernière insurrection, sa population d'au moins un millier d'habitans y faisait un trafic considérable. L'île Jésus, séparée de la terre ferme par ce canal, s'étend parallèlement à celle de Montréal sur un espace de vingt-un milles : elle en a six dans sa plus grande largeur. Elle est unie, fertile, et bien cultivée. Les bois qui la couvraient autrefois ont disparu, à l'exception de ce qu'on y a laissé pour l'agrément, et pour les besoins du chauffage. Près de là, sur le petit lac de Deux-Montagnes, on trouve deux villages, habités par les Algonquins et les Iroquois, et qui contiennent environ deux cents maisons. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que ces tribus, fortes et puissantes encore, il y a un siècle, sont maintenant pauvres et faibles par suite des guerres, et surtout du voisinage des Européens, qui leur ont enlevé tous les avantages qu'elles devaient à leur indépendance et à leurs anciennes mœurs, pour leur apporter tous les vices de la civilisation, et les maladies, suites de la débauche et de l'ivrognerie.

La partie du district de Montréal, qui avoisine le S.-Laurent s'étend jusqu'à la Pointe au Baudet, à cinquante-cinq milles au-dessus de la capitale



c'est-là que se trouve la frontière du Haut Canada. Tout le terrain situé entre le S.-Laurent et l'Ottawa forme le comté de Vaudreuil : il est fertile et généralement uni ; on y trouve seulement quelques petites collines. Il n'a que deux villages, Vaudreuil et Rigaud : les seuls endroits de quelque importance sont situés sur le fleuve. La Chine est à environ huit milles au-dessus de Montréal ; la navigation y est interrompue par la cascade de S.-Louis ; et, pour remédier à cet inconvénient, on a creusé un beau canal de ce nom, qui a coûté 3,425,000 francs. Ce village, qui, dans l'origine, a pris son nom de l'idée bisarre qu'on avait qu'il se trouvait sur la route de la Chine, forme un objet important dans la navigation du S.-Laurent et de l'Ottawa, près du confluent desquels il est situé. A douze milles au-dessus environ, au village de la Pointe des Cascades, on trouve une suite de chutes rapides qui s'étendent, presque sans interruption, sur un espace de neuf milles. Aucune d'elles n'est fort élevée : mais le torrent, obstrué par des rocs nombreux, bouillonne comme les flots d'une mer orageuse : néanmoins les radeaux, les canots à la Durham, et les bateaux construits exprès, peuvent, avec de la prudence et de l'habileté, naviguer au milieu de ces dangereux rapides. Cependant l'équipage est souvent obligé de charger à dos la partie la plus pesante de la cargaison, et de la transporter par terre. La navigation à la vapeur, interrompue à l'endroit où commencent ces obstacles, est reprise au point où ils finissent ; et le village des Cèdres, situé en face des rapides du même nom, est l'entrepôt du passage par terre. Il jouit du coup d'œil magnifique du torrent écumeux, et des embarcations qui affrontent les dangers de son impétueux courant.

La province d'Ottawa, qui s'étend pendant 350 milles environ le long de la rive septentrionale de cette grande rivière, forme, pour ainsi dire, une aile fort étendue, détachée du district et du Bas Canada, tandis que la province supérieure s'étend vis-à-vis, et le long de la rive méridionale. La frontière entre les deux territoires, qui d'abord se dirige directement vers le nord, prend la direction du nord ouest, aussitôt qu'elle a atteint l'Ottawa, et ensuite celle de l'ouest : ce terrain étendu n'est ni aussi peuplé ni aussi bien cultivé qu'il serait susceptible de l'être. Les obstacles nombreux qu'il offre à la navigation, quoiqu'ils aient maintenant disparu en partie, ont sans doute beaucoup retardé sa colonisation.

La partie supérieure de la rivière, au-delà des chutes et du portage des Allumettes, est fréquentée par les marchands de fourrures, qui ont aussi un poste sur le lac Temiscaming, à plus de 350 milles au-dessus de la réunion du S.-Laurent et de l'Ottawa : mais tout cet espace n'a presque jamais été visité, ni par conséquent décrit. Au-dessus du portage, il est parcouru par les bucherons, qui y trouvent une abondante provision de pins et de chênes, dont ils forment des radeaux qui descendent la rivière, malgré tous les obstacles qu'elle offre. Aux Allumettes, elle se sépare en deux branches, qui forment entre elles une île de quinze milles de long,

avec trois petits lacs nommés les Allumettes, la Boue, et le Rat Musqué. Sur le dernier est une ferme isolée, qui est, dit-on, dans un état prospère. A huit milles au-dessous de la jonction de ces deux bras est le fort Coulenge, où la compagnie de la baie d'Hudson a un poste; et près de là aussi est un établissement bien tenu. Quatre à cinq milles plus loin, la rivière se sépare encore, et laisse entre elle une île de vingt milles de longueur environ : mais les deux bras sont obstrués par des cascades et des rapides. Celui qui est au nord, et qui est le plus praticable, a quatre portages dans l'espace de quelques milles seulement du confluent, et il y en a encore un autre cinq milles plus loin. Les chutes n'ont pas plus de huit à dix pieds de hauteur, mais elles sont encombrées par des rocs nombreux, et présentent un aspect sauvage.

Pendant un cours de dix milles en descendant, le paysage est agréablement diversifié par des îles couvertes de bois, à travers lesquelles la rivière suit un cours plus ou moins rapide. Le rivage, sur presque toute cette étendue, se compose de marbre blanc, tendre et commun : mais, dans l'intérieur, il y en a qu'on croit être d'une qualité supérieure. A l'extrémité de ce territoire, le chantier de Bisset, maison solitaire, avec quelques acres de terre défrichés, repose les yeux fatigués par la monotonie de ces vastes solitudes : il est aussi un refuge utile pour les marchands de bois et de fourrures. Peu après, la vue s'étend sur le magnifique lac des Chats, d'à peu près quinze milles de long, et dans lequel se trouvent quelques petites îles couvertes de verdure. Au midi, sont deux ou trois maisons isolées, principalement Kinnel Lodge, la demeure du chef des Montagnards, M'Nab. Le côté nord ne paraît pas habité ; mais, à quelque distance du bord, est la colonie de Clarendon, formée en 1829, et qui, en 1831, contenait 257 habitans. En 1828, le territoire de Bristol renfermait seulement quelques pauvres cabanes et 31 colons : en 1831, ce nombre montait déjà à 96, et, en 1836, il s'était accru jusqu'à 445. A l'extrémité, le lac se resserre, et, pendant un espace de trois milles, le rapide des Chats précipite, en bouillonnant, ses flots écumeux, au milieu d'un labyrinthe d'îles. Il finit aux cascades des Chats, au nombre de quinze ou seize, et qui forment une courbe dans le lit de la rivière, parsemé d'îles couvertes de verdure. Ces cascades ont entre seize et vingt pieds de hauteur. La rive septentrionale est escarpée, et forme le territoire d'Onslow qui, en 1836, comptait 150 colons.

A six milles environ au-dessous de ce point commence le lac Chaudière, qui a dix-huit milles de longueur, et qui, de même que le premier, se termine par des rapides, et ensuite par des cascades. Ces dernières, qu'on appelle la Grande et la Petite Chaudière, ont jusqu'à 60 pieds de hauteur et 212 de largeur. Dans sa chute, le torrent tombe sur un large roc circulaire, et forme un nuage d'écume et de vapeurs, qui cache le fond du gouffre, et s'élève souvent en colonnes de brouillards au-dessus du sommet de la cataracte. La quantité d'eau paraissant moins forte dans le bas,



on croit qu'elle disparaît par des issues souterraines. Un peu plus loin, un pont a été jeté sur le torrent: et on a diminué la difficulté de l'entreprise, en divisant l'ouvrage en quatre parties formées chacune de matériaux différens. La partie la plus large est faite de cables en chanvre, de trois pouces de diamètre, qui forment un segment de cercle dont la portion la plus basse n'est qu'à sept pieds au-dessus du torrent. Dans aucun temps, on ne peut traverser le pont sans quelque sentiment de frayeur.

Le territoire d'Onslow est suivi par celui d'Eardley, qui s'étend le long du lac Chaudière, et qui renferme d'excellentes terres, occupées seulement par 200 individus. Au-dessous est Hull, la plus florissante de toutes les colonies situées dans le haut de l'Ottawa. La partie qui donne sur la rivière est unie ou légèrement ondulée: peu à peu le sol s'élève et forme des collines, dont quelques-unes ont jusqu'à 900 pieds de hauteur, et qui sont couvertes ou de bois, ou d'excellens pâturages. Il est arrosé par une large rivière, le Gatineau, et renferme des mines de fer et des carrières de marbre. Ce territoire a été parcouru par Philemon Wright, loyaliste américain, à qui, en 1806, on accorda 12,000 acres pour lui et ses associés, s'étant, au moyen de fortes avances, assuré la propriété exclusive de la plus grande partie de ces terres, ainsi que d'un espace considérable dans les environs de ce territoire, il est devenu un très riche propriétaire. Après de grands travaux, il s'est formé un domaine florissant, et il a contribué en grande partie aux améliorations dont ce district a été l'objet. La ville de Wright, située précisément en face du Grand Canal Rideau, prend chaque jour une plus grande importance. Sa population est déjà considérable, et on y trouve une église très propre, et un hôtel confortable. Les cascades de la Chaudière et le pont sont tout près de là.

De ce point jusqu'à Granville, à soixante milles de distance, l'Ottawa est toujours navigable pour les bateaux à vapeur. Le territoire de Hull est suivi de ceux de Templeton, de Buckingham, et de Lochaber. Des terrains étendus y ont été accordés à différens propriétaires, qui malheureusement n'ont presque rien fait pour en tirer parti; et ce qui restait disponible pour de nouveaux colons a beaucoup diminué par les réserves faites par la couronne et le clergé. On a cependant fait des démarches pour engager les propriétaires ou à faire valoir leurs concessions ou à y renoncer, et on a pris, relativement aux réserves, des mesures qui n'interrompent pas la colonisation. La population de ces trois districts, qui, en 1828, n'excédait guère 300 individus, s'est depuis beaucoup augmentée. En 1831, Buckingham contenait 570 habitans; Lochaber, 236; on croit que Templeton, en 1836, en avait 390. La Petite Nation, seigneurie formée dans les premiers temps, mais qui, de même qu'à présent, n'a été colonisée qu'en partie, a pris plus d'importance par l'arrivée des émigrans irlandais, et par les efforts de M. Papineau, le

propriétaire, qui a fait construire de beaux moulins à scie à l'est de sa propriété. Cette colonie compte maintenant 826 individus.

Le territoire de Granville, qui vient ensuite, peut être regardé comme le point où commence la partie populeuse du Bas Canada. Cela ne tient pas à sa fertilité, à laquelle s'opposent un sol montueux, et les chaînes élevées qui traversent son intérieur. Une impétueuse cataracte, nommée le Long Saut, se précipite d'une de ces montagnes, et il n'y a que les voyageurs adroits et courageux qui osent la franchir. Les obstacles se succèdent jusqu'au Point Fortuné, où la rivière se jette dans le lac des Deux Montagnes, et se réunit avec le S.-Laurent. Pour remédier à ces inconvéniens, on a creusé un beau canal, appelé le Grenville, et dont je parlerai plus longuement par la suite. Tous ceux qui ont été employés à ce grand travail ont fini par s'établir sur ce territoire, et par y bâtir des fermes, de sorte que, en 1836, la population se montait déjà à 1450 individus. Plus loin, est Chatham, qui, par les efforts et les travaux commencés, en 1806, par le colonel Robertson, le Dr. Fraser, et quelques autres, est devenu une colonie très florissante. Quoique ce territoire soit traversé par plusieurs collines arides, on y trouve néanmoins de grands espaces unis, et la grande route est presque partout bordée de fermes en pleine activité, et de jolies habitations bâties en briques. La population de cette colonie était, en 1831, de 2604 individus. Chatham Gore, ville qui vient de s'élever, compte déjà 473 habitans, tous protestans irlandais. Ici finit la contrée d'Ottawa, Chatham se trouvant borné par Argenteuil, le premier de cette suite d'anciens établissemens français qui s'étend le long de la rivière jusqu'à Québec.

CHAPITRE II.

QUÉBEC ET SES ENVIRONS.

Le district de Québec occupe toute la côte arrosée par le golfe et le fleuve S.-Laurent, depuis la frontière orientale de la colonie, jusqu'à l'embouchure de la rivière S.-Anne, à trente milles environ au-dessous des Trois-Rivières ; et de là, il se dirige en ligne droite jusqu'à la frontière septentrionale. La plus grande partie de ce vaste espace ne renferme que des terrains incultes, et un chaos de montagnes, de lacs, et de torrens, parcouru seulement par des animaux sauvages, et par quelques



Indiens errans. Au cap Tourment commence cependant une contrée qui prend un caractère moins sauvage; et, quoique elle soit encore traversée par de fortes éminences, elle renferme de vastes terres fertiles, d'un aspect magnifique et romantique. Sur le côté nord du S.-Laurent, on trouve les comtés de Québec, de Montmorenci, d'Orléans, et du Pont Neuf, qui font partie du district de Québec, dont la population est de 56,615 habitans.

Au milieu de ce beau paysage est placée Québec, capitale de l'Amérique anglaise. Cette ville est bâtie sur un promontoire qui s'avance dans le fleuve, et ne lui laisse qu'une largeur de trois quarts de mille entre la ville et Point Levi, qui se trouve sur le côté opposé : mais, immédiatement plus bas, le fleuve prend une largeur considérable. Le cap Diamant, le point le plus élevé de la cité, a été estimé à une hauteur de 1000 pieds, par un voyageur renommé : mais ce qui prouve combien ces estimations, faites à vue d'œil, sont souvent trompeuses, c'est que Bouchette, qui l'a mesuré avec soin, ne lui a trouvé que 345 pieds. A cent pieds au-dessous est un terrain uni sur lequel on a bâti le château, et ce qu'on nomme la haute ville. De là on descend par une pente rapide de plus de 200 pieds jusqu'au bord du fleuve, et c'est dans cet espace étroit qu'est placée la basse ville, siége du commerce, et de tout ce qui regarde la navigation.

Le paysage de Québec et de ses environs est regardé par tous les voyageurs comme rivalisant en pittoresque et en beauté les parties de l'univers les plus favorisées par la nature. Le navigateur qui remonte le S.-Laurent, après qu'il a passé l'île d'Orléans et le large bassin dont je viens de parler, est frappé d'admiration quand il aperçoit la capitale. Il embrasse d'un coup d'œil la citadelle couronnant un roc élevé, le château et les fortifications dominant sur de formidables précipices, et enfin le fleuve couvert de nombreux bâtimens de toutes formes et de toutes grandeurs, depuis le radeau chargé d'énormes pièces de bois jusqu'au canot d'écorce : on aperçoit aussi la cascade de Montmorenci élevant jusqu'aux nues des brouillards de vapeurs et d'écume, et enfin les rives fertiles et verdoyantes du majestueux S.-Laurent. Lorsqu'on est sur le cap Diamant, un panorama plus étendu et plus magnifique encore se déploie à la vue, réunissant ce que la nature offre de plus riant et de plus sauvage. Au-dessus et au-dessous de la ville, l'œil embrasse un espace de plus de quarante milles, où le fleuve est sillonné presque sans interruption par de nombreuses embarcations. Dans le bas est l'île pittoresque d'Orléans, et des rivages qui présentent une réunion remarquable d'une nature brute, et d'une riche culture. Au nord, on voit la rivière S.-Charles, serpentant au milieu des vallées, et au pied de collines sur lesquelles sont bâtis de jolis villages : dans le lointain on voit une chaîne de montagnes. M. Weld préfère le point de vue pris de la haute ville; il comprend moins d'objets, mais ils sont plus distincts et plus brillans. Ce voyageur, qui a parcouru une grande partie de l'Europe et de l'Amé-

rique, regarde ce paysage comme ce qu'il a vu de plus beau dans l'un et l'autre continent. M. M'Gregor trouve qu'il a quelque ressemblance avec celui dont on jouit des châteaux d'Edimbourg et de Stirling, mais il lui donne la préférence.

Québec, par sa situation et par le soin qu'on a mis à la fortifier, est une ville très forte, et considérée comme le boulevard principal de l'Amérique anglaise. La citadelle est placée au sommet du plateau dont je viens de parler. Le roc se compose de granit gris, mêlé de quarz cristallisé, et d'une espèce d'ardoise noirâtre. Environ quarante acres de terrain sont couverts d'ouvrages, qui s'avancent jusqu'au bord du précipice, et que des batteries et de fortes murailles réunissent aux autres défenses de la place. Cependant le corps principal de la forteresse consiste dans la haute ville, dont les fortifications comprennent un espace d'environ deux milles trois quarts. La partie de la colline qui fait face au fleuve est si escarpée qu'un mur ordinaire suffit pour la défendre, quoique la porte qui conduit à la basse ville soit garnie de canons de gros calibre, ainsi que le sentier qui mène à la rue de la montagne. Comme la pente, du côté de l'intérieur et des plaines d'Abraham, n'est pas aussi raide, et diminue successivement, on l'a fortifiée par une suite d'ouvrages réguliers qui comprennent un fossé, un chemin couvert, un glacis, et enfin quelques travaux extérieurs pour s'opposer à l'approche de l'ennemi. Il est probable, en conséquence, que la place pourrait résister à toute attaque jusqu'au moment où l'approche de l'hiver forcerait les assaillans à lever le siége.

La haute ville, avec cet entourage de fortifications, forme la partie la plus importante de Québec ; elle est la résidence de tous les habitans aisés qui ne sont pas engagés dans le commerce. La ville, quoique un peu vieille, est assez jolie. La plupart des maisons sont bâties en pierres, et couvertes en plomb. Les rues sont bien pavées ; quelques-unes sont ferrées ; mais elles sont beaucoup trop étroites, les plus larges n'ayant pas plus de vingt-deux pieds. La rue S.-Louis, résidence presque exclusive du beau monde, a été embellie, il y a peu de temps, de jolies maisons. Les bâtimens publics sont convenables et commodes, sans aucunes prétentions à une architecture élégante. Le château de S.-Louis est un édifice considérable, et qui a une apparence baroniale ; c'est la résidence du gouverneur. Il comprend un espace de quatre acres, qui étaient autrefois fortifiés ; mais la grande étendue des ouvrages a rendu inutiles les premières murailles, et on les laisse tomber en ruines. Les appartemens sont vastes et commodes, et, du balcon, on jouit d'une vue magnifique sur le fleuve. Près de là est un grand bâtiment, occupé d'abord par les bureaux du gouvernement, mais qui maintenant sert principalement aux grandes réunions publiques. L'enclos contient deux bons et beaux jardins.

Le premier des édifices religieux est la cathédrale catholique romaine, qui a 216 pieds de longueur sur 180 de largeur, et peut contenir 4000 personnes. L'intérieur est imposant et solennel, mais l'extérieur est lourd et de mauvais goût. Il y a



quelques autres églises catholiques. La cathédrale anglaise, quoique plus petite, puisqu'elle n'a que 136 pieds de longueur sur 75 de largeur, et que son style d'architecture soit très simple, est regardée comme fort belle. L'église écossaise lui est très inférieure. Les établissemens monastiques sont étendus. L'Hotel-Dieu, fondé en 1637, par la duchesse d'Aiguillon, comprend un couvent, l'église, une grande cour, un cimetière et des jardins. Le devant de l'édifice est fort étendu, mais tout simple ; et il sert principalement d'hôpital : sous ce rapport, il est d'une grande utilité pour la colonie. Une abbesse et trente-deux religieuses sont continuellement occupées à soigner les malades, ce qu'elles font avec autant d'habileté que de dévouement. Aussi le gouvernement a quelquefois accordé des secours à l'établissement, indépendamment des revenus considérables dont il jouit. Le couvent des Ursulines est un joli bâtiment, placé au milieu de la ville, et qui est entouré de beaux jardins. Il a été fondé, en 1639, par madame de la Peltrie, qui l'a destiné à l'éducation. Il renferme quarante-six nonnes, qui observent une rigoureuse réclusion, et qui enseignent à lire, à écrire, et à travailler à l'aiguille, à un certain nombre de jeunes filles, même du culte protestant. Il s'y confectionne beaucoup d'ouvrages de broderies et de goût, surtout d'ornemens ecclésiastiques, qui passent dans le commerce, et qui se vendent quelquefois à des prix élevés.

Le spacieux monastère des Jésuites, qui a 224 pieds sur 200, et qu'entoure un grand jardin, fut confisqué à la suppression de cet ordre ; et, lors de la conquête, fut regardé comme une propriété de la couronne. Il servit alors de place d'exercice pour les troupes, et on regretta beaucoup de voir abattre les beaux arbres qui l'embellissaient. La législature provinciale a fait dernièrement une pétition pour qu'il soit rendu à sa première destination. Le grand édifice, qu'on nomme le séminaire, et qui jouit d'un domaine considérable, a été fondé, en 1663, par M. de Petré, pour l'instruction du clergé catholique. Il est ouvert maintenant aux étudians de toutes les croyances, qui sont initiés aux différentes branches des connaissances, en payant annuellement la modique somme de cinq schellings pour dépenses accidentelles. A la vérité, ceux qui veulent y être en pension en même temps qu'instruits paient 312 francs par an.

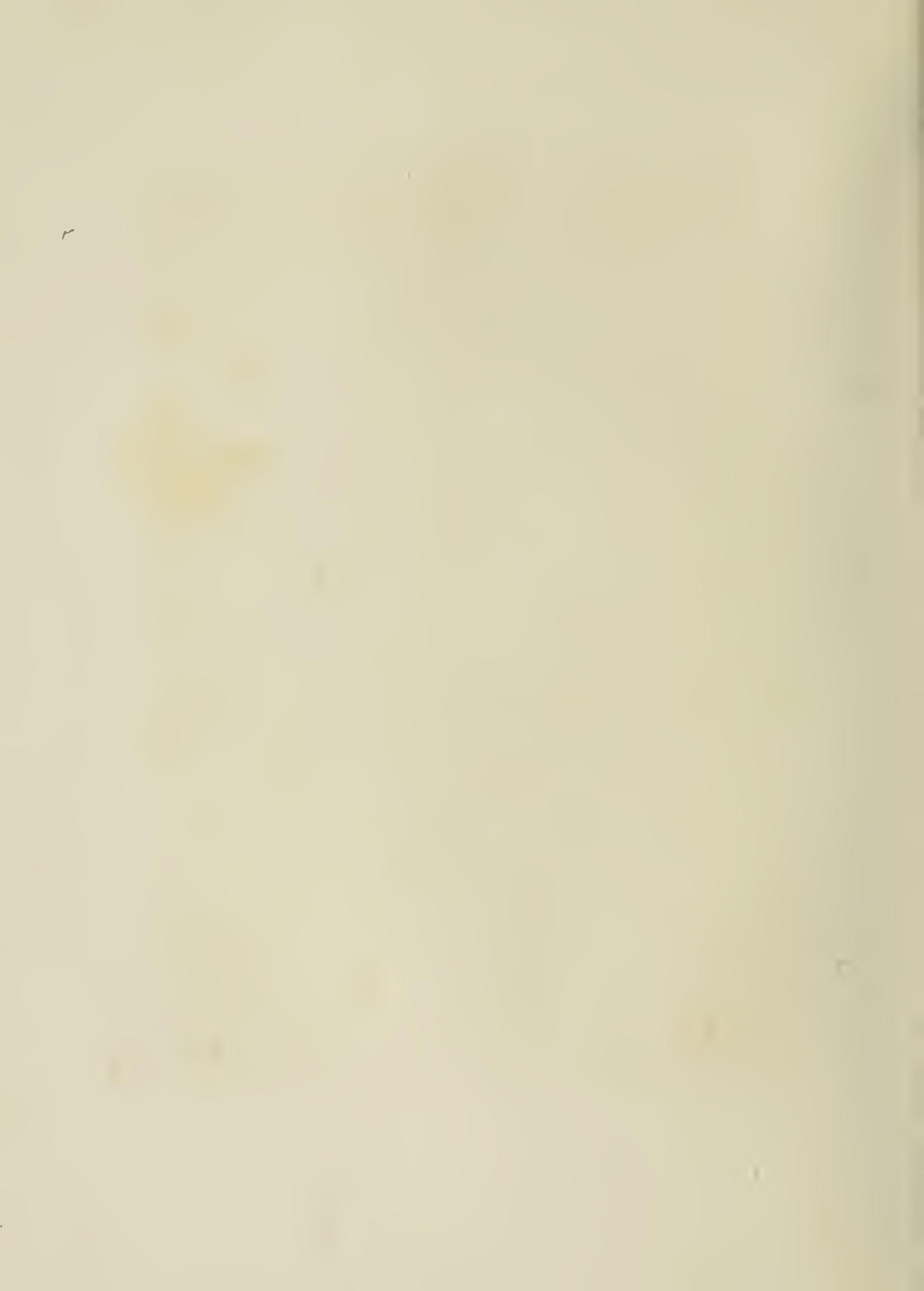
Les bâtimens consacrés au service public sont vastes et commodes, quoiqu'ils aient été bâtis, pour la plupart, pour d'autres destinations. Le palais épiscopal est une habitation fort élégante, qui renferme une chapelle et des distributions convenables ; mais, moyennant une rente annuelle, il a été cédé aux deux branches de la législature. Vers l'an 1803, une compagnie fit construire dans la plus belle situation de la ville un bâtiment qui devait servir d'hôtel : ce projet ayant été abandonné, il fut vendu au chef de justice, et il est maintenant loué par le gouvernement à raison de 12,000 francs par an. On y a placé les bureaux d'administration, et il contient aussi le museum de la société littéraire et historique,

fondé en 1824 : collection précieuse pour ce qui regarde la minéralogie et la botanique. On y trouve aussi une bibliothèque, mais peu importante. La caserne d'artillerie forme une longue suite de bâtimens, peu élégans, mais solides et convenables. L'arsenal contient des armes pour 20,000 hommes : leur arrangement excite l'admiration des étrangers.

Le marché occupe une place de 250 pieds de longueur sur une largeur de 165 en quelques endroits. Dans le centre, on a construit une grande halle garnie de bancs ; mais le principal commerce se fait en plein air. Le marché se tient chaque jour : le samedi est celui où il y vient le plus de monde. La foule des gens de campagne, qui s'y rendent avec leurs femmes et leurs enfans, pour apporter les denrées des environs, leurs cris et leur langage en français corrompu ou en mauvais anglais, forment un spectacle bruyant et tumultueux, auquel se mêlent quelques Indiens, et des personnes de la ville ainsi que des officiers, qui viennent y faire leurs achats. Toutes les espèces de provisions sont en abondance et à bon marché, excepté le poisson, qui est moins commun que la position ne le ferait supposer. Au nombre des places publiques, on distingue principalement la Grande Parade en face du château, et qui est entourée de très beaux édifices ; ainsi que l'esplanade, grand espace uni, qui s'étend le long du mur intérieur, et sur lequel ordinairement ont lieu les exercices.

La basse ville forme une langue étroite au bas de la montagne : le terrain qu'elle occupe est entièrement l'ouvrage des hommes ; car originairement les eaux venaient baigner le pied du roc. On a fini par élever des quais, en prenant sur le lit de la rivière, sur une largeur qui, nulle part, n'a excédé 240 verges ; et, sur ces quais, on a tracé des rues et élevé des maisons. Cet espace est néanmoins si resserré, que le quartier qui est au-delà du cap Diamant ne communique avec le reste de la ville que par un sentier coupé dans le roc en quelques endroits. Cette partie de Québec peut être comparée aux quartiers les plus mal bâtis de la ville d'Edimbourg. Elle communique avec la haute ville par la rue de la montagne, dans laquelle les voitures ne passaient d'abord qu'avec une extrême difficulté, mais que, depuis peu de temps, on a rendue beaucoup plus commode. Ce qu'on appelle les Escaliers de Breackneck est meilleur pour les piétons. Indépendamment de ses vastes quais, la basse ville renferme la banque de Québec, qui occupe des bâtimens considérables dans lesquels sont aussi placés la compagnie d'assurance contre les incendies, et une bibliothèque fondée par souscription, et qui est la plus considérable et la plus riche que possède le Canada. Les magasins du gouvernement sont spacieux ; et, la douane ayant paru insuffisante, on en construit une nouvelle, qui a été commencée en 1831. Au milieu du quai formé depuis peu sur le bord de la S.-Charles, on a élevé un bâtiment élégant destiné à servir de bourse, et qui contient un grand cabinet de lecture, et tout ce qui est nécessaire aux besoins du commerce.





On a le projet d'élever une jetée, qui servirait en même temps de pont pour traverser le bras de mer. L'exécution de ce projet serait d'un grand avantage pour pouvoir agrandir la basse ville, et offrir un abri assuré aux gros bâtimens et aux radeaux, qui ne seraient plus obligés de se réfugier dans les petites anses des environs.

Sur les terrains qui avoisinent la forteresse, et qui s'étendent à plus d'un mille dans l'intérieur, sont les deux grands faubourgs de S.-Roch et de S.-Jean. Les constructions y sont régulières, mais en bois, et elles ne conviennent guère qu'aux classes inférieures : cependant on y a élevé depuis peu des maisons en pierres plus convenables pour les familles aisées. Il y a aussi un petit faubourg, nommé S.-Louis.

Québec a une communication continuelle avec Point Levi, sur la rive opposée, d'où lui arrivent une grande partie de ses provisions. Un bac à vapeur part toutes les demi-heures, et fait la traversée dans douze à quinze minutes. Toute liberté étant laissée à la navigation, le fleuve est constamment couvert de nombreux canots, formés généralement de troncs d'arbres creusés. Les rameurs bravent les plus mauvais temps ; et, quoiqu'ils soient jetés quelquefois à quelques lieues de leur route, il est rare qu'ils fassent naufrage. Dans l'hiver même, lorsqu'ils rencontrent les blocs de glace dont le canal est encombré, ils cherchent, au moyen de cordes et de crocs, à élever leur canot au-dessus de ces glaces, et à le faire glisser jusqu'à ce qu'ils retrouvent un passage libre sur l'eau. Quand le canal est entièrement gelé, les communications deviennent encore plus faciles. Un passage sur la glace est tracé par le grand voyer, et le transport du foin, du bois de chauffage, et d'autres articles d'un gros volume a lieu promptement et à des prix modérés. A la vérité, on ne jouit pas toujours de ces avantages ; mais comme, chaque année, le fleuve est gelé entre l'île d'Orléans et la côte septentrionale, les produits de ce fertile canton trouvent alors un débouché avantageux et assuré. Autrefois, le lait et les légumes étaient apportés gelés de quartiers éloignés ; maintenant on les tire en abondance des environs.

La société de Québec offre plus d'agrément et d'urbanité qu'on n'en trouve ordinairement dans les villes coloniales, où presque toujours le désir de s'enrichir est le seul but que se proposent les habitans. Dans cette ville, indépendamment des commerçans, on trouve plusieurs employés anglais, tant civils que militaires, et de la noblesse française vivant dans ses terres. Ces classes, dit-on, ne s'amalgament point. Les Français sont vus avec froideur par les maîtres du pays, auxquels cependant ils sont souvent supérieurs sous le rapport des manières et des habitudes. Parmi les Anglais mêmes, la principale marque de distinction est une entrée au château, de sorte que tel se trouve placé au-dessous de celui auquel il serait bien supérieur dans la mère patrie. Les hôtels sont bons, et, suivant la mode des Etats-Unis, les

voyageurs dînent ordinairement à table d'hôte, où on trouve assez souvent des commensaux curieux et agréables. Ils peuvent aussi manger séparément, si cela leur convient.

Le pays cultivé au nord de Québec ne s'étend pas bien loin, à cause de la chaîne de montagnes qui le resserre, et par les difficultés de plusieurs genres qu'éprouvent l'achat des terrains et la colonisation. Immédiatement à l'ouest, et en face de la forteresse, s'étendent les Plaines d'Abraham, qu'a rendues célèbres la prise de Québec par le brave général Wolfe, et seul point par lequel la ville pouvait être attaquée. A la vérité, leur hauteur est de 330 pieds, et domine tous les environs à l'exception du pic élevé sur lequel est placé le fort Diamant. Pour obvier à cet inconvénient, on a élevé quatre forts dont l'artillerie peut jouer facilement sur toute la plaine. En se dirigeant vers le nord, la route suit les hauteurs jusqu'au village de S.-Foix, et au solitaire et magnifique vallon de Sillery, de quatre lieues de longueur et d'une de largeur, autrefois habitée par une colonie de missionaires, dont j'aurai occasion de parler plus tard. Dans la même direction, et en partant du faubourg S.-Roch, on trouve le village huron de Lorette, sur les bords de la rivière S.-Charles qui, près de là, forme une très belle cascade. Encore plus loin, à douze milles de Québec, est le lac du même nom, de quatre milles de longueur sur un de largeur. Il est divisé en deux parties par des rescifs qui s'avancent loin du bord, et la partie supérieure offre un paysage varié de rochers, de bois, de baies, de collines, et de hautes montagnes dans le lointain.

En traversant la S.-Charles, ainsi que le joli village de Beauport, on arrive, en se dirigeant vers l'est, aux cascades de Montmorenci, un des points les plus pittoresques qui soient dans toute l'Amérique. A la vérité, elles ne présentent pas cette immense quantité d'eau qui rend si admirable la chute de Niagara : mais ici la hauteur, qui est de 240 pieds, est plus forte, et le torrent, en se précipitant, ne forme qu'une vaste nappe d'écume. Il tombe dans un bassin, d'où s'élèvent des nuages de vapeurs reflétant les plus brillantes couleurs de l'arc-en-ciel. M. Bouchette pense que, même en Suisse, où on voit cependant des cascades plus élevées, il n'y en a pas qui offrent une masse d'eau aussi compacte. Je pense qu'il fait allusion au Staubbach, dont le torrent n'a pas l'importance de celui-ci. Dans l'hiver, quoique les eaux forment des voûtes de glace au-dessus les unes des autres, il tombe encore, en certains momens, une grande quantité d'eau, et ce mélange présente un admirable et singulier spectacle. Il y a environ cinquante ans, le général Haldimand, alors gouverneur du Canada, fit bâtir près des cascades une maison, d'où on les voit sous leur plus bel aspect. Elle a été occupée depuis par le duc de Kent, et maintenant elle est la résidence de M. Paterson, qui a fait construire sur la rivière une suite considérable de moulins à scie.



CHAPITRE III.

TERRITOIRES À L'EST.

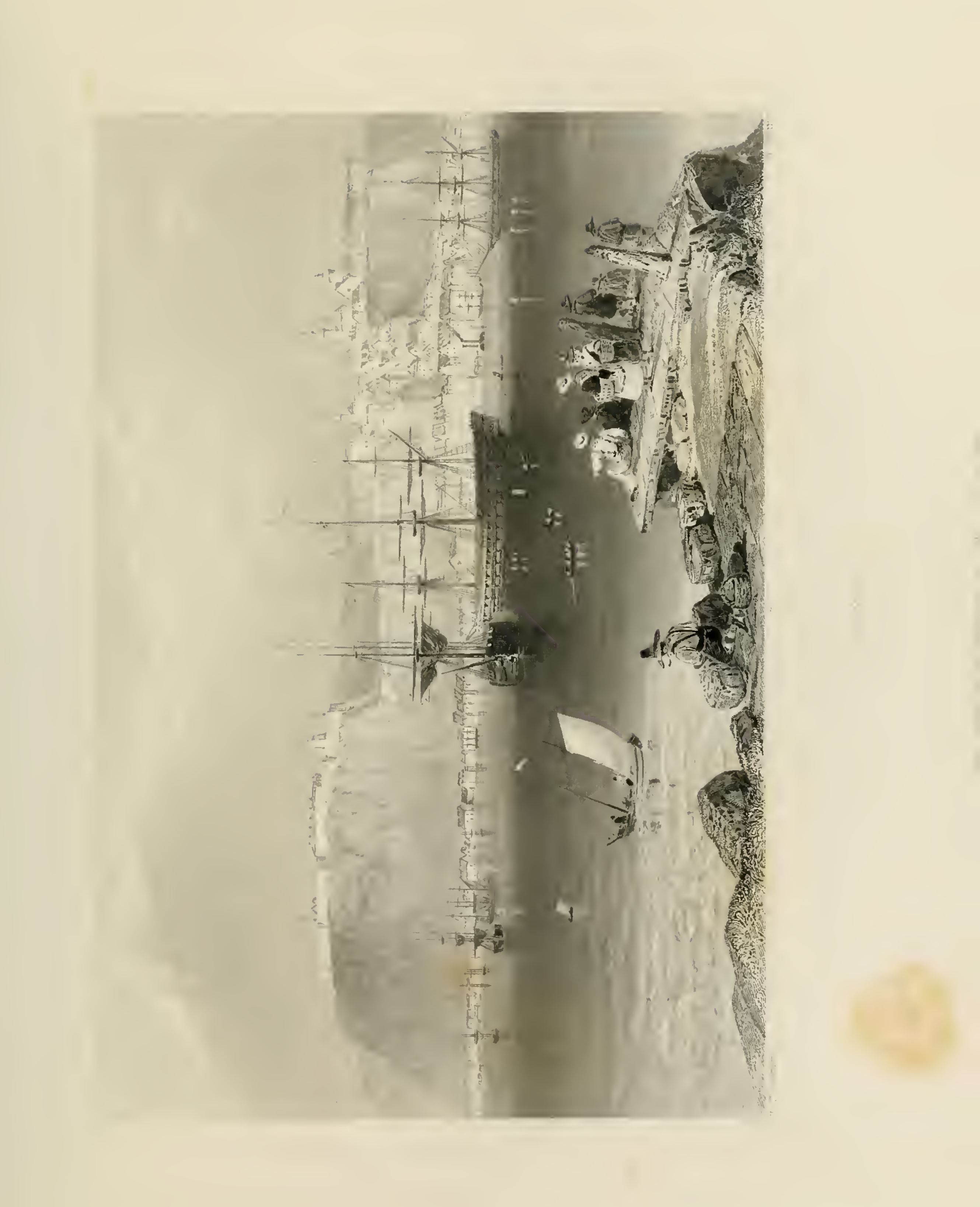
Le comté de Sherbrooke embrasse la plus grande partie du territoire de S.-François, immédiatement au midi de celui des Trois-Rivières auquel on le regarde souvent comme réuni. Se trouvant tout-à-fait hors de la ligne des seigneuries, on l'a divisé en vingt-neuf territoires, qui renferment beaucoup d'excellentes terres. Le sol est coupé et varié, tantôt s'élevant en montagnes couvertes de bois, tantôt baigné par des rivières et des ruisseaux, et n'offrant pas ces nombreux marais qu'on remarque dans la plus grande partie des districts de l'ouest. La seule partie colonisée est celle qui avoisine Stanstead dans le comté de Montréal, mais la Compagnie Anglaise Américaine a des projets de culture pour les autres parties. A la vérité, Oxford, qu'on trouve en premier lieu, est si montagneux qu'il est presqu'impossible de le rendre fertile: il ne renferme que 320 habitans. Mais, à l'ouest Ascot qui en a 1800, au midi Compton qui en a 2020, et à l'est Eaton qui en compte 1500, sont, en général, de beaux pays, où l'on trouve des bois, des collines, et des courans d'eau commodes pour l'établissement des moulins. Le premier de ces trois districts a pour chef-lieu Sherbrooke, ville du comté, et centre de tout le commerce des environs. Elle a 350 habitans, trois églises, et une fabrique d'étoffes de coton. La compagnie territoriale dont je viens de parler en a fait le centre de ses opérations. Elle a établi une nouvelle route jusqu'à Port S.-François, et la distance entre les deux endroits n'est plus que de soixante-dix milles : au moyen d'un relais placé à moitié route, on peut faire le voyage en un jour. Elle a aussi fait réparer les routes qui conduisent à Québec et à Montréal, toutes deux éloignées de cent milles environ. Dans les districts d'Eaton et de Compton, on trouve des villages du même nom. Clifton et Newport, au sud d'Eaton, quoique montagneux, possèdent aussi d'excellentes terres ; et cependant leurs populations réunies ne s'élevaient pas, en 1831, à plus de 188 habitans.

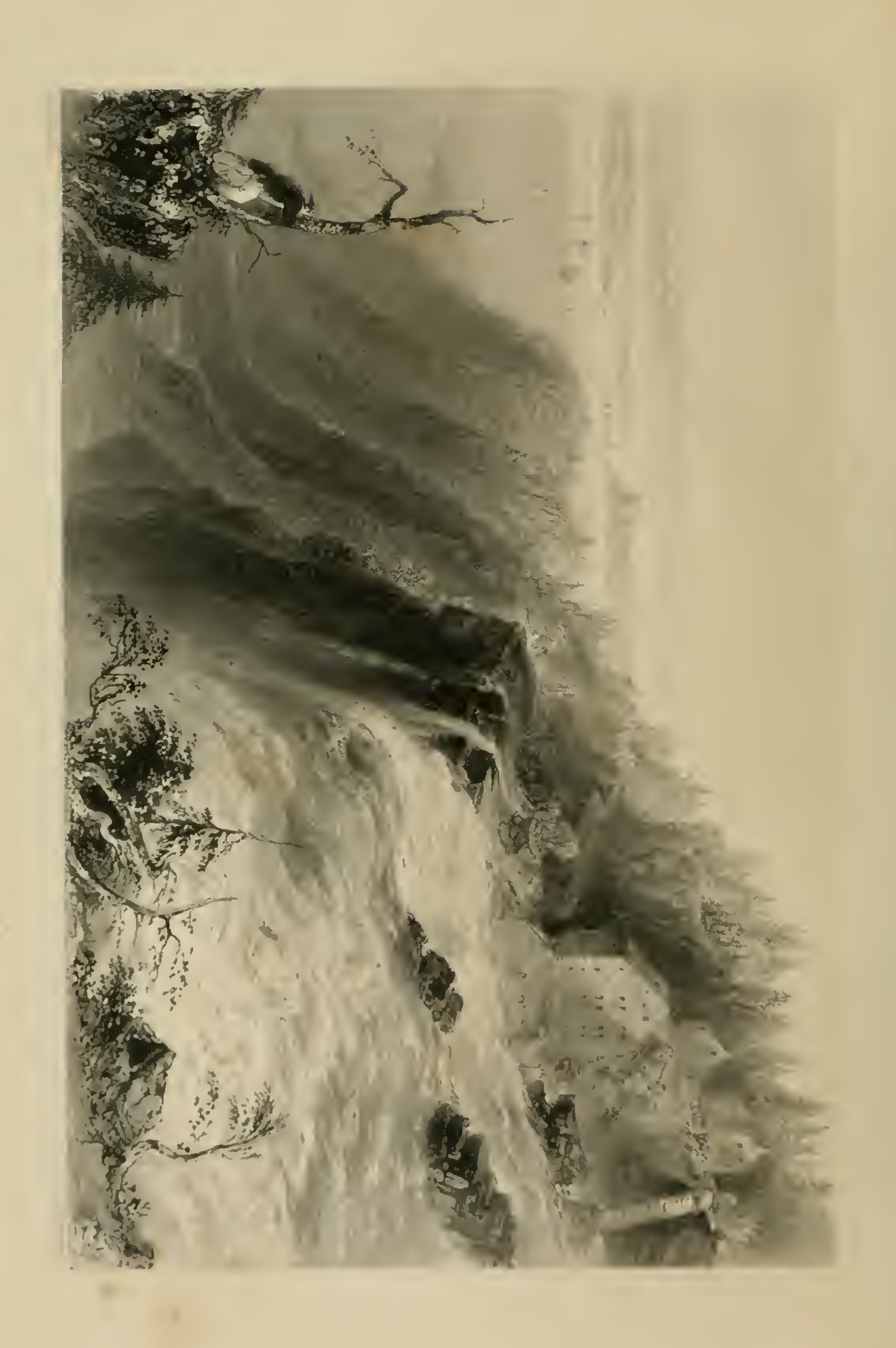
La partie nord-ouest du comté a Melbourne avec 1280 colons, et Shipton, sur le Nicolet, avec 1900. Ces deux endroits sont regardés comme les plus beaux du territoire de S.-François, et leur population augmente rapidement : Shipton a Richmond, village assez important ; et, dans Melbourne, il s'en élève un autre à peu près pareil. Windsor et Stoke possèdent, dit-on, les mêmes avantages ; et cependant à peine s'en occupe-t-on, car le premier ne compte que 220 habitans, et le second en a encore beaucoup moins. Brompton, à l'ouest, dont le sol est inégal et

pierreux, a néanmoins quelques bonnes parties de terrain, et compte 350 habitans; tandis que Dudswell, à l'est de Windsor, également montagneux, en a 342.

Toute la partie sud-est de ce grand comté, contenant les territoires de Garthby, Strafford, Whitton, Adstock, Marston, Chesham, Emberton, Hampden, et Bury, avec certaines portions de Weedon, Singwick, Ditton, Auckland, et Hereford, compose la vaste étendue de terrain achetée par la compagnie territoriale. On ne s'en occupait pas auparavant, et elle était habitée seulement par quelques individus isolés, qui avaient profité de l'abandon où elle était pour s'y établir. Le sol en est très varié. La partie centrale, suivant un rapport fait dernièrement, est trop montagneux pour qu'on soit tenté de la coloniser. Mais le sol s'abaisse successivement dans différentes directions jusqu'au S.-François et à son tributaire le Salmon, et jusqu'au lac Megantie. Toute cette partie en pente est couverte de beaux bois, et offre le double avantage de la culture et du pâturage. Le Salmon, qui, en se dirigeant vers le nord, traverse presque tout le district, a des rives magnifiques et fertiles, dont une partie, d'environ dix milles de longueur, est appelée *les Prairies*, à cause de sa belle verdure. La rivière, ainsi qu'une foule de petits ruisseaux qu'elle reçoit, est rapide et coupée par des chutes qui interrompent la navigation, mais qui conviennent à l'établissement de moulins. C'est ici que la compagnie a résolu de commencer la colonisation; et, à un mille environ de la chute principale, elle a bâti un petit village, qu'on nomme Victoria. Dans l'été de 1836, plusieurs centaines d'ouvriers ont été occupés à établir une route depuis cet endroit jusqu'à Sherbrooke.

Le territoire, sur le côté de la rivière qui appartient au district de Québec, embrasse une vaste étendue de côtes; mais la colonisation ne s'étend pas dans l'intérieur. Il y a encore une partie, montant à 6,400,000 acres, dont la propriété est disputée par les Etats-Unis. Elle se compose des comtés de Beauce, Bellechasse, Dorchester, Kamouraska, L'islet, Lothinière, Megantie, et Rimouski: leur population s'élève à 87,700 habitans. L'aspect général du territoire, comparé avec celui du nord-ouest, est inégal, mais non montagneux, comme sur la côte opposée. Le sol est coupé par des ondulations irrégulières, qui, de dix à vingt milles dans l'intérieur, forment un large plateau, qui s'abaisse ensuite successivement jusqu'à la rivière S.-Jean. Entre ces chaînes de collines, on trouve des vallées, et même des plaines étendues qui, par les débouchés qu'offre la capitale, ont été assez bien cultivées. Le territoire est arrosé par des nombreuses rivières, profondes et rapides; mais, gênées dans leur cours par l'élévation du sol au midi, elles en ont un moins étendu que celles de l'ouest. Les principales sont la Chaudière, Du Sud, Ste.-Anne, Ouelle, Green Rivière, Rimouski, Great Mitis, et Matane. En remontant le S.-Laurent, la vue des vallées dans lesquelles coulent ces rivières, et des hauteurs qui les bordent, est extrêmement pittoresque.





Le territoire arrosé par la Chaudière, la plus large de ces rivières, et qui comprend le comté de Beance, est coupé et montueux : le sol est léger, et pierreux en quelques parties : mais, en général, il est fertile, et le voisinage de la capitale a contribué aux progrès qu'y a faits l'agriculture. Il tire aussi de grands avantages de la route de Kennebeck, qui conduit de Québec à Boston, et qui a été terminée en 1830. Les produits des terres s'exportent facilement par elle à de grands marchés, et elle est également d'une grande utilité pour l'importation des objets nécessaires à la vie. La cascade de la Chaudière est une des plus remarquables en Amérique. Si elle n'a pas la grandeur de celles de Niagara et de Montmorenci, elle est au moins aussi pittoresque que l'une et l'autre. Ici la rivière est resserrée, et n'a plus qu'une largeur de 300 à 400 pieds. La hauteur de la chute n'excède pas 130 pieds. Elle ne forme pas une seule nappe, mais elle est divisée par les rocs en saillie en trois torrens qui se réunissent, néanmoins, avant d'arriver au bassin du bas. Au total, la Chaudière a sur ses deux rivales l'avantage d'être environnée de bois épais et touffus, dont le noir feuillage forme avec l'écume de la cataracte un admirable et ravissant contraste, dont le bouillonnement des eaux, et un nuage de vapeurs reflétant les plus belles couleurs de l'arc-en-ciel, viennent encore augmenter l'effet. Une suite de rapides offrent en partie les mêmes beautés.

CHAPITRE IV.

ÉMIGRATION.

Un des journaux littéraires d'Edimbourg contient, au sujet de l'émigration, des observations, fruit d'un profond et mûr examen, et qui, je n'en doute pas, plairont plus à mes lecteurs que tout ce que je pourrais écrire ou rappeler sur la même matière. " La Grande Bretagne peut, sans inconvénient, se passer chaque année de 55,000 à 60,000 de ses habitans, et en conserver assez pour l'avantage et l'utilité du reste de sa population. Ces émigrés finissent par former de l'autre côté de l'Atlantique une nation florissante, au fait des lois, de la littérature, des usages, et enfin de cette civilisation, qui ont placé la mère patrie à un rang si élevé parmi les peuples. Une partie du superflu de nos capitaux, qu'on emploie quelquefois dans des spéculations

éloignées ou même chimériques, pourrait trouver un utile écoulement dans la culture et l'amélioration de ces intéressantes colonies.

Admettant, au reste, les avantages de l'émigration pour le pays, il reste la question de savoir quels sont les individus et les classes auxquels elle présente des ressources suffisantes pour compenser cet abandon de leur patrie, et quelle est la marche qu'ils doivent suivre pour tirer de ces ressources tout le parti possible. C'est là un sujet sur lequel on peut raisonnablement attendre de nous quelque lumière ; et nous pouvons affirmer que nous l'avons étudié avec autant de soin, que si notre intérêt particulier était réellement attaché à sa solution. Sur ce point, il n'était pas facile de fixer son opinion. A la vérité, les matériaux ne manquent pas ; mais ils viennent de personnes, soit imbues de préjugés sur ce sujet, soit incapables d'exprimer leurs idées avec précision, ou même d'asseoir un jugement quelconque sur une question aussi embarrassante. Nous avons cherché néanmoins, en comparant ces documens souvent contradictoires, à établir les faits et les observations sur lesquels ils sont d'accord, pour en mettre le résultat sous les yeux de l'émigrant, et le mettre à même de juger du plus ou moins d'avantage d'un établissement de l'autre côté de l'Atlantique.

Ces émigrans peuvent être rangés en deux classes : l'ouvrier et celui qui appartient à la classe moyenne de la société. Le premier part avec le désir de se procurer une étendue de terre qu'il puisse cultiver de ses propres mains. Le second espère, au moyen de son industrie et d'un capital, et en s'associant avec d'autres individus, de commencer des opérations sur une échelle plus large, et de trouver dans son travail de quoi satisfaire à ses besoins et même à ses goûts. La première classe est la plus nombreuse, et certainement la plus intéressante : mais l'examen de ce qui regarde la dernière jettera un plus grand jour sur la question, et c'est elle qui appellera principalement notre attention.

Il n'y a personne, au courant de la position actuelle du Canada, qui ne sache combien il est difficile pour les classes moyennes de prendre une position dans la société, et surtout de pouvoir se faire remplacer par leurs enfans dans des fonctions lucratives. Le petit nombre des places dans l'armée et dans la marine, et l'économie apportée dans les diverses parties de l'administration, ont réduit et diminué les moyens d'existence. Le commerce et la fabrication, même dans un état de prospérité, ne donnent quelques avantages que sur une grande échelle ; et, même avec de forts capitaux, les profits sont très faibles. Il ne reste ainsi que la carrière de l'instruction et des places dans les banques, les compagnies d'assurances, et autres établissemens du même genre : mais l'accroissement de la population, et surtout le nombre de ceux qui ont besoin d'occupation, augmentent beaucoup la concurrence. Puis, les connaissances et l'éducation qui se répandent peu à peu parmi la classe inférieure la mettent à même d'arriver aux emplois, soit par mérite, soit par



adresse ; et cet état de chose, avantageux pour l'état, augmente le malaise des classes moyennes.

Et cependant parmi cette foule de jeunes gens oisifs, il y en a peut-être plusieurs qui possèdent, ou peuvent avoir à leur disposition un capital de 500 à 1000 livres sterlings, et qui ont assez de jugement et d'industrie pour diriger des travaux d'agriculture. C'est alors ici qu'il est important de savoir si le Canada leur offre les moyens d'acquérir l'indépendance, et de se procurer l'aisance qu'ils n'ont point trouvées dans la mère patrie. Il règne une grande variété d'opinions sur cette question et sur toutes celles qui s'y rattachent. Mais, en les comparant, on peut en conclure que l'émigrant, avec du talent et de l'activité, ne peut manquer, non-seulement d'augmenter son capital, mais même d'acquérir une indépendance assurée et honorable.

Le cultivateur du Canada est dans une position bien différente de celle, soit du propriétaire, soit du fermier, en Angleterre. Il acquiert en pleine et perpétuelle propriété un terrain, pour une somme plus faible que le loyer annuel qu'il paierait dans sa patrie pour une terre de même étendue. A la vérité, lorsqu'il a payé ce prix, il doit dépenser trois fois davantage pour défricher le sol, et le mettre en état d'être cultivé. Il est alors fermier cultivateur, avec le grand et précieux avantage d'être son maître, et de ne pas avoir de propriétaire à payer. Les taxes, au Canada, sont très faibles, en comparaison de celles que paie le fermier anglais. Mais, par compensation, il doit donner à ses ouvriers des salaires bien plus élevés, et quelquefois même il a beaucoup de peine à s'en procurer à aucun taux. Ce qui est encore plus fâcheux, c'est qu'il ne retire qu'un prix très faible des produits de son exploitation, parce que, dans un pays aussi agricole que celui-ci, les approvisionnemens doivent, de plus en plus, excéder la consommation locale. A la vérité, les différentes productions trouvent un débouché facile dans la populeuse Angleterre, où elles peuvent entrer moyennant un faible droit. Mais, après avoir acquitté les frais de transport par mer, ceux du transport depuis les greniers du colon jusqu'à Québec ou à Montréal, il est difficile que le plus beau grain du Haut Canada puisse rapporter dans le pays plus de cinquante schellings par quarter. Déduisant cinq schellings de droit, dix schellings de fret, huit pour le transport intérieur, il ne reste au cultivateur que vingt-sept schellings par quarter, ou environ trois schellings quatre sols par boisseau.

D'après tous ces calculs, il s'est établi une opinion, regardée même comme une maxime fondamentale, qu'un propriétaire canadien ne peut cultiver avec avantage, quand il doit se servir d'ouvriers, et qu'il est obligé d'être lui-même laboureur et journalier. Les seuls colons qui passent pour avoir pris une bonne marche, sont ceux qui ont toujours en main la bêche ou la charrue, et dont les femmes soignent les vaches, font le beurre, et s'occupent enfin des plus petits détails du ménage.

Nous devons avouer franchement que, si c'est là le lot nécessaire d'un colon canadien, nous sommes de l'avis du capitaine Hall, qui pense qu'une telle position ne convient nullement à la classe de la société dont nous nous occupons en ce moment. Peut-on supposer qu'un jeune homme, habitué aux douceurs et aux agrémens de la vie, quitte ses amis et sa patrie, et aille habiter une terre éloignée, non pour améliorer son sort, mais pour se réduire à l'état de simple ouvrier? Comment pourrait-il espérer de trouver une compagne, accoutumée peut-être à attacher un grand prix aux agrémens et aux plaisirs du grand monde, et qui voudrait se livrer aux communes et fatigantes occupations d'un ménage? Nous admettrons volontiers que la classe laborieuse de la société est plus heureuse, et jouit mieux de la vie que les classes plus élevées. Nous croyons encore que le désir de parvenir à s'affranchir de ces fatigues et à se procurer les commodités de la vie, est naturel, et doit contribuer à stimuler l'industrie et l'activité. L'aimable auteur de *Backwoods*, avocat zélé du travail, fait le portrait d'un jeune *gentleman*, occupé à abattre des arbres, à entasser des fagots, à fendre des échalas pour des palissades, couvert d'un grossier sarrau, et un chapeau de paille sur les yeux. Nous pensons que cette spirituelle lady se montre trop sévère envers les personnes de son sexe qui, sans des ressources intérieures et une grande force de raison, ne peuvent se faire à la vie pénible, résultat d'un pareil système. Nous observons, en un mot, que, si le travail des terres au Canada ne suffit qu'aux simples besoins de la vie, il ne convient qu'au colon paysan, et n'est d'aucun avantage pour les individus d'une autre classe. Cette opinion semble confirmée par celle de l'auteur qui, après une expérience de trois années, conclut que, pour un gentleman, un petit revenu est indispensable, qu'il doit même soupirer après quelque superflu, mais qu'il ne doit pas compter sur ce dernier avantage.

Malgré ces puissantes autorités, nous n'hésitons pas à assurer que, lorsqu'un colon de la classe moyenne établit une ferme sur une échelle assez grande pour en espérer un bénéfice suffisant, il n'est pas nécessaire qu'il se livre à un travail manuel. Nous supposons qu'on admettra qu'en Angleterre, pour une étendue de 150 à 200 acres, la marche des travaux, les arrangemens intérieurs, la surveillance, la vente des produits, sont une tâche suffisante pour un seul homme. Au Canada, elle exige encore beaucoup plus de peines et de soins. Les travaux ne peuvent pas être l'objet d'une simple routine; et ils s'étendent sur une plus grande variété de productions, tant en grains qu'en autres denrées. Les domestiques sont moins actifs; on les change souvent; et, par conséquent, la surveillance qu'ils exigent est plus difficile. Les marchés sont plus rares, et généralement fort éloignés. Sur une propriété de l'étendue dont nous venons de parler, ces détails prennent tous les momens du propriétaire, quand il veut faire tout ce qu'il doit. Mais, s'il veut réunir ces occupations et celles d'un simple ouvrier, les dernières sont presque nécessairement mal faites, et



tout l'ensemble va mal. On dit à l'émigrant nouvellement arrivé que cette dernière marche est celle qu'il doit prendre, et que, s'il veut réussir dans le pays, il doit en suivre les usages. Les principes fondamentaux de l'économie rurale ne peuvent cependant être changés, parce qu'on a traversé l'Atlantique. Les premiers colons du Haut Canada, presque tous d'une classe peu aisée, étaient obligés de cultiver de leurs propres mains.

Quelques-uns d'entre eux qui, par des efforts extraordinaires, avaient amassé un peu de bien, auront conservé leurs principes et leurs premières habitudes, et ils n'attribuent le succès qu'ils ont obtenu qu'à la peine qu'ils se sont donnée, et à leurs travaux personnels. Ce sont là les modèles que doivent suivre les jeunes cultivateurs; mais ces rares exemples d'énergie et d'activité ne peuvent servir à établir un principe général. En admettant un degré ordinaire de ces qualités dans un colon, il est difficile qu'il réussisse, s'il veut réunir le travail manuel à celui de l'intelligence. Nous sommes convaincu qu'un individu doué d'un jugement sain, qui se consacrerait en entier à la direction d'une ferme, en tirerait un beaucoup plus grand produit que celui qui, épuisé par un travail journalier, suivrait péniblement la routine et les principes employés par ses voisins. Il arriverait ainsi à se créer un superflu. Ce n'est que de cette manière qu'on peut arriver à améliorer, au Canada, un système d'agriculture que tout le monde reconnait être très défectueux.

Lorsque, néanmoins, on veut juger des plans et des vues d'un pareil colon, il faut prendre en considération plusieurs circonstances, et principalement la situation de sa propriété. Les districts canadiens peuvent être divisés en deux classes. La première, appelée *le bocage,* comprend tous les terrains situés au milieu des forêts, loin des villes et des marchés, et où on ne peut arriver que par des chemins presqu'impraticables. En compensation de ces désavantages, les colons peuvent obtenir à un prix très faible une grande étendue d'excellente terre. Des amis, des voisins se réunissent et travaillent en commun; et ils ont tout lieu d'espérer que tôt ou tard les communications deviendront plus faciles, que des villages se bâtiront peu à peu dans les environs, et qu'ainsi leurs propriétés augmenteront de valeur. Ces considérations peuvent être d'un grand poids vis-à-vis d'une certaine classe d'émigrans; mais elles sont balancées par de grands désavantages à l'égard de ceux dont nous nous occupons maintenant. Dans une pareille position, on éprouve de graves difficultés pour faire faire ses travaux, dont le prix au reste est beaucoup plus élevé qu'ailleurs, parce que les ouvriers sont plus rares, et aussi parce que presque tous ont à eux une petite propriété. On sait en effet que la dépense de défrichement varie quelquefois, d'un district à l'autre, de cinquante francs par acre: de sorte que tout à la fois la main d'œuvre est plus forte, et la valeur des produits est moindre. A la vérité, dans ces cantons reculés, l'argent comptant est très rare.

Au premier aspect, il peut paraître singulier qu'avec cette abondance de produits, on ait cependant tant de peine à se procurer de l'argent. Mais nous ferons observer qu'au moyen de l'or et de l'argent, on peut tout avoir dans le monde, mais que les produits territoriaux n'ont leur valeur que sur le lieu. Celui qui les achète le fait, en général, par échange, et ne donne pas d'argent. Il faut y joindre aussi la presqu'impossibilité de se procurer les douceurs et les jouissances de la vie, dont plusieurs sont regardées par les classes moyennes comme des nécessités. Ainsi la livre de thé, qui se vend cinq francs à Buffalo, en coûte sept et demi à Port Talbot. Au premier endroit, le sel vaut environ onze francs le baril ; au dernier près de vingt-huit. Le colon peut se procurer en abondance la nourriture et des habillemens grossiers, mais toute autre commodité lui est à peu près refusée. Au reste, il ne faut pas prendre à la lettre ces observations ; car, dans chaque district, on peut obtenir en échange de ses produits, ou un peu d'argent, ou quelques articles étrangers. A la vérité, le marchand, en fixant la valeur de ce qu'on lui donne, a bien soin de faire une déduction considérable pour ce que le transport lui coûtera ; et, en outre, comme il a peu de marchandises, et qu'il ne craint pas la concurrence, il fait la loi au colon, et réalise ordinairement de grands profits. Toutes les transactions commerciales dans les districts américains se font habituellement par des individus qui tiennent en magasin un assortiment des marchandises dont le cultivateur a besoin, et reçoivent en échange les produits de celui-ci. Ce mode de procéder rend en partie l'argent comptant inutile.

On voit qu'en ayant égard aux inconvéniens dont nous venons de parler, le colon aisé, qui emporte avec lui un capital, ne doit pas attacher une très grande importance au prix du terrain qu'il achète, puisque, ainsi que nous l'avons déjà dit, ce prix ne formera que la plus petite partie de la dépense qu'il doit faire pour tirer de son bien un parti avantageux. Quant à l'expectative de voir s'augmenter la valeur de sa propriété, cela lui importe peu, s'il est obligé de s'en défaire avant un long terme, parti que ses premières et lourdes dépenses, ainsi que le bas prix de ses denrées, le forcent bien souvent de prendre.

Nous avons cru devoir appuyer sur ces considérations, parce qu'elles paraissent avoir échappé à une grande partie des riches colons récemment arrivés dans le Canada. Dans l'espérance de voir se réaliser leurs vagues espérances, ils ont cru avantageux d'aller habiter des contrées reculées à l'ouest, et dans le cœur du bocage, et se sont imaginé que plus ils seraient éloignés de toute culture et de toute civilisation, plus leurs intérêts seraient assurés. On lit dans une lettre écrite en 1834, que presque tous les émigrans se dirigeaient vers le district de Londres, le plus boisé peut-être de tout le Canada. La plupart d'entre eux eurent beaucoup à souffrir dans ces déserts, où ils étaient privés de ces commodités de la vie auxquelles ils étaient habitués : plusieurs même manquèrent du nécessaire, et furent exposés



Les Marches Naturelles

à mourir de faim. Dans plusieurs circonstances, et quand les rigueurs de la saison interrompent les communications avec la côte, le porc, le grain et le thé n'arrivent plus : quand ensuite les charrettes attelées de bœufs peuvent s'y rendre, elles sont tellement cahotées que les objets qu'elles transportent sont souvent tous mêlés les uns avec les autres. Le riz, le sucre, le raisin de corinthe, la moutarde, ne forment plus qu'un seul mélange ; et le premier pudding qu'on mange se trouve quelquefois assaisonné de poivre ou d'huile à brûler. Tant qu'ils ont de l'argent, les émigrans peuvent encore défricher une certaine quantité de terre, et se procurer les premières nécessités de la vie ; mais ils n'ont plus le moyen de garnir leurs bourses épuisées, et de se procurer ce dont ils ont besoin. Si, de plus, dans l'espérance d'un succès futur, ils ont contracté des emprunts d'argent, ils se trouvent alors fort embarrassés pour les remplir, et risquent d'être dépouillés de leurs propriétés.

Quelqu'importante néanmoins que soit une situation près d'un marché, on doit d'abord consulter la bonté du sol : car il ne serait d'aucun avantage pour un cultivateur d'être près d'un marché, s'il n'a rien à y porter. Nous avons déjà dit qu'après avoir payé le prix du terrain, il doit dépenser encore davantage pour le mettre en rapport. Il en résulte qu'après tout il en coûte autant à peu près pour un mauvais que pour un bon terrain ; mais que ce dernier seulement peut dédommager le colon de ses peines et de ses avances. Rien n'est plus fâcheux que de s'être donné bien du mal pour défricher un sol qui se trouve ne rien valoir ; et le colon qui arrive avec un certain capital, fait une mauvaise économie quand il hésite à payer tout à la fois un bon sol et une situation avantageuse. S'il doit faire un sacrifice, c'est, sans contredit, pour se procurer le premier. Des produits plus forts le dédommageront d'un excédant sur les frais de transport ; et le temps vient dédommager de ceux-ci, tandis qu'il ne peut presque rien pour remédier aux inconvéniens d'un mauvais terrain. Ces sacrifices sont souvent nécessaires ; car on a quelquefois remarqué que, sur le bord des lacs et des rivières, le sol est léger et sabloneux, et il faut alors s'éloigner dans l'intérieur pour en trouver un plus propre à la culture.

On voit par ce qui précède qu'il est fort important de pouvoir distinguer entre les marchés ou districts à argent comptant, comme on les appelle quelquefois, et ceux du bocage. En ce qui regarde le Canada, les détails typographiques que nous venons de donner répandent un jour suffisant sur cette question ; mais nous y ajouterons quelques observations générales. Les ports de Montréal et de Québec forment les points centrales dont le voisinage entre pour beaucoup dans les avantages que peuvent se promettre toutes les colonisations du pays ; et de plus on y jouit d'un courant d'eau navigable, qui conduit aux deux cités. Entre l'une et l'autre, les rives du S.-Laurent sont occupées, sur une profondeur considérable, par les seigneuries françaises. Cependant, près de Montréal, on peut se procurer

encore du terrain, près d'un marché voisin : mais, pour cette raison, on est obligé de le payer entre 250 à 500 francs l'acre, prix qui est au-dessus des moyens de la plupart des émigrans. A la vérité, on peut le prendre à ferme à raison de douze à quinze francs par an, et peut-être cela est-il plus avantageux. Mais, dans un pays où on peut acheter à bas prix un terrain en toute propriété, le colon n'aime pas à se mettre dans la dépendance d'un fermage, et il préfère d'aller faire son acquisition plus loin dans l'intérieur.

Les districts de l'Est et de Johnstown, sur les bords du S.-Laurent, sont peut-être ceux qui jouissent d'une position plus avantageuse qu'aucun du Haut Canada, à raison de leur proximité d'un bon marché, avantage qu'augmentera encore la confection d'un canal auquel on travaille en ce moment, pour remédier aux obstacles que présente la navigation du fleuve. Mais toute cette partie, sous le rapport du sol et du climat, est bien inférieure au territoire de l'ouest. Il est vrai que ce premier désavantage n'est peut-être pas réel, et n'est fondé que sur un examen incomplet du pays, et sur l'aspect de la stérilité des bords du fleuve. Le district de Matilde et quelques autres paraissent renfermer d'excellentes terres qui ne sont point encore occupées. Le climat s'oppose principalement à ce que le grain puisse mûrir, et dédommager des frais d'exportation. Au résultat, nous pensons que les colons un peu aisés, qui se sont portés vers l'ouest et dans le bocage, n'ont pas fait assez d'attention à la nature du terrain.

Les rives de l'Ottawa, des deux côtés, et aussi loin que Hull, ainsi que celles de son tributaire, le Rideau, donnent lieu aux mêmes observations, quant au sol et au climat.

Les bords du lac Ontario, en y comprenant un espace qui varie de dix à vingt milles dans l'intérieur, offrent de grandes ressources aux colons qui ne peuvent disposer que d'un faible capital. Ce territoire, quoiqu'il ne soit pas fertile partout, contient une grande étendue d'excellent terrain, et surtout un climat plus doux. Comme la saison rigoureuse est plus courte, on peut récolter du blé, d'hiver même, de bonne qualité. Toronto et Kingston, qui sont maintenant des villes considérables, offrent la ressource de marchés voisins, et de négocians jouissant d'une bonne réputation, et qui achètent à des prix très raisonnables. La rivière Trent et le lac Rice pourraient offrir aussi des moyens de colonisation au-delà des limites dont nous venons de parler : mais nous n'engagerons pas un colon aisé à aller plus loin que Peterborough. Le voisinage de Toronto, et la bonté de la route qu'on nomme *Gouge Street*, peuvent engager à se porter un peu plus loin dans cette direction : nous doutons néanmoins qu'il y eût de l'avantage à aller jusqu'aux bords éloignés du lac Simcoé. Nous sommes porté à croire que le district de Gore, près de Burlington Bay, ne peut être considéré que comme bocage.

Au-delà d'Ontario, les bords du lac Erié, même depuis la confection du canal





Welland, ne nous paraissent pas susceptibles de fixer l'attention des colons. On est très loin de Montréal, et comme les transports ne peuvent avoir lieu que par trois embarcations différentes, on a des droits à payer sur trois canaux. Tout au plus, ce sont les terres qui touchent immédiatement à ce grand lac qui peuvent convenir aux colons aisés : car l'intérieur du district de Londres, en y comprenant même les rives de la Tamise, doit encore, dans notre idée, être regardé comme bocage. Le grain s'y vend à un prix très bas, quoiqu'il soit encore assez difficile de s'en procurer. Les bords du lac Huron sont aussi dans la même catégorie.

Remarquons néanmoins que ces limites sont susceptibles de changemens, par suite des grands travaux qui doivent étendre les communications dans le Haut Canada. Malheureusement, ils sont maintenant interrompus faute d'argent : mais, si le plan de lord Durham est mis à exécution, on peut espérer de les voir bientôt reprendre sur une plus grande échelle.

Considérons maintenant sous ce point de vue le territoire oriental du Haut Canada. Les rives du S.-Laurent et de la Richelieu font partie des seigneuries françaises, et le sol qui se trouve au-delà de chaque côté est beaucoup moins bon. Le territoire des villes se trouve ainsi dans l'intérieur, et leurs produits ne peuvent arriver à des marchés que par des chemins de terre, dont la longueur varie de 60 à 120 milles. Jusqu'à ce moment, les routes ont été fort mauvaises ; mais la Compagnie Anglo-américaine territoriale en a fait construire une très bonne de Port S.-François à Sherbrooke, et en a fait réparer quelques autres. Les inconvéniens de cette position sont moindres également depuis que le bétail, une des principales ressources du pays, peut être mené vivant au marché : à poids égal même, la viande salée a plus de valeur que le grain. Cependant nous hésiterions à engager les émigrans un peu aisés à aller plus loin que Melbourne et Shipton, du côté de Port S.-François, ou au-delà de Shefford, quand on vient de Montréal. Jusque-là ils trouveront un bon terrain qui, lorsque les routes qu'on projette de faire seront terminées, ne sera pas à beaucoup plus de 50 milles d'un port sur le S.-Laurent.

Un jeune homme, qui désire savoir jusqu'à quel point le genre de vie d'un colon peut lui convenir, doit renoncer à toutes ces idées de rang et de considération qui se rattachent à la possession de la propriété en Europe. Là, suivant les préjugés de féodalité, qui ne sont pas encore tout-à-fait éteints, le pouvoir et la possession étaient autrefois réunis ; et encore à présent, on y jouit sans travail de la fortune, et de toutes les jouissances du luxe. Mais, en Amérique la fortune n'est, le plus souvent, que le résultat d'un travail continuel, ou d'une surveillance assidue. Le peu d'hommes riches qu'on y trouve le sont devenus comme marchands : et c'est à eux que s'attache la considération dans le pays. Néanmoins quoique la qualité

de propriétaire ne conduise pas à ces distinctions établies en Europe, elle a des avantages importans qu'on ne peut jamais lui enlever. Elle jouit d'une indépendance qui ne se trouve guère au même degré parmi les classes moyennes en Angleterre. Là, le fermier est assujetti à une forte rente et à des taxes onéreuses que, malgré les chances désavantageuses auxquelles il est exposé, il doit toujours payer, de sorte qu'il se trouve toujours sous la dépendance de son seigneur. Les employés salariés sont exposés à des désagrémens, et même à la perte de leurs places, au moindre caprice de leurs supérieurs. Au contraire, un propriétaire en Amérique, s'il peut vivre sur sa terre et ne pas contracter de dettes, n'est sujet à aucunes vicissitudes. A la vérité, il est privé de la société de ses amis: mais cet inconvénient, à l'exception des visites accidentelles, est le même partout pour l'homme obligé de travailler, et qui doit prendre du travail où il le trouve. De plus, il ne peut jamais espérer de retourner dans son pays natal, privation imaginaire pour ceux qui ont passé la plus grande partie de leur vie hors de leur patrie. D'ailleurs, au moyen des rapides moyens de communication, il lui est encore possible de revoir sa famille. Quant à la société au Canada, s'il a suivi notre avis de ne pas se jeter trop loin dans le bocage, il la trouvera aussi agréable qu'on l'a dans les campagnes et même dans les villes de province en Angleterre.

Les considérations qui précèdent ont eu pour but de faire connaître quels sont les avantages qu'on peut retirer d'une propriété au Canada, quand elle a été défrichée et mise en bon état de culture. Maintenant il nous reste à examiner quels sont les moyens et les ressources que doit employer l'émigrant pour atteindre ce but. Nous ne devons pas lui cacher que sa tâche sera pénible ; et, s'il veut la faire remplir, comme nous le supposons, par des hommes à gages, un certain capital lui est nécessaire. 200 acres de terre de bonne qualité, et dans une situation favorable, ne peuvent être payées moins de 5000 francs. Il doit élever une habitation, très simple d'abord, et avoir ensuite des bâtimens de ferme, granges, &c., qui ne lui coûteront pas moins de 2500 francs. Il faut également qu'il puisse se procurer des moyens de subsistance jusqu'au moment où sa terre les lui fournira. Et tout cela doit avoir lieu avec la plus stricte économie; mais le plus fort reste à faire ; car le bois épais qui couvre le sol do t disparaître avant qu'un seul épi puisse y croître. Cette dépense, ainsi que celle de la clôture et de l'ensemencement, est évaluée à 100 francs par acre ; ce qui, pour 150 acres, s'élève à 15,000 francs. Il y a de l'avantage à laisser en bois les 50 acres restans. A la vérité, ces travaux peuvent être faits peu à peu ; et le produit toujours croissant de la partie qu'on a défrichée, peut servir à payer les frais du reste. Mais comme, indépendamment de tout cela, l'émigrant doit pourvoir à sa subsistance, aux dépenses de la culture, et à l'achat d'un mobilier



à mesure que la ferme prend de l'extension, il se passe un temps assez considérable avant qu'il puisse compter sur un excédant du revenu sur la dépense. Le colon qui se trouve dans la position la plus favorable est celui qui arrive avec une famille nombreuse, et dont les enfans sont d'un âge déjà assez avancé pour pouvoir vaquer aux travaux de la ferme, les garçons au labourage et aux gros ouvrages, les filles aux détails du menage, et enfin à tout ce qui est compatible avec leurs forces. On peut dès-lors assurer que cette famille ne tardera pas à parvenir, avec de l'ordre, de l'économie, et, nous le répétons, un travail continuel, à un état d'aisance et même de prospérité. On ne doit, néanmoins, jamais oublier que la prémière fondation d'une colonie offre la plus grande de succès et de fatigues, ainsi que de dangers, parce que le colon est plus isolé, que les débouchés lui manquent, et qu'il est beaucoup plus exposé aux attaques des indigènes. Il y a ici une compensation nécessaire, comme dans presque toutes les conditions de la vie.

CHAPITRE V.

CHASSE AU CANADA.

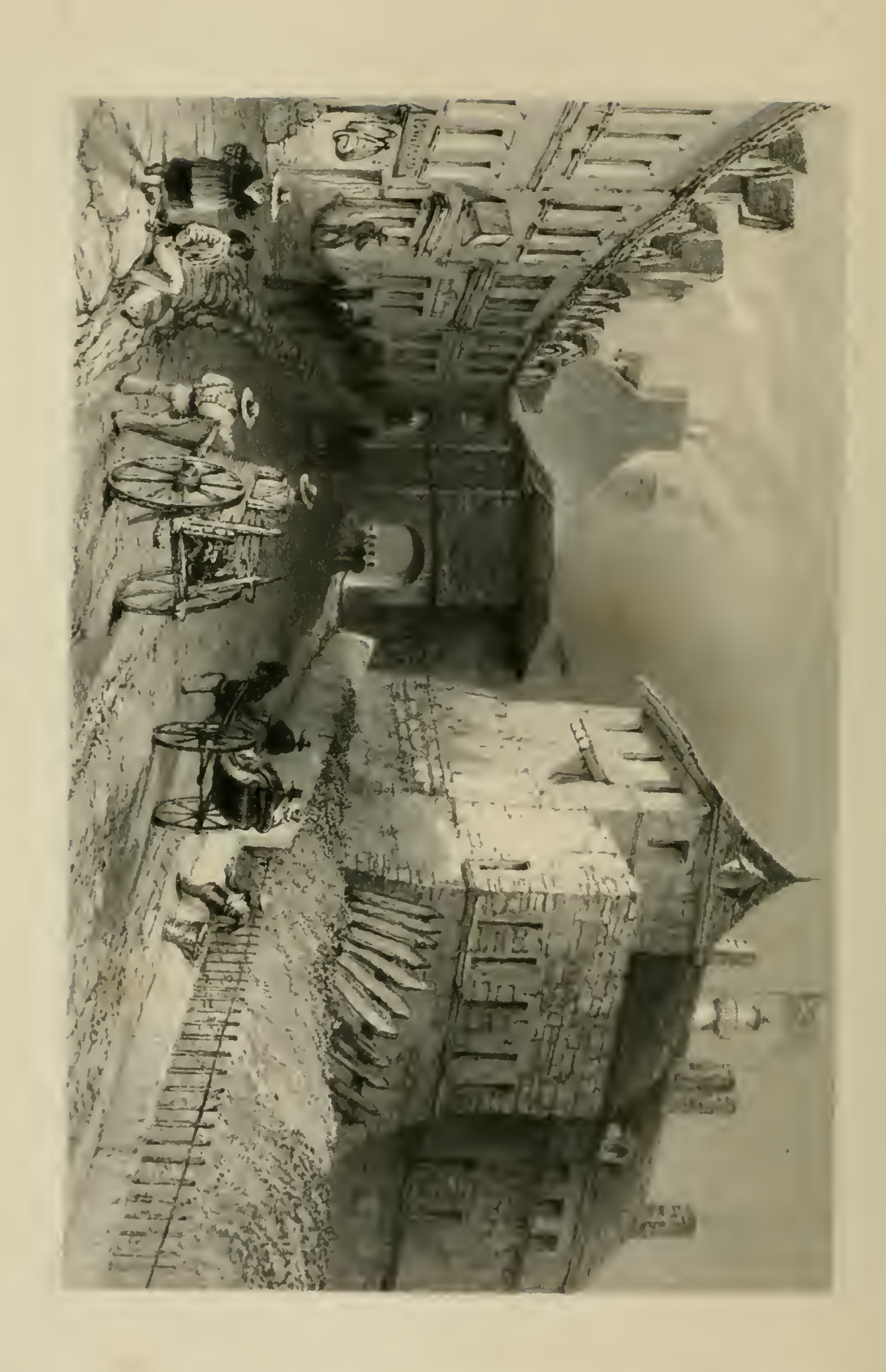
Toutes les sortes de chasse au Canada ne diffèrent pas assez de celles qui ont lieu dans les autres pays pour mériter d'être décrites. Cependant celle de l'ours a quelque chose de spécial au pays, et amène assez souvent de fâcheux évènemens. En voici une, rapportée par M. Talbot dans son Voyage, qui m'a paru aussi dangereuse qu'aucune de celles que je pourrais citer :—

" Un des fermiers de mon père, nommé Howay, aperçut les traces de trois ours, dans la matinée du 11 décembre. Après les avoir suivies pendant trois milles, il arriva près d'un arbre dans le tronc duquel s'étaient établis les trois animaux. Ayant son chien avec lui, et muni d'un fusil et d'une hache, il commença à abattre l'arbre, dont le tronc avait seize pieds de circonférence. Tandis qu'il travaillait, il dirigeait au hasard ses yeux en haut, pour voir si les ours, troublés par le bruit, ne songeaient pas à sortir de leur retraite. Il avait fini par négliger l'utile précaution de veiller sur ses prisonniers, quand, au milieu de son travail, un grand morceau

d'écorce le frappa à la tête. Il leva aussitôt les yeux, et, à sa grande consternation, il vit un ours qui descendait de l'arbre, la queue en avant. Jugeant qu'il allait être attaqué par l'animal, dont tous les mouvemens annonçaient cette intent.on, il jeta sa hache, prit son fusil, et se disposa à tirer. Par réflexion, néanmoins, il s'arrêta, jugeant que, s'il ne faisait que blesser l'animal, sa propre vie courait de grands dangers. Tandis qu'il hésitait ainsi, son chien aperçut l'ours, qui n'était plus qu'à peu de distance de la terre ; et ses aboiemens effrayèrent tellement l'animal que celui-ci remonta précipitamment. Arrivé à l'entrée du trou qui existait dans l'arbre, il se retourna, en fixant attentivement les yeux sur le chien et sur son maître. Howay regretta alors de n'avoir pas appelé, pour l'aider, quelques-uns do ses voisins : mais, craignant que, s'il partait, l'ennemi ne profitât de ce moment pour s'échapper, il s'arma de courage, et reprenant son fusil, il fit feu et frappa au cou l'ours, qui heureusement tomba sans vie par terre. Le succès donne, en général, de l'audace, et fait quelquefois oublier la prudence. Dans cette occasion, Howay se conduisit d'une manière différente. Au lieu de s'enorgueillir de son triomphe, et de chercher à poursuivre ses avantages, il réfléchit que l'issue favorable de son attaque était due plutôt au hasard qu'à son courage, et que, s'il continuait à vouloir abattre l'arbre, il pourrait, à son tour, être victime. En conséquence, il se détermina prudemment à retourner chez lui pour revenir accompagné de plusieurs de ses voisins. Laissant l'ours au pied de l'arbre, il partit, et revint bientôt après avec deux hommes, trois chiens, et une hache de plus. Ils réussirent bientôt à couper l'arbre qui, en tombant, se brisa par le milieu à l'endroit même où étaient placés les deux ours, et blessa l'un d'eux. L'animal effrayé et étourdi, s'approcha, en cherchant à se sauver, si près d'un des chasseurs, que celui-ci appuya sur l'épaule de l'animal la bouche du canon de son fusil, et lui passa deux balles dans le corps. L'autre ours s'échappa. Quant à celui qui venait d'être blessé, les chiens le poursuivirent ; mais, blessés eux-mêmes dans la défense qu'il leur opposa, ils furent forcés de l'abandonner.

" En ce moment, le soleil venait de se coucher, et les chasseurs jugèrent prudent d'attendre le lendemain matin pour suivre les traces des deux ours. Howay, accompagné du nommé Nowlan, Américain, qui connaissait parfaitement les forêts, recommença la chasse. Ils avaient chacun une carabine, une hache, six coups à tirer, et de quoi dîner. Ils se mirent en route de bonne heure, le jeudi 12 décembre. Quelques personnes les virent, dans l'après-midi, traversant la Tamise, à environ sept milles de l'endroit d'où ils étaient partis. C'est la seule nouvelle qu'on eut d'eux pendant treize jours. Au bout de quelque temps, leurs amis pensèrent qu'ils étaient morts, ou de froid et de faim, ou déchirés par l'ours qui avait été blessé. Quant à moi, j'étais fortement porté à croire qu'ils avaient été gelés : le froid était très violent ; les deux chasseurs étaient légèrement vêtus.





" Je rassemblai, en conséquence, un assez grand nombre de colons des territoires de Londres et de Nansouri, et leur proposai de prendre des provisions pour quelques jours, et de se mettre à la recherche de nos deux malheureux chasseurs. Ils y consentirent tous; et, le lendemain matin, munis de porte-voix et de boussoles de poche, d'une bonne quantité de munitions, et de ce qui était nécessaire pour allumer du feu, nous nous mîmes en route, prenant avec nous quelques-uns des meilleurs chiens du pays. Dans l'intervalle entre le départ des deux chasseurs et le nôtre, il y avait eu un dégel partiel, et il ne restait de neige sur terre que dans les endroits bas et marécageux. Nous n'avions dès-lors rien qui pût nous guider, et nous indiquer la direction qu'avaient suivie Howay et Nowlan. Nous n'avions de renseignemens que ceux que nous avaient donnés les personnes qui avaient vu les chasseurs traverser la Tamise le jour de leur départ. Nous n'espérions guère les trouver; et nous employâmes deux jours à parcourir des milliers d'acres d'interminables forêts et de marais, qu'aucun pied humain, sans doute, n'avait foulés, sans que rien vînt nous donner le moindre espoir. Nous revînmes à la colonie, ne comptant plus revoir nos deux amis, vivans ou morts. Une idée cependant contribuait à diminuer notre peine et nos regrets. Ces deux chasseurs étaient sans familles, et étrangers à l'Amérique. Ils n'avaient pas de parens pour pleurer sur leur malheureux sort, point de femmes pour se lamenter de leur veuvage, point d'enfans pour soupirer inutilement après le retour des auteurs de leurs jours. Leurs voisins les plus proches seuls s'affligeaient de les avoir perdus.

" Treize jours s'étaient déjà écoulés depuis leur départ, et on avait perdu toute espérance de les revoir. Le jour de Noël, dans la matinée, au moment où j'allais envoyer des messagers chez plusieurs des meilleurs amis d'Howay, pour les inviter à faire un inventaire de ce qui lui appartenait, j'appris que lui et son compagnon étaient revenus quelques heures auparavant, dans la condition la plus déplorable. J'allai aussitôt les voir, car j'étais curieux d'apprendre de leur propre bouche comment ils avaient échappé si miraculeusement à la mort. Jamais de la vie, je n'ai rien vu de plus affreux, de plus digne de pitié. Leur maigreur, leurs yeux renfoncés, leurs membres décharnés, leurs vêtemens en lambeaux, produisirent sur moi un tel effet, que je m'approchai de ces deux malheureux avec une espèce de crainte que je ne pouvais m'expliquer. Je m'assis près d'eux, et, pendant quelque temps, je m'imaginais converser avec des fantômes, et, après quelques heures, à peine avais-je encore pu bannir tout-à-fait cette idée. Leur salut me paraissait un effet de la bonté de la Providence, plus qu'aucun fait qui me fût connu. Le rapport de ce qui leur est arrivé ne sera pas sans intérêt pour vous, qui ne connaissez pas les forêts et les déserts de l'Amérique. Je crois d'autant plus utile de vous le faire que les récits de ce genre, en passant de bouche

en bouche, s'amplifient tellement qu'ils finissent par passer toutes les bornes de la probabilité.

" Le jour de leur départ, les deux chasseurs poursuivirent l'ours, qui prit une direction nord-ouest, pendant vingt milles au moins. Le soir, ils s'arrêtèrent sur ses traces. Ensuite, ils eurent quelque peine à avoir du feu, qu'ils allumèrent cependant en plaçant un petit morceau de toile bien sèche près de l'amorce d'un fusil. Ils passèrent ainsi la première nuit devant un bon feu, mais sans souper et sans dormir ; le froid était excessif.

" Le lendemain matin, ils continuèrent leur chasse, après avoir mangé les restes de leur dîner de la veille, qu'ils partagèrent avec leur chien. Vers midi, continuant à suivre, pendant plus de vingt milles, les traces de l'ours dans ses tours et détours, ils ne pouvaient plus distinguer le nord du midi, et commençaient à se regarder comme perdus dans ces immenses forêts. Ils se décidèrent alors à ne pas poursuivre l'ours davantage, pensant qu'il allait les attirer ainsi dans de vastes déserts, d'où ils ne pourraient sortir qu'après beaucoup de peine, car la neige disparaissait, et la pluie commençait à tomber. Ils se rappelèrent alors que, au commencement de la journée, ils avaient traversé la trace d'un autre ours, qui, dans leur idée, suivait la direction de leur habitation. Ils eurent l'imprudence de vouloir le suivre, en se disant que, si leur chasse ne les conduisait pas à des maisons, elle les mènerait au moins à la tanière d'un ours ; et que, s'ils étaient assez heureux pour le tuer, fut-ce même loin de toute habitation, sa chair les nourrirait, et que sa peau serait pour eux un lit beaucoup plus commode que la terre couverte de neige sur laquelle ils avaient bivouaqué la nuit précédente. L'espérance, qui embellit tout à nos yeux, et qui laisse après elle tant de regrets, lorsqu'elle ne se réalise pas, devait être, dans cette occasion, pour nos deux chasseurs, la source d'affreux malheurs. Ils suivirent les traces de l'ours jusqu'à ce que la neige fût complétement fondue ; mais alors il faisait tellement obscur, qu'ils abandonnèrent toute idée de continuer la chasse, et qu'ils ne songèrent plus qu'à sortir de ces solitudes qui ne leur offraient aucune ressource. Ils se trouvèrent alors sur les bords d'une petite rivière qu'ils résolurent de suivre, ne doutant pas qu'elle ne se jetât dans la Tamise. Ils passèrent la seconde nuit sur les bords de cette petite rivière, mais il leur fut impossible de dormir. Il pleuvait presque continuellement, et ils n'étaient couverts, même en partie, que par quelques branchages et écorces. Les loups hurlaient autour d'eux, et une espèce de tempête s'était élevée. Les arbres se courbaient par la violence du vent, et quelques-uns même, déracinés et renversés, menaçaient d'écraser nos deux malheureux.

" Le troisième jour, ils suivirent le courant, qui devenait de plus large en plus large, de sorte qu'ils jugèrent que ce ne pouvait être que le haut d'une grande rivière, et que peut-être c'était la Tamise elle-même. Vers midi, la tempête



commença à s'apaiser, mais le froid était aussi violent, et la pluie tomba durant toute la journée. Un peu avant le coucher du soleil, ils tirèrent une perdrix, et malheureusement ils la manquèrent. Il ne leur restait plus que trois charges de poudre et de plomb. L'espérance, qui ne les abandonnait pas, soutenait seule leur courage et leurs forces ; et ils s'attendaient à voir bientôt finir leurs souffrances. La nuit suivante se passa, comme les autres, sans repos et sans sommeil, et, le lendemain matin, leur désespoir n'avait fait qu'augmenter.

" Le quatrième jour, le défaut de nourriture avait porté leur faiblesse au dernier point : ils éprouvaient une soif ardente, et, toutes les cinq ou six minutes, ils étaient obligés de boire. Dans l'après-midi, leur faim s'accrut à un tel degré qu'ils auraient été capables de se nourrir de tout, excepté de chair humaine. Soixante heures s'étaient écoulées sans qu'ils eussent pris la moindre nourriture, et, pour la première fois, l'idée leur vint qu'ils allaient succomber au besoin. Cependant, vers la fin du jour, ils furent assez heureux pour tuer une perdrix, dont imprudemment ils mangèrent la moitié à leur souper, et le reste le lendemain matin, suivant ainsi le précepte donné par l'Ecriture, mais dans un autre sens : 'Ne songe pas au lendemain.' Ils me dirent que leur faim n'était pas plus apaisée après avoir mangé cet oiseau qu'elle ne l'aurait été dans un autre temps après avoir avalé une cerise. Il ne leur restait pas beaucoup plus d'une charge de poudre, et ils la conservaient pour allumer du feu : car le froid avait augmenté, et ils craignaient d'être exposés à périr, s'ils passaient une nuit entière sans feu.

" La cinquième nuit fut glaciale, et Nowlan s'aperçut, le lendemain matin, que ses pieds étaient gelés. La position de nos chasseurs, déjà si fâcheuse, le devenait encore bien davantage. Aux souffrances qu'ils éprouvaient, ces malheureux voyaient s'en joindre une autre non moins cruelle. Une faim qu'on ne pouvait apaiser, une soif continuelle, une fièvre violente, et, au milieu de tout cela, une tempête contre laquelle ils ne pouvaient trouver aucun abri, donnent à peine l'idée d'un excès de souffrances et de maux qui ne peut pas être porté plus loin. Jusque-là, nos deux malheureux avaient fait environ cinquante milles par jour, marchant, ou plutôt errant depuis e lever du soleil jusqu'à son coucher. Désormais, ils ne pouvaient plus faire que la moitié de leur journée ordinaire, et encore avec une extrême difficulté.

" Dans l'après-midi du sixième jour, le soleil parut pendant quelques momens, et ce n'est qu'alors qu'ils s'aperçurent qu'ils n'étaient pas sur les bords de la Tamise. Cette découverte leur fit beaucoup de peine, parce qu'elle leur fit penser qu'ils suivaient une rivière qui les conduirait aux bords incultes et inhabités du lac Huron ou du lac S.-Claire. Cependant ils se décidèrent à la suivre, dans l'espoir de rencontrer une colonie indienne, qu'ils ne pourraient jamais trouver s'ils abandonnaient le cours de la rivière.

" A peine le soleil se fut-il caché, qu'ils aperçurent de l'autre côté de la rivière un bateau, et, un peu plus loin, un canot. Ils supposèrent qu'il y avait des habitations près de là : mais, après s'être avancés à plusieurs milles plus loin sans avoir découvert aucunes traces d'habitans, ils pensèrent que ces embarcations avaient été entraînées par les glaces pendant le dernier dégel, et qu'elles s'étaient arrêtées à l'endroit où nos deux chasseurs les avaient aperçues. Ils s'apprêtaient à couper un peu de bois pour avoir du feu pendant la nuit, lorsqu'ils virent, du côté de la rivière où ils étaient, et à quelques pas devant eux, une meule de foin. L'herbe paraissait avoir été coupée sur les bas-fonds ou marécages, où elle croît naturellement à l'ombre des épaisses forêts. Cette circonstance, rapprochée de la découverte qu'ils avaient faite d'un bateau et d'un canot, leur donna la conviction qu'ils n'étaient pas éloignés d'une petite colonie. La meule de foin fut pour eux, pendant la nuit, un asile commode et agréable, et le meilleur lit qu'ils eussent eu depuis leur départ.

" Au commencement du septième jour, ils se trouvèrent un peu remis de leurs fatigues, après avoir joui enfin des douceurs d'une bonne nuit. Ils se décidèrent, après ce qu'ils avaient vu, à ne pas s'écarter du lit de la rivière, persuadés qu'elle les conduirait à un lieu habité. Mais leur chien, le fidèle compagnon de leurs dangers, et qui avait partagé leurs souffrances, était dans l'impossibilité d'aller plus loin. Lorsqu'il se leva, et voulut chercher à les suivre, il se traîna pendant quelques pas, puis il tomba sans pouvoir se relever. La faim de nos deux hommes était alors portée à un tel point qu'aucune nourriture ne leur aurait répugné : mais ils repoussèrent l'idée de tuer le chien ; et ils aimèrent mieux le laisser languir et périr, que de tremper leurs mains dans le sang de leur compagnon de misères. Ils avaient à peine fait un mille au-delà de la meule de foin, qu'ils furent arrêtés par un marais qu'il leur était impossible de traverser, ce qui les empêcha de continuer à suivre le cours de la rivière. De tous côtés, les difficultés les entouraient, et le succès semblait ne leur avoir souri un moment, que pour leur faire sentir plus amèrement, par la perte de leurs espérances, combien leur position était affreuse. Ils se trouvèrent ainsi forcés d'errer, pendant long-temps, sur de vastes déserts sans aucuns sentiers ; et ils perdirent à peu près l'espoir de rejoindre le cours de la rivière.

" Ils firent beaucoup de chemin, le huitième jour ; et, le neuvième, à quatre heures, ils découvrirent les traces de deux hommes et d'un chien. Ils crurent alors qu'ils n'étaient pas loin de cette habitation tant désirée. Pleins d'espoir, et sentant renaître leurs forces, ils continuèrent à marcher, persuadés qu'ils étaient enfin au comble de leurs vœux, et qu'ils allaient jouir bientôt de la société des hommes. Mais on peut juger de leur surprise et de leur douleur, lorsque, dans la soirée, ils se trouvèrent près de l'endroit où ils avaient couché cinq nuits auparavant.





L'espérance avait cessé de leur faire sentir ses trompeuses illusions, et ni l'un ni l'autre n'avaient l'idée ni le désir de prolonger leur misérable vie. En conséquence, ils s'assirent, sans songer à faire du feu, et formèrent la résolution de mettre fin à leurs maux et à leur existence. Les larmes roulaient sur leurs joues desséchées, en voyant mutuellement sur leurs figures l'effet des privations et du désespoir : et la plus grande peine de chacun d'eux était encore de périr avant son compagnon, et de laisser celui-ci succomber sans consolation, et sans l'appui de l'amitié. Une autre idée vint encore ajouter à l'horreur de leur position, celle d'être dévorés, après leur mort, par les animaux sauvages dont ces déserts étaient remplis. Cependant Howay sentit renaître en lui un sentiment de force et de courage, en se disant que, si les loups pouvaient se nourrir de son cadavre, il n'en jouirait pas moins, à ce qu'il espérait, de la vue de Dieu, et qu'alors ses regards ne s'abaisseraient plus sur les choses de la terre: mais Nowlan, quoique soixante-quatre hivers eussent sillonné ses joues, se faisait peu l'idée d'une vie future : et ce qu'il y avait de périssable en lui était la seule chose qui l'occupât. Nourri de principes d'irreligion, ses idées ne s'élevaient pas jusqu'à la Divinité et à sa puissance, et ses pensées, attachées aux misères de ce monde, ne se portaient pas sur un état différent et bien préférable. Les consolations de l'Evangile, et les espérances qu'elle donne d'une miséricorde éternelle n'avaient jamais pénétré jusqu'à son cœur. Il ne portait plus aucun intérêt aux choses de ce monde ; et, dans l'ignorance la plus complète de ce qui concernait une autre vie, il ne paraissait même pas s'en occuper. Combien la situation d'un pareil être est déplorable ! Il aurait mieux valu pour lui qu'il ne fût pas né ! Avec la douce et brillante espérance d'une heureuse immortalité, un homme peut encore se consoler au milieu de ses peines, quelque affreuses qu'elles puissent être. Mais lorsque, à sa dernière heure, ces consolations viennent à lui manquer, il doit succomber sous le poids de l'infortune et du désespoir.

" Les deux malheureux restèrent, pendant plus d'une heure, dans ces cruelles réflexions, et leur découragement fut porté au point qu'ils ont dit que si, dans ce moment, un arbre s'était renversé sur eux, ils n'auraient rien fait pour éviter la mort. Mais enfin ils se décidèrent à employer les moyens que la Providence mettait encore à leur disposition pour prolonger des jours dont Celui de qui on les tient a seul le droit de disposer ; et ils cherchèrent alors à allumer du feu. Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'ils y parvinrent, car ils étaient si faibles qu'ils n'avaient pas même la force de se procurer le bois nécessaire pour l'entretenir. Comme ils employèrent, dans cette opération, ce qui leur restait de poudre, ils ne purent pas s'empêcher d'être pénétrés d'horreur et de crainte en songeant que, même avant la fin d'une autre nuit, ils allaient être exposés à la mort la plus horrible dont ils pussent se former l'idée. Leur conversation roulait alors sur la marche et les gradations de ce genre de mort ; et, cherchant alors quelle était

celle qui était préférable pour eux, ils présumaient que le froid saisirait d'abord les extrémités, glacerait leurs membres, gagnerait le centre peu à peu, et finirait par arrêter la circulation du sang. Après leur entretien, ils se couchèrent, sans soins du présent, presque sans soucis de l'avenir, se résignant au sort qui leur était réservé, quel qu'il fût.

" Le matin du neuvième jour, ils se remirent en route, dans un état complet d'indifférence et d'apathie, et ils traversèrent les mêmes terrains sur lesquels ils avaient passé six jours auparavant. Dans la soirée, ils revinrent à la meule de foin près de laquelle ils avaient laissé leur chien. Le pauvre animal vivait encore, mais il ne pouvait plus se relever: ce n'était plus qu'un squelette, et il paraissait être dans l'agonie de la mort. L'amour de la vie se fit encore sentir dans le cœur de nos deux malheureux, et ils se décidèrent à n'épargner ni temps ni fatigues pour se procurer les moyens de la prolonger. Leur faim était alors si excessive, qu'ils enlevèrent une partie de l'écorce d'un ormeau, et qu'ils en dévorèrent avec avidité les fibres les plus tendres. A peine cependant avaient-ils mangé qu'ils tombèrent dans une espèce de délire, et qu'ils furent forcés de se coucher contre la meule, où ils restèrent jusqu'au lendemain matin dans l'agonie du désespoir.

" Au lever du soleil, la dixième journée, ils se trouvèrent beaucoup mieux, et ils allaient se remettre en marche, lorsque, se rappelant qu'ils n'avaient plus rien pour allumer du feu, ils résolurent de rester dans la meule de foin, et, quoi qu'il arrive, d'attendre l'heure de leur dissolution. A peine avaient-ils pris leur résolution qu'ils entendirent le tintement d'une de ces sonnettes que portent les vaches : le son paraissait provenir du bord opposé de la rivière. Ils se levèrent aussitôt, et, à leur grande satisfaction, ils aperçurent une barraque nouvellement construite; mais ils ne virent personne. Pendant quelques instans, ils doutaient encore de ce qu'ils voyaient, et étaient portés à croire que cette hutte n'était que l'effet d'une illusion et d'une erreur de leurs sens. Ils se rappelaient qu'à leur premier passage au même endroit ils n'avaient rien vu ; mais, en pensant au bateau et au canot, ils restèrent convaincus que tout cela était une douce réalité. Ils s'occupèrent alors des moyens de traverser la rivière, et, en se trainant avec peine le long du bord, ils finirent par trouver un endroit guéable. Lorsqu'ils atteignirent le bord opposé, un Blanc et deux Indiens vinrent à leur rencontre, et les conduisirent à l'habitation d'un nommé Townsend que nos deux amis connaissaient très bien, et qui eut pour eux tous les soins qu'exigeait leur affreuse position. Les cœurs sensibles, qui savent compâtir avec le malheur, peuvent juger de ce qu'éprouvèrent alors nos deux amis. On peut à peine se faire une idée des émotions, des transports de joie qui enivraient leur cœur en ce moment. Mais un sentiment dominait tous les autres, celui de la reconnaissance pour la protection puissante que leur avait accordée la souveraine Providence.



The banks of the River Niagara



" Quelques mois avant cet événement, Townsend avait découvert une source salée sur les bords de la Saule ; et, dans ce moment, il venait, pour en tirer parti, de fonder ce petit établissement, à vingt milles au moins de toute habitation. Cette chétive usine était la barraque qu'avaient aperçue Howay et Nowlan lorsqu'ils entendirent le son de la clochette. Cette circonstance fut bien heureuse pour eux ; car, si le lieu avait été inhabité, et il l'était bien peu de temps auparavant, ils auraient rendu le dernier soupir près de ce courant inconnu, qui va se jeter dans le lac Huron, à un point éloigné de plus de cent milles de toute habitation. Ils n'étaient plus qu'à trente milles du lac, lorsque leur route fut interceptée par un marais, ce qui les avait forcés de se rejeter dans les bois où ils avaient erré pendant plusieurs jours. Revenant ainsi sur leurs pas sans le savoir, et reconnaissant l'endroit où ils avaient passé cinq jours auparavant, ils avaient regardé comme un grand malheur cette erreur qui, au contraire, était la cause de leur délivrance, comme je viens de le dire.

" La maison de Townsend n'était guère qu'à cinquante milles de chez eux : les terrains qu'ils avaient à traverser étaient inhabités, mais ils n'avaient plus besoin de guide pour leur indiquer leur direction. Les pieds de Nowlan étaient alors en bien mauvais état ; et, comme il ne pouvait pas se procurer dans cet endroit les secours nécessaires pour prévenir la gangrène, car il craignait beaucoup qu'elle ne se déclarât bientôt, lui et son compagnon se mirent en route de bonne heure le lendemain matin. Mme. Townsend eut la bonté de leur donner des provisions, et tout ce qui leur était nécessaire pour terminer leur voyage : et, le douzième jour après leur départ de la colonie Talbot, ils eurent le bonheur de rentrer dans leurs foyers. Qu'on nous parle maintenant du plaisir tant envié de la chasse aux ours en Amérique ! "

J'ajouterai à ces intéressans détails quelques remarques qu'on doit à un naturaliste, relativement à ces animaux.

" Dans l'Amérique du nord, il y a probablement trois ou quatre espèces différentes d'ours. Mais ni l'ours grisâtre, ni celui des déserts, ni la grande espèce polaire, n'infestent les contrées généralement habitées, quoique la dernière sorte se porte quelquefois au midi jusque sur la côte du Labrador, au cinquante-cinquième degré de latitude. Cependant l'ours noir (*Ursus niger Americanus*) est bien connu au Canada, et on le trouve dans les cantons boisés, au nord jusqu'aux bords de la mer arctique ; au midi aussi loin que la Caroline ; et, à l'ouest, sur tous les points du continent jusqu'à l'océan pacifique. Quoique celui-ci soit moins carnivore que les autres, cependant le docteur Richardson dit que sa force et son agilité, indépendamment de ce qu'il est très vivace, rendent une attaque contre lui d'un succès bien douteux, et que les sauvages habitans des régions du nord regardent sa poursuite comme une affaire d'une grande importance. Ils cherchent d'abord, par

diverses cérémonies à se rendre propice toute la race des ours ; et, quand ils ont réussi à en tuer un, ils traitent son corps avec toutes sortes de respects, lui parlent comme à un membre de leur famille, et lui offrent une pipe à fumer. Ce respect qu'ils ont pour lui vient sans doute de leur admiration pour l'adresse et l'obstination avec lesquelles il se défend. Il est curieux et bien intéressant de remarquer combien les mêmes idées se retrouvent quelquefois chez des nations qui ne parlent pas le même langage, et habitent un pays différent. Nous apprenons par Regnard que les Lapons regardent la chasse à l'ours comme une des actions les plus importantes de la vie ; et Leems ajoute qu'ils ne donnent jamais à l'animal le nom familier de Gourhja, mais qu'ils l'appellent ‘ le vieillard couvert de fourrures,’ parce qu'il a la force de dix hommes, et l'intelligence de douze. La danse de l'ours, dans laquelle on imite tous ses mouvemens, est un des grands plaisirs des Indiens de l'Amérique du nord. Alexandre Henri, qui a voyagé dans le Canada, dans les années 1760 et 1776, nous a donné quelques détails curieux et intéressans sur l'ours noir du Nouveau-Monde. Se trouvant sur les bords du lac Michigan, dans le mois de janvier, il remarqua que le tronc d'un énorme pin était déchiré, comme par le passage d'un animal qui montait à l'arbre et en descendait. Bientôt après, il aperçut plus haut une large ouverture, près de laquelle les petites branches étaient rompues. On convint alors de se réunir sur le lieu, le lendemain matin, pour abattre l'arbre ; car l'absence de toute trace sur la neige faisait conjecturer que l'ours était caché dans l'arbre depuis assez long-temps. Le pin avait dix-huit pieds de circonférence. Comme les gens qui s'étaient rassemblés là n'avaient que des haches fort légères, ils travaillèrent, tant hommes que femmes, toute la journée, comme des castors, et, quand le soleil se coucha, ils n'avaient encore entamé le tronc qu'à moitié. Le lendemain matin, tous continuèrent leur travail ; et enfin, à deux heures environ de l'après-midi, le monarque des bois tomba. Pendant quelques minutes après la chute, on ne vit rien paraître, et on commençait à craindre qu'on n'eût pris une peine inutile. Mais, au moment où M. Henri s'avançait vers l'ouverture, il en sortit un gros ours qu'il tua raide. Aussitôt tous les assaillans s'approchèrent de l'animal, prirent sa tête dans leurs mains, la baisant à diverses reprises, lui demandant mille fois pardon, l'appelant leur parent, leur bonne mère, enfin le suppliant de ne pas les accuser de sa mort, puisque c'était un Anglais qui la lui avait donnée. Mais, si ce fut M. Henri qui tua l'ours, tous ceux qui l'accompagnaient mirent bien volontairement la main à ce qui restait à faire. On dépouilla l'animal, et on trouva que, dans quelques places, la graisse avait jusqu'à six pouces d'épaisseur. On la sépara, et c'est tout ce que deux personnes pouvaient porter. Quant à la chair, il en fallut quatre. Au total, le corps de l'animal pouvait peser plus de cinq cents livres. Aussitôt que tout le monde fut arrivé à l'habitation, la tête de l'ours fut entourée de toutes sortes d'ornemens, et on la mit sur une grande



table, en plaçant du tabac près du nez. Le lendemain matin, il y eut encore quelques autres cérémonies en l'honneur du défunt, et on finit la journée par faire un grand festin de sa chair. Suivant M. Henri, il n'y a que la femelle de l'ours qui cherche ainsi un asile dans le haut des arbres, par suite de son instinct qui lui indique que ses petits seront là à couvert de l'attaque des loups et des animaux carnassiers. Elle met bas dans la saison d'hiver, et laisse là ses petits jusqu'à ce qu'ils aient acquis une certaine force. On dit que le mâle se retire ordinairement dans un trou qu'il se fait sous les racines des arbres.

" A la latitude de 65 degres, le sommeil d'hiver de l'ours dure depuis le commencement d'octobre jusqu'à la première ou à la seconde semaine de mai : mais, sur le bord septentrional du lac Huron, ce sommeil est plus court de deux à trois mois. Dans les hivers très rigoureux, on a vu une grande quantité de ces animaux entrer sur le territoire des Etats-Unis, tous extrêmement maigres, et ayant avec eux très peu de femelles. Il est maintenant bien connu que les ours ne se retirent jamais dans leurs retraites d'hiver, avant d'avoir acquis une chaude et bonne couche de graisse, et que, dans les cantons reculés, ils s'accouplent en septembre, époque à laquelle ils trouvent mûres et en abondance les baies et graines sauvages dont ils se nourrissent. Les femelles se retirent alors dans leurs trous, où elles se cachent avec tant de soin, que même l'œil de lynx du chasseur indien ne parvient que rarement à les découvrir. Quant aux mâles, qui se sont fatigués à la poursuite des femelles, il leur faut dix à douze jours pour reprendre la graisse qu'ils ont perdue. Un hiver précoce doit, en conséquence, être nuisible aux mâles, en ne leur laissant pas le temps de se rengraisser ; et c'est pour cela, sans doute, qu'on les voit alors se diriger vers les districts méridionaux. Au reste, ce serait une erreur de supposer, comme le font beaucoup de personnes, que les ours noirs quittent généralement les cantons septentrionaux à l'approche de l'hiver : le docteur Richardson remarque très bien que la grande quantité de peaux que, dans cette saison, on trouve à acheter dans les districts où se fait le commerce des fourrures, est une grande preuve du contraire. C'est vers le commencement de janvier que les femelles mettent bas, et on suppose que la durée de la gestation est de quinze à seize semaines. Le nombre de leurs petits varie d'un à cinq, suivant l'âge de la mère, qui commence à porter, bien avant le temps où elle a pris toute sa croissance."

CHAPITRE VI.

IMPRESSIONS DU CANADA, DU NIAGARA, DU S.-LAURENT, &c., SUR LES COLONS ÉMIGRÉS.

Les chutes de Niagara produisent sur les voyageurs un effet bien différent. Beaucoup de personnes, qui, depuis leur enfance, ont entendu parler de cette merveille du monde, se sont fait, de sa grandeur, une idée proportionnée à la force et à la puissance de leur imagination, et vont visiter la cascade de Niagara, avec l'idée qu'ils vont voir un océan se précipitant de la hauteur des nues. Un voyageur, dont la relation est moins connue qu'elle ne mérite de l'être, a décrit les impressions qu'il a éprouvées sur le lieu, et je vais mettre sa description sous les yeux des lecteurs, bien certain qu'elle sera neuve pour eux, et qu'elle les intéressera.

" J'ai visité les célèbres cascades dans le mois de septembre, époque de l'année qui est généralement belle en Amérique. Les grandes chaleurs avaient bien diminué: les moustiques, rassasiées de sang humain, avaient laissé reposer leurs trompes; et l'homme, libre des continuelles et insupportables attaques de ces myriades d'insectes, et de la chaleur étouffante du soleil, jouissait d'un agréable instant de répit, et pouvait parcourir le pays commodément et sans beaucoup de fatigues. Jusqu'à ce que je fusse arrivé à un mille environ des chutes, le ciel était parfaitement pur; le soleil brillait dans toute sa splendeur, et l'air était sec et sans la moindre agitation. Mais à peine me trouvai-je dans le voisinage immédiat de Niagara, que l'aspect général de la nature changea tout-à-coup d'une manière singulière. La terre, jusque-là sèche et dans un repos complet, devint humide et comme agitée; et le ciel, sur lequel aucun nuage ne se montrait auparavant, prit une apparence brumeuse et obscure. L'atmosphère, de sèche et de raréfiée qu'elle était, devint humide et lourde; et mon imagination, dégagée alors des entraves de la raison, me transporta dans un monde entièrement différent de celui que j'habitais quelques minutes auparavant.

" Je continuai, néanmoins, à avancer, et je gagnai bientôt la cime des collines escarpées qui, dans cet endroit, bordent la majestueuse rivière. La hauteur où j'étais arrivé ne contribua pas à dissiper mon illusion, et je me sentais encore disposé à douter de mon identité ou de celle de l'univers. Des montagnes d'eau se précipitant avec un épouvantable fracas; des masses d'écume bouillonnant avec fureur;



des arcs-en-ciel, embrassant dans leurs magnifiques et nombreux contours une étonnante variété de nuages nouvellement formés ; les rochers se projetant avec orgueil au-dessus de ces gouffres profonds ; les arbres couverts d'écume et décorés de gouttes de perles, tantôt plus brillantes encore que le cristal par la réflexion des rayons d'un soleil couchant, tantôt précipitées dans les blanches ondes par l'effet d'un vent violent ; tels sont les principaux traits de la scène magnifique dont j'étais environné. Pendant long-temps, je m'abandonnai au ravissement de le contempler, et d'admirer sa sublime grandeur : je m'anéantissais, pour ainsi dire, devant cet ouvrage étonnant d'une main toute puissante, jusqu'au moment où le soleil, cachant ses rayons derrière l'immensité des mers, se fut retiré dans toute sa gloire, pour aller éclairer d'autres terres et dispenser à d'autres hommes le bienfait le plus grand que nous ait fait la Providence. Pour la première fois de ma vie, je regrettai que les jours de septembre soient si courts. Mais ces regrets cessèrent bientôt ; car la nuit eut à peine étendu son noir manteau sur les objets de mon admiration, que l'astre des nuits, brillant de toute sa gloire, et paré de sa robe argentée, vint me prêter le secours de sa douce lumière, et répandre sur tout le paysage un nouveau caractère de grandeur et de beauté plus ravissant peut-être encore que celui qu'il devait à tout l'éclat du jour. Ce magnifique et étonnant désordre de la nature qui, peu de momens auparavant, m'avait plongé dans une espèce d'extase, avait alors perdu une partie de ses traits particuliers. Un calme parfait lui avait succédé ; les vents s'étaient apaisés, les forêts faisaient silence. Les feuilles elles-mêmes, que n'agitait plus la brise légère, avaient cessé leur bruissement. Aucun nuage ne se montrait dans les cieux ; et la nature entière semblait réparer dans un doux sommeil ses forces épuisées. Tout était tranquille, excepté la cataracte furieuse, qui versait dans l'abyme le torrent inépuisable de ses eaux. Jamais un contraste plus étonnant ne pouvait exister entre le rugissement des flots, et le calme de l'air ; entre l'éclat de ces ondes écumantes, et l'obscurité impénétrable des bois environnans ; entre l'ombre épaisse du gouffre dans lequel se précipitait cette masse effrayante, et la douce lumière d'un ciel parsemé d'étoiles, au travers duquel Phœbé poursuivait sa modeste carrière.

“ Il n'y a qu'une ame froide et insensible qui puisse voir avec indifférence un spectacle si beau, si varié, et dans lequel se trouve réuni à un si haut degré tout ce qui peut plaire aux yeux, élever l'esprit, et, en un mot, placer l'homme au-dessus de l'existence vulgaire. En face de ce tableau de grandeur et de magnificence que déploient à la fois à ses regards la terre et les cieux, l'homme reconnaît la puissance de Celui qui pèse les eaux dans le creux de sa main, et, de ses doigts, mesure l'espace ; de Celui à qui il doit tout ce qu'il voit, tout ce qu'il pense ; dont le pouvoir et la sagesse crée et fait couler les fleuves ; et qui, de son bras puissant, a formé les montagnes.

" Je ne saurais vous dire combien le langage me paraît terne et pauvre pour exprimer l'effet que produisait sur moi cette réunion de tableaux dans lesquels se combinent à la fois le romantique, le terrible, le pittoresque, et le sublime. Tout ce que la grandeur peut avoir de plus effrayant se retrouve ici au plus haut degré ; et chacune des parties de ce magnifique ensemble est disposée de manière à faire une puissante impression sur le spectateur. Chacune d'elles peut s'écrier dans un langage non moins harmonieux que le concert des sphères célestes : ' La main qui nous a formées est divine.'

" Le territoire qui entoure le lac Erié est plus élevé de 300 pieds que celui qui borne le lac Ontario. Le plateau étendu, auquel on donne le nom de montagne, qui sépare la basse contrée de la contrée supérieure, est, dans quelques endroits, presque perpendiculaire. Il commence à la partie septentrionale du lac Ontario, continue à borner le lac jusqu'à sa partie nord-ouest et jusqu'à la route qui conduit de York à Amherstburgh. Il se dirige ensuite vers l'est, et finalement borde des deux côtés le fleuve du Niagara.

" Les personnes qui viennent visiter les cascades s'arrêtent ordinairement à un village voisin (cette relation a été écrite il y a environ douze à quinze ans) qui se compose d'à peu près douze maisons et de deux très bons hôtels, dans lesquels on est aussi bien qu'on pourrait l'être dans toute autre partie du pays. Du balcon de celui qu'on nomme Pavillon des chutes du Niagara, on a une très belle vue de la cascade de Horse-shoe, ainsi que de l'île qui divise le fleuve en deux parties. Du même hôtel, il y a un chemin de pied assez difficile qui conduit jusqu'au bord de la rivière, à l'endroit où était autrefois Table Rock. On ne doit pas aussi oublier que le courant sort du lac Erié, à environ vingt milles plus haut, et que, jusqu'à trois milles des chutes, il coule paisiblement. Mais alors le lit du fleuve est entrecoupé de rocs, et les eaux sont si violemment agitées dans les différens rapides qu'elles franchissent successivement, que les personnes placées sur le bord, et qui sont un peu nerveuses, ne peuvent guère se défendre d'un sentiment de terreur.

" Malgré la rapidité du courant, sa grande violence ne se fait guère sentir que sur les deux bords : le milieu coule assez doucement pour permettre aux bateaux de se rendre à l'île qui sépare le fleuve en deux branches, assez loin de l'endroit où il se précipite et forme les cascades. Lorsque le courant approche de l'île, sa rapidité augmente alors de plus en plus. Il est impossible de se faire aucune idée de la violence avec laquelle il est entraîné et jeté sur les rocs, jusqu'au moment où il s'élance avec une effrayante impétuosité, en faisant entendre au loin des éclats plus forts encore que ceux du tonnerre. Quand les eaux s'élancent dans le bassin, elles rebondissent et forment dans les airs d'immenses figures sphériques, blanches comme la neige, brillantes comme le diamant. Ces dômes liquides



W.H. Bartlett

Citadel of Kingston



s'élèvent, semblent un moment stationnaires, et se brisent à leur cime, lançant des colonnes d'écume à une hauteur prodigieuse. D'autres voûtes aqueuses succèdent à celles-là, paraissant et disparaissant de la même manière.

" De la partie de Table Rock qui subsiste encore, et du sentier dont j'ai parlé plus haut, le spectateur domine sur un des tableaux les plus grandioses et les plus romantiques qui soient dans la nature. Les effrayans rapides qui précèdent les cascades ; Goat Island au milieu, couvert d'arbres qui semblent à chaque moment sur le point d'être balayés par le torrent ; la chute de Horse-shoe, immédiatement au-dessous de Table Rock ; celle de Fort Schlosser, au-delà de Goat Island ; et enfin le gouffre effrayant, faisant entendre de continuels rugissemens, lançant au loin une immense quantité d'écume brillante, et des nuages de fumée que la chaleur semble avoir produits, tels sont les principaux objets qui frappent le spectateur d'effroi, d'étonnement et d'admiration.

" Il y a un autre endroit d'où les chutes ont encore, s'il est possible, un caractère plus effrayant et plus magnifique, c'est dans le bas et non loin du gouffre. On descend jusqu'au précipice par le moyen d'une échelle, communément appelée échelle indienne, sorte de machine qui se compose uniquement d'un cèdre, dont les branches sont coupées à quelque distance du tronc, et de manière à former une suite de marches placées irrégulièrement. Après avoir descendu cette échelle, dont la hauteur perpendiculaire est à peu près de soixante pieds, on suit le bord du fleuve, couvert de cailloux et de rocs, de débris de canots, et on arrive bientôt au bas de la cascade de Horse-shoe. De cet endroit, les visiteurs s'avancent souvent à pied à quelques centaines de toises au-dessous de la voûte que forment les eaux en se précipitant. Mais il n'y a guère que ceux qui ont du sang-froid et de l'intrépidité qui se risquent à tenter cette hasardeuse entreprise, car l'homme le plus résolu ne peut quelquefois s'empêcher de frémir en voyant le rocher près duquel il se trouve ébranlé et gémissant, pour ainsi dire, sous le poids et les efforts de la masse d'eau qu'il supporte. Du bord du rocher en saillie, le torrent est chassé au loin, laissant un intervalle assez grand entre la nappe d'eau et le bas du rocher. Si l'atmosphère est épaisse, il y a encore un plus grand danger à se hasarder ainsi à explorer le lit du fleuve, car il est arrivé plus d'une fois qu'on ne pouvait pas y respirer. Cependant, malgré ce danger et beaucoup d'autres auxquels sont également exposés ceux qui s'approchent des cascades en canots, les pêcheurs passent souvent des heures entières sous ces voûtes, sans paraître faire aucune espèce d'attention au péril qu'ils peuvent courir. La largeur entière du fleuve, à l'endroit des chutes, est de 667 toises. La masse d'eau la plus considérable tombe du côté du fleuve qui borde le Canada ; et, par suite du contour que forment les eaux avant de se précipiter, on lui donne le nom de Horse-shoe Fall (cascade du fer à cheval). Elle s'étend depuis le bord jusqu'à l'ile intermédiaire, sur une distance de trois cents toises. La cascade

de Fort Schlosser, qui est sur le côté américain, offre une nappe d'eau de 175 toises ; et enfin la Petite Cascade s'étend le long d'une suite de rochers, sur une largeur de 70 toises. L'île intermédiaire complète la distance de 667 toises, qui se trouve entre les deux bords du fleuve. La quantité d'eau que fournissent par minute ces trois cascades est évaluée à 169,344,000 gallons (8,467,000 hectolitres environ).

" On a fait beaucoup d'histoires sur le sort d'individus qui, différentes fois, ont été entraînés par le torrent, en voulant traverser le fleuve au-dessus des cascades. Mais je crois que le seul fait de cette espèce qui soit bien authentique est celui d'un Indien qui, étant ivre, attacha son canot à un rocher, à quelques milles au-dessus des chutes, et s'endormit. Par une circonstance inconnue, le canot se dégagea de son ancrage, et suivit le fil de l'eau. Tant que le courant resta paisible et régulier, rien ne vint troubler le sommeil de l'Indien ; mais aussitôt que commença l'agitation des flots, celui-ci s'éveilla subitement. S'apercevant du danger qu'il courait, et revenu un peu de son premier étonnement, il prit ses rames, et on le vit faire les plus grands efforts pour échapper à une entière destruction. Quand il vit qu'il ne pouvait pas résister au courant, et changer la direction du canot, il abandonna les rames, se roula dans sa couverture ; et, portant pour la dernière fois à ses lèvres une bouteille de whiskey qu'il avait avec lui, il s'étendit dans son canot, comme si tout danger avait cessé. Peu de momens après, on les vit, lui et sa barque, précipités dans la cataracte, et on n'en retrouva depuis aucunes traces.

" Dans l'été de 1822, un semblable accident arriva à deux Blancs. Il paraît que, pendant quelque temps, une partie de l'île qui sépare les chutes a été habitée et cultivée. Plusieurs de ceux qui y résidaient, voulant quitter une si dangereuse habitation, s'occupèrent à transporter leurs effets à la côte canadienne. Il faisait une espèce de tempête, et le courant était par conséquent plus rapide qu'à l'ordinaire. Quatre hommes, avec deux bateaux, étaient employés à ce déménagement ; mais, quand le premier voyage eut été fait, deux d'entre eux, craignant que la violence du vent qui soufflait dans la direction du courant ne leur fût fatale, résolurent d'attendre qu'il fût apaisé. Ils firent part de leur résolution à leurs camarades, qui se moquèrent d'eux, se vantèrent de n'avoir pas peur, et continuèrent leur périlleuse occupation. Mais, peu de minutes après, ils furent entraînés par les flots, et périrent dans le torrent. Un jour ou deux après la catastrophe, on trouva dans le bas des cascades une table, qui était alors dans le bateau, et qui n'avait aucunement souffert du saut qu'elle avait fait.

" On dit que, dans une belle soirée, on entend le bruit des chutes, de Burlington-Heights, éloigné de près de cinquante milles. Mais, à la vérité, il faut que le vent, qui est un excellent conducteur du son, souffle exactement dans cette direction. On entendrait le rugissement des cascades à une beaucoup plus grande distance, si,



au lieu de tomber dans un gouffre profond entouré de chaque côté par des collines d'au moins 350 pieds de hauteur perpendiculaire, qui concentrent et étouffent le son, la chute avait lieu sur une surface plane et assez élevée pour que rien n'interceptât le son et ne l'empêchât de s'étendre au loin. Par exemple : si on laisse tomber une pierre dans un puits de cent pieds de profondeur, à peine le bruit qu'elle fera en tombant sera-t-il entendu de quelqu'un qui sera seulement à dix toises du puits. Mais, si on jette cette même pierre, du haut d'un clocher de moitié d'élévation, dans une mare ou une citerne dont les eaux soient de niveau avec le sol, le bruit qu'elle fera en tombant sera entendu de plus de cinquante toises.

" Avant que le territoire qui borde le Niagara eût été colonisé, on trouvait fréquemment sur les bords du fleuve, au bas des cascades, des débris d'animaux sauvages, d'oiseaux et de poissons qui avaient été entraînés et mis en pièces par le torrent. Mais, depuis que cette partie du pays s'est peuplée, on ne trouve plus guère au bas de la cataracte que des carcasses de poissons, et d'oiseaux d'eau qui, en volant dans les environs immédiats des chutes, sont arrêtés dans leur vol par la violence du courant d'air, et trouvent la mort dans l'abyme.

" On croit généralement que les cascades existaient autrefois beaucoup plus bas, et aussi loin que Queenston : cette supposition n'a rien d'improbable, et la conformation des rives du fleuve de chaque côté semble le prouver. Les habitans des environs ont conservé parmi eux une tradition qui confirme également l'idée de ce changement. Ceux qui n'ont pas soumis leur esprit aux détails arides et minutieux du calcul auront d'abord de la peine à croire que les eaux seules aient pu miner et balayer des masses de pierre calcaire sur une étendue de sept milles. Mais s'ils veulent admettre qu'une quantité égale à la cinquantième partie d'un grain d'orge a été enlevée par heure depuis la création, ils trouveront qu'en supposant que les cataractes fussent alors à Queenston, ou même un peu au-dessous, elles seraient à peu près à leur position actuelle. Ces calculs reçoivent un grand degré de probabilité, quand on remarque que les bords du fleuve, entre les chutes et Queenston, sont rongés et déchirés, pour ainsi dire, par la violence des eaux, violence qui n'existe plus maintenant aux mêmes lieux."

L'écrivain, à qui j'ai emprunté les détails précédens sur le Niagara, vint au Canada, avec son père et quelques ouvriers, pour y former une colonie. Son voyage en remontant le S.-Laurent donne une idée exacte du pays, et des événemens qui étaient le partage de tous ceux qui, à cette époque, arrivaient en Amérique. Je crois cette relation assez utile et assez intéressante pour la mettre sous les yeux du lecteur.

" Je m'embarquai à La Chine, avec mon père et ses labonreurs, vingt jours après notre arrivée à Québec. Avant de quitter La Chine, trente-un de nos laboureurs, craignant la dépense à laquelle allait les entraîner le transport de leurs familles au

Haut Canada, se séparèrent de nous, et prirent du service dans une colonie à Perth où près de là, à 140 milles nord-ouest de Montréal. A cause de la rapidité du fleuve au-dessus de Montréal, la navigation cesse d'avoir lieu par les bâtimens ordinaires. Avec eux, il serait tout-à-fait impossible de remonter le courant. Des barques plates, étroites, pointues, et formées de planches de sapin, ont été jugées beaucoup plus convenables pour cette navigation. Elles ont à peu près quarante pieds de long et six de largeur au centre, et elles sont montées par quatre hommes et un pilote. Chaque barque porte cinq tonnes : elle a un petit mât et des voiles, six perches de neuf pieds de longueur, garnies d'un fer pointu à leur extrémité, et enfin tout ce qu'il faut pour faire la cuisine. On transporte dans ces barques toutes les marchandises destinées pour le Haut Canada ; et généralement elles partent de La Chine au nombre de quatre ou cinq de compagnie. Elles arrivent promptement au lac S.-Louis, où l'Ottawa, ou Grande Rivière, se réunit avec le S.-Laurent. Si le vent est favorable, quand elles ont traversé le lac, on déploie les voiles, et on continue ainsi jusqu'à ce qu'on arrive aux cascades, qui sont environ à trente milles de Montréal.

" Aux cascades, le gouvernement a fait creuser un petit canal, et placer des écluses par lesquelles passent les barques, qui arrivent ainsi bien au-dessus du torrent, où elles reprennent le fleuve jusqu'aux Cèdres, où de nouvelles écluses leur permettent de passer au-dessus d'autres rapides. Le courant entre les cataractes et les Cèdres devient si impétueux que les bateliers sont obligés d'avoir recours à leurs perches, qu'ils enfoncent dans le lit de la rivière, ce qui leur permet de faire avancer leurs barques. Ils passent ainsi plusieurs heures en efforts très fatigans, qui ne souffrent aucune interruption, et qui, malgré tout, sont souvent inutiles à cause de la rapidité du courant. Dans ce cas, ils attachent une corde à la tête de la barque ; et, n'y laissant que celui qui tient le gouvernail, ils se jettent à l'eau, gagnent le bord, et remorquent la barque. C'est ainsi qu'ils parviennent à terminer leur pénible et dangereux voyage, dont la longueur n'est que de 120 milles, et qui exige au moins dix jours. Il m'est bien difficile d'expliquer comment les hommes qui sont employés à cette navigation peuvent résister à un métier qui devrait épuiser promptement leur constitution. Ils doivent, chaque heure à peu près, à cause de la chaleur et de l'épuisement qu'ils éprouvent, se jeter à l'eau, y rester enfoncés jusqu'à l'aisselle, en remorquant leur barque jusqu'à ce qu'ils se soient refroidis, et qu'ils aient un peu réparé leurs forces. Ils font usage alors de spiritueux, dont ils ont toujours une assez bonne provision ; ce qui, peu de minutes après, les remet en transpiration. Les rapides principaux entre Montréal et Prescott sont les Cèdres, les Cascades, le Coteau du Lac, et le Long Saut. Celui-ci a environ neuf milles de longueur ; et les barques qui, quelquefois, l'ont descendu en quinze minutes, ont beaucoup de peine à le monter en un jour.



“ Tandis que cent quarante colons s’apprêtaient à partir de La Chine dans ces embarcations que les Canadiens appellent bateaux à la Durham, mon père et notre famille, avec le reste des colons, s’embarquèrent sur un bâtiment du même genre. Les commodités qu’on trouvait à bord étaient si peu de chose que, pendant les treize jours que dura notre voyage de La Chine à Prescott, notre position était réellement digne de pitié. Pour faire place à ma mère et à ses autres jeunes enfans dans le petit et misérable réduit qu’on mettait à sa disposition sur le bâtiment, ou à terre dans une chétive hutte, nous étions obligés, mon frère et moi, de nous coucher par terre en plein air, n’ayant d’autres rideaux que les froids zéphirs, d’autre baldaquin que la voûte étoilée. Des auberges ou cabarets existaient probablement sur la côte le long de la route ; mais, comme les bateaux ne s’arrêtaient pas toujours dans les environs des établissemens où l’on pouvait trouver à se reposer et à se rafraîchir, nous n’avions guère d’autres moyens de nous rétablir des fatigues et des ennuis du voyage que ceux dont je viens de parler.

“ Je me rappelle qu’une nuit entr’autres, mon frère et moi ayant trouvé la température trop froide pour dormir par terre et en plein air, nous allâmes avec trois colons prier un fermier canadien de nous permettre de coucher sur le plancher dans sa cuisine. Notre demande, faite cependant du ton le plus suppliant, nous fut refusée d’une manière positive. Nous ne demandions ni lits, ni couvertures, ni à boire, ni à manger : nous ne désirions qu’un abri pour goûter le repos que nous ne trouvions pas sur le pont découvert de notre embarcation. Sur ce refus obstiné du fermier, nous nous disposions à retourner tranquillement à notre bateau, quand, en approchant de la porte d’une étable, nous la trouvâmes ouverte. Nous y entrâmes, et nous vîmes de la paille fraîche, sur laquelle nous nous proposions déjà d’étendre nos membres fatigués, lorsque le fermier accourut, et nous ordonna de sortir et de nous éloigner sur le champ. En conséquence nous fûmes obligés d’aller gagner nos gîtes ordinaires sur la côte. Cette petite contrariété m’empêcha de dormir, et je passai la plus grande partie de la nuit à me livrer aux plus amères réflexions. Je me rappelai cette bien-aimée et douce île d’Erin, où le génie de l’hospitalité tient continuellement sa cour, et répand librement et avec abondance les bienfaits d’une généreuse hospitalité. Je me retraçai les vertus qui distinguent ses habitans, leur humanité, leur tendre bienveillance, ce sentiment qui les porte à partager les fruits d’un travail qui leur donne tout juste ce qui est nécessaire à leurs besoins, et cet air riant, qui est l’expression de la bienveillance et de la sympathie pour les besoins d’autrui, avec lequel ils offrent le peu qu’ils ont au voyageur fatigué que le hasard conduit à leur porte, ou à celui que le besoin force de recourir à leur générosité.

“ Nous restâmes depuis le 18 du mois d’août jusqu’au premier de septembre pour

faire ce voyage, dont la longueur n'est que de cent vingt milles. Je puis dire sans exagération que chacun de nous, dans ce court espace de temps, éprouva plus de désagrémens et de privations, eut besoin de plus de courage et de force d'ame, qu'à aucune autre époque antérieure de sa vie. Le jour, nous étions obligés, à cause de la pesanteur de notre bagage, d'aider nos mariniers à remorquer le bâtiment dans les rapides, et de rester long-temps dans l'eau, qui nous venait souvent jusqu'à la poitrine. La nuit, comme je viens de le dire, nous n'avions, pour nous reposer de nos fatigues, que la terre nue à la côte, et le bruit des rapides et des cataractes.

" Le neuvième jour de notre voyage amphibie, mon frère et moi, avec quelques-uns des colons, nous quittâmes le bateau, et, pour nous distraire un peu de notre ennui, nous marchâmes pendant l'espace de quelques milles le long des bords du S.-Laurent. Comme nous ne connaissions pas du tout le pays, nous résolûmes de nous éloigner le moins possible du bord du fleuve qui, dans cette partie de la route, est couvert de bois épais. Lorsque nous eûmes marché pendant environ un mille, nous rencontrâmes un terrain marécageux qu'il nous était impossible de traverser. Avant que nous eussions pu tourner ce marais, continuer d'avancer, et rejoindre la côte, nous perdîmes de vue le bateau. Cependant nous continuâmes notre route le long du bord jusqu'à l'entrée de la nuit, et nous aperçûmes alors, à deux milles vers le bas de la rivière, une lumière que nous jugeâmes venir du bateau. Notre conjecture se trouva juste. Il paraît que, dans notre empressement à marcher, nous avions été plus vîte que le bâtiment, et que nous l'avions beaucoup devancé. Comme la nuit était fort obscure, nous tâchâmes de nous faire entendre en sifflant, en criant, même en tirant des coups de fusil, pour qu'on vînt nous prendre et nous remettre à bord. Mais tous nos efforts furent inutiles : on ne pouvait pas, du bâtiment, entendre nos signaux. A la fin, un de nous aperçut une maison à un demi-mille environ devant nous, découverte qui nous fit grand plaisir. Nous avions marché pendant près de dix milles à travers des bois épais, ou dans des marécages, et nous souffrions de la fatigue et de la faim. Quelques momens auparavant, nous aurions eu de la peine à trouver un petit coin de terre sec, pour pouvoir nous coucher et dormir. Nous n'avions autour de nous que des bois obscurs et humides, où jamais peut-être ne se faisait entendre le chant des oiseaux. On peut juger du plaisir que nous causa la vue d'une habitation humaine, par cela seul qu'elle était la demeure d'un être vivant, et abstraction faite du plus ou moins de bienveillance et de générosité de celui qu'elle renfermait.

" Quand nous fûmes entrés, et que nous eûmes fait connaître au propriétaire la circonstance qui nous obligeait à nous présenter chez lui, et à lui demander l'hospitalité, il murmura quelques mots assez froids dont le résultat fut que nous pouvions coucher par terre, si cela nous convenait. Il était environ neuf heures, et



de-là jusqu'à onze heures que nous nous couchâmes, je ne me rappelle pas que nous ayons entendu d'autres paroles sortir de la bouche de notre hôte ou de celle de sa femme. Quand ils se retirèrent dans leur chambre, ils nous laissèrent les monarques de la cuisine. Mais notre trône ressemblait un peu à celui que les sycophantes courtisans du roi Canut l'engagèrent à usurper, il était couvert de poussière et d'ordures, et offrait une bien misérable chambre à coucher à ceux qui croyaient avoir déjà souffert suffisamment des fatigues et des contrariétés de la journée. Nous restâmes quelque temps à nous faire à l'idée que nous étions forcés de coucher sur le plancher d'une sale cuisine. Mais enfin le dieu du sommeil vint faire taire toutes ces idées, et vaincre notre répugnance, et chacun de nous s'arrangea de la manière la plus commode pour dormir. Je me fis de mon chapeau un oreiller, de ma cravate un bonnet ou un turban ; et, après avoir promis à mes compagnons, pour les consoler, un verre de rum pour le lendemain matin, je m'endormis. Je me réveillai avant le jour avec les membres rompus et mal à la tête.

" D'après ce que je viens de dire, on se ferait probablement une assez mauvaise idée de l'hospitalité canadienne; mais la justice me force d'ajouter que ceux qui vivent sur les bords du S.-Laurent ont été si souvent rançonnés, volés, et même quelquefois maltraités par des émigrans qui se rendaient dans les provinces supérieures, que, si nous avions été traités plus mal encore que je viens de le dire, je n'en aurais pas été du tout surpris, après tous les sujets de mécontentement que devaient avoir les habitans de ces contrées.

" Le pays de chaque côté du fleuve, entre Prescott et Montréal, ressemble à peu près à celui qui est entre la dernière ville et Québec, avec cette différence que les maisons au-dessus de Montréal sont beaucoup moins belles que celles qui se trouvent au-dessous. Pendant soixante milles environ au-delà de Montréal, presque tous les habitans sont d'extraction française, et parlent le langage de leurs ancêtres. A peine comprennent-ils un mot d'anglais, et ils paraissent, en général, appartenir à la basse classe de la société. Leurs habitations ressemblent à ce qu'on appelle des *cottages* en Angleterre ; elles sont petites et peu élevées ; et, quoiqu'on ne puisse pas trouver beaucoup d'élégance et de goût dans leur architecture, cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elles sont propres, et que, si l'intérieur ne brille pas par la richesse des ornemens, il se distingue par une grande simplicité et par une disposition qui plaît à l'œil. Depuis mon arrivée dans le pays, je n'ai pas remarqué la moindre trace de chagrin ou de souci sur la figure des habitans. Dans les cités, les villes, les villages, enfin dans les campagnes, partout j'ai trouvé un air de contentement, et je n'ai entendu dans toutes les bouches que le langage de l'indépendance. Si la maxime de notre moraliste est vraie, que ' tout notre bonheur et tous nos plaisirs reposent sur ces trois mots : *santé, paix,* et *le nécessaire,*' je ne m'étonne pas que la physionomie des Canadiens exprime le con-

tentement et le bonheur, car ils possèdent au plus haut degré les trois avantages que notre moraliste regarde comme nécessaires à la félicité humaine. Combien est affligeant le contraste que présente l'Irlandais! Combien le Canadien doit se réjouir, en éprouvant toutefois un sentiment douloureux, lorsqu'il compare sa situation à celle de notre infortuné compatriote, et que de motifs pour lui de remercier la Providence du lot qu'elle lui a fait sur la terre !

" Les seuls villages qui existent maintenant (1820) entre Montréal et Prescott sont La Chine et Point Clear : ce dernier est à dix-huit milles de Montréal. Il a une église, un presbytère, et compte environ mille habitans, tous catholiques romains. Le village des Cèdres se compose d'un petit nombre de maisons, habitées principalement par des ouvriers au métier. Le Coteau du Lac est petit également, mais il a plus d'importance comme poste militaire, un fort ayant été élevé dans le voisinage pour protéger le commerce du fleuve, et pour intercepter le passage d'un ennemi, soit en montant, soit en descendant.

" Cornwall, qu'on honore du nom de ville, est plus étendu que les deux endroits que je viens de citer. Il est à 86 milles de Montréal, et on y trouve une prison, un tribunal, une chapelle catholique romaine, et un presbytère. A Prescott, qui contient environ 150 habitans, il y a un fort appelé le fort Wellington : c'est là que commence la navigation pour les bâtimens, et qu'elle continue jusqu'à Niagara.

" Nous restâmes deux jours à Prescott; et, le 3 septembre, nous nous embarquâmes pour York, maintenant Toronto, sur un petit shooner, appelé *Le Calidonia*. Nous fîmes en six jours le voyage, qui comprend un espace de 250 milles.

" Le S.-Laurent, entre Prescott et Kingston, offre un aspect pittoresque et romantique. Le lac des Mille Iles, qu'on trouve dans cet intervalle, réunit tout ce que la nature présente de plus délicieux et de plus varié. On y trouve à la fois l'agréable, le sublime, et le pittoresque, confondus dans un paysage dont quelques parties ont également un caractère remarquable de désordre et d'irrégularité. L'étranger qui remonte lentement le courant observe avec intérêt le bord septentrional couvert de nombreuses habitations. Le petit cottage, la maison élevée et spacieuse attirent également son attention. Partout on trouve des traces du travail et de l'activité, tandis que, sur le lac, règnent le silence et la solitude. Des centaines de petites iles, de toutes les formes, et couvertes de taillis et d'arbres d'une grande quantité d'espèces, sont parsemées sur le tranquille miroir des eaux. Cet ensemble forme un de ces beaux et singuliers paysages qui résultent d'une végétation successive et variée, lorsque la graine est plantée par les mains de la nature dans un sol que ne féconde pas le travail de l'homme. Des pluies nourricières, des rosées matinales, de légères brises, concourent à développer tous ces germes différens ;



mais, agissant sur des principes de croissance et de vie si divers, elles paraissent, en quelque sorte, avoir perdu de leur puissance.

" Le sol pierreux et irrégulier de ces iles s'oppose à ce qu'on puisse le rendre propre à la culture: elles ne sont point habitées, et le touriste n'y pourrait pas trouver, même la plus petite hutte indienne. L'observateur habitué à réfléchir ne peut visiter ces iles sans éprouver un sentiment de regret. Lorsque ses yeux se reposent avec délices sur des lieux où la nature se montre si libérale, il ne tarde pas à s'apercevoir qu'ils n'ont que l'apparence de la richesse et de la fertilité, que l'homme n'y trouve rien qui puisse fournir à ses besoins, et que ces créations si pittoresques semblent n'exister que pour satisfaire le plaisir des yeux. A peine peut-il s'empêcher de regretter que la Providence n'ait rien fait de plus utile pour cette partie de l'univers.

" Immédiatement en face de Prescott, sur le bord du côté des Etats-Unis, on trouve la ville d'Ogdensburg, et, douze milles plus haut, sur le côté du Canada, est placé le délicieux village de Brockville, qui a reçu ce nom en honneur de sir Isaac Brock, dont la mémoire est si généralement révérée. On trouve dans ce petit endroit tout ce que la nature a pu créer de plus enchanteur. En face coule le fleuve S.-Laurent, couvert d'une foule de petites iles, de formes différentes, et ombragées par un épais feuillage. Plus loin, en arrière du fleuve, se trouve un assemblage de petites collines, s'élevant au-dessus les unes des autres, et formant une espèce de décoration théâtrale; et, de chaque côté, sont de petites fermes dont l'extérieur annonce l'aisance, la propreté et une exploitation intelligente. Tout se réunit pour rendre ce paysage magnifique. Les maisons sont en bois, et peintes avec goût. Le tribunal, placé sur une élévation en arrière du village, se montre comme le surveillant et le défenseur des intérêts des habitans. Mais peut-être n'est-ce là qu'un effet de mon imagination, et, si j'en franchissais les portes, je n'oserais peut-être plus confirmer ce premier jugement.

" A soixante-sept milles de Prescott, et à soixante-dix-neuf de Brockville, est la ville de Kingston, bâtie en 1784, et place d'une grande importance pour les intérêts anglais au Canada. Elle est le dépôt maritime de la province supérieure, et elle est bien défendue par un fort qu'on appelle le fort Frédéric. Il y avait alors dans le port de Kingston, qui est profond et bien abrité, plusieurs beaux vaisseaux, dont un, le S.-Laurent, de 102 canons, a coûté, dit-on, la somme énorme de 300,000 liv. st. Plusieurs de ces bâtimens ont été construits en Angleterre, et envoyés par pièces séparées à Québec, d'où on les a transportés à grands frais à Kingston, sur les bateaux dont j'ai parlé plus haut. On assure que le transport seul de la frégate la Psyché, de Québec à Kingston, a coûté 12,000 liv. st. Qu'est-ce qui peut engager le gouvernement à construire, pour le service du Canada, des vaisseaux en Angleterre, où le bois est si cher? Ce principe politique, qui ressemble à celui qui admettrait l'envoi

du charbon de terre à Newcastle, est un mystère que n'ont jamais pu expliquer les personnes les plus judicieuses au Canada. Un nombre suffisant d'ouvriers et de constructeurs, pour achever les bâtimens nécessaires pour le service de la marine, auraient pu être amenés sur les lieux pour le quart de la dépense qu'a occasionnée le simple transport d'une frégate, de Kingston à Québec.

" Le lac Ontario, qui est, pour ainsi dire, la rade de Kingston, a 170 milles de longueur, 50 de largeur, et 467 de circonférence. La profondeur de l'eau varie beaucoup ; cependant elle est rarement au-dessous de trois brasses et au-dessus de cinquante, quoique, dans le centre, on ait fait descendre une sonde d'une longueur de trois cent cinquante brasses, sans trouver de fond. Il règne souvent sur le lac de violens orages qui en rendent la navigation très dangereuse. Il serait nécessaire de ne confier qu'à des marins expérimentés le commandement des bâtimens qui naviguent sur ces eaux, causes et témoins de tant de naufrages, et cependant on voit plusieurs capitaines de vaisseaux qui n'ont qu'une connaissance très légère de la science de la navigation.

" On a remarqué que les eaux de ce lac, aussi bien que celles des lacs Erié, Huron, et Supérieur, s'élèvent, tous les trente-cinq ans, à une hauteur extraordinaire. En 1816, elles montèrent, dans l'Ontario, à sept pieds au-dessus du niveau qu'elles avaient conservé depuis plus de trente ans. Voilà, ce me semble, un sujet d'observation bien intéressant pour les naturalistes. La hauteur de ces eaux ne variant guère que de six à huit pouces plus haut ou plus bas, à l'exception des époques dont je viens de parler, quelle est la cause qui peut fournir une quantité d'eau assez considérable pour qu'elles montent de sept pieds sur une étendue aussi vaste ?

" Entre Kingston et York, il y a deux ou trois villages très petits. Le plus grand est Belleville qui contient à présent cent cinquante habitans.

" York (Toronto), siége du gouvernement du Haut Canada, est situé sur le côté nord du lac Ontario. Son port, qui est très étendu, est formé par une longue et étroite presqu'île, qu'on appelle ordinairement la Pointe de Gibraltar. Quoique cet endroit soit la capitale d'une partie importante de la colonie, il ne serait considéré en Europe, dans l'état où il est maintenant, que comme un petit village. Sa position ouverte et abordable sur tous les points, position qu'il serait difficile de rendre plus forte, ne serait d'aucune utilité en cas de guerre. Le 27 avril 1813, les Américains s'en emparèrent ; mais à peine en furent-ils en possession qu'ils l'évacuèrent au bout de quelques jours, après avoir détruit tous les établissemens publics.

" La garnison est placée à un mille environ à l'ouest de la ville. Indépendamment d'une caserne pour loger la troupe, il y a une habitation pour l'officier commandant, une batterie, et deux petits forts qui ont été construits pour la défense du port.



" En 1793, on ne voyait qu'une hutte indienne dans l'endroit où est située maintenant la ville. Celle-ci compte 1336 habitans, et environ 250 maisons, dont plusieurs sont bien bâties et ont un aspect remarquable de propreté. La maison des Etats, bâtie depuis peu de temps, est un bâtiment en briques, vaste et très convenable. Celle dans laquelle réside le lieutenant-gouverneur est en bois; et, quoique elle n'ait rien d'incommode et de désagréable, elle est néanmoins très inférieure à plusieurs autres maisons de la ville. La plupart des juges et des employés de l'administration ont de jolies habitations tant dans la ville que dans les environs; et, à très peu d'exceptions près, elles sont construites en bois, et ont une jolie apparence.

" Les rues de la ville sont régulières, et se coupent les unes les autres à angles droits. Il n'y en a qu'une cependant qui soit complétement bâtie des deux côtés; et les autres, dans les temps humides, sont encore plus sales et plus boueuses, s'il est possible, que celles de Kingston. La situation de la ville est très mal-saine, car elle a été bâtie sur un sol bas et marécageux, beaucoup plus convenable pour les grenouilles ou les castors que pour les hommes. Aussi les habitans sont atteints, en général, principalement dans le printemps et dans l'automne, de fièvres aiguës et intermittentes. Chaque année, les cinq-septièmes de la population en souffrent. Celui qui a le premier désigné cet endroit pour en faire la capitale du Haut Canada, quelle que fût sa prédilection pour le croassement des grenouilles, et pour les miasmes délétères qui s'élèvent de ces eaux stagnantes et de cette végétation en putréfaction, paraissait s'occuper bien peu de veiller à la santé des sujets de Sa Majesté. Le seul avantage que possède la ville, c'est celui d'un port vaste et à l'abri des coups de vent, mais qui n'offre aucune résistance aux attaques d'un ennemi.

" Lorsque nous arrivâmes à York, mon père se rendit chez le lieutenant-gouverneur, et lui présenta l'ordre que lui avait remis lord Bathurst, pour entrer en possession de terrains dans la colonie. Son excellence dit à mon père qu'il pouvait choisir, sur toutes les terres à louer dans la province, celles qui lui conviendraient; mais il lui assura en même temps que, n'étant lui-même que depuis peu de temps dans le pays, il lui était impossible de connaître et d'indiquer quelles étaient celles qui seraient les plus avantageuses à défricher et à mettre en exploitation. Il adressa mon père à l'inspecteur général, et lui donna une lettre de recommandation pour cet employé, dans laquelle il enjoignait à celui-ci de donner à mon père tous les renseignemens dont il pourrait avoir besoin. En effet, nous allâmes voir l'inspecteur général, mais nous ne pûmes guère en tirer d'utiles documens.

" Peu de temps après, mon père fit la connaissance du colonel Thomas Talbot, qui était venu au Canada trente années auparavant, et qui était alors, si je ne me trompe, officier dans le cinquième régiment d'infanterie. Pendant son premier

séjour ici, il s'était pris d'une si belle passion pour les forêts et les déserts que, revenu dans sa patrie, il n'éprouvait qu'à peine quelque plaisir à s'y trouver. En conséquence, il vendit sa commission, et obtint une concession de 100,000 acres de terre, en s'obligeant à placer un colon sur chaque lot composé de 200 acres. Il choisit son terrain sur le côté nord du lac Erié, à cent cinquante milles environ, et au sud-ouest de Toronto. En 1802, à une époque où il n'y avait pas une seule habitation chrétienne à moins de quarante milles de son domaine, le colonel commença à fonder sa colonie sous les auspices les plus décourageans, et forcé de lutter contre tous les genres de difficultés. Il nomma sa propriété le Port Talbot, et, au bout de huit à dix ans, il vit sa colonie prendre successivement un air de vie et d'activité. Mais il n'a pas encore pu remplir ses engagemens avec le gouvernement, et il n'est pas prêt à le faire, aussi long-temps qu'il fixera, comme en ce moment, le prix de son terrain à trois dollars par acre, pour cent cinquante acres : il ajoute gratuitement cinquante acres à ce lot.

" Le colonel est un des caractères les plus excentriques qui se voient dans toute l'Amérique. Non-seulement il passe sa vie dans un triste célibat, mais encore dans l'absence de toute société. Son aversion pour le beau sexe allait au point que, pendant plusieurs années après son arrivée à Port Talbot, il ne voulut pas prendre de servante. Il trayait lui-même ses vaches, battait son beurre, et faisait à la fois tous les services de fille de cuisine, de femme de chambre, de cuisinière, et de vachère. N'est-il pas bien singulier qu'un officier anglais, d'un rang si élevé dans l'armée, qui avait de hautes et respectables relations dans la société, ait été s'établir dans le fond d'un désert, sans aucunes communications avec les hommes, à moins qu'il ne se décidât à voir une classe qu'il a toujours regardée comme étant au-dessous de lui, et avec laquelle, sous aucuns rapports, il ne peut être confondu ? Le colonel, qui est membre du conseil législatif du Haut Canada, se rend à York une ou deux fois par an. Ces visites, ainsi qu'une qu'il fait en Angleterre, à peu près tous les cinq à six ans, contribuent un peu à lui faire perdre de cet air de sauvagerie et de rusticité qu'il contracte dans son cottage, et lui apprennent que le monde est toujours ce qu'il le voyait, quand il figurait dans les cercles les plus brillans.

" D'après la connaissance exacte que le colonel devait avoir du pays, mon père jugea qu'il ferait bien d'aller prendre ses conseils relativement au choix d'un établissement. En conséquence, il mit le colonel au courant de la position où nous nous trouvions, et du besoin que nous avions d'être guidés sur le parti qu'il y avait à prendre. Le colonel indiqua à mon père différentes parties de terrain qui pouvaient lui convenir, et lui recommanda particulièrement le territoire de Londres, qui avait été visité et inspecté, plusieurs années auparavant, par ordre du général Simcoé, premier lieutenant-gouverneur du Haut Canada. Il fut décidé, d'après cela, que



nous partirions immédiatement pour Londres, ; et, le onze septembre, toute notre colonie s'embarqua sur le Niagara, à bord du même schooner qui nous avait amenés de Prescott.

" Ennuyé de voyager par eau, je quittai le bâtiment à York, et je me dirigeai par terre sur Port Talbot, où il était convenu que nous nous réunirions. La route de York à Port Talbot suit à peu près, pendant les premiers cinquante milles, une direction sud-ouest, au travers d'une contrée où les habitations et les colonies sont nombreuses, et dont le sol est léger et sablonneux, et par conséquent peu susceptible d'une grande amélioration. Plusieurs petites rivières, dont les bords sont très élevés et presque perpendiculaires, coupent tout ce territoire, et sont pour le voyageur une source de difficultés, et quelquefois même de dangers. Les chevaux, en montant ou en descendant les rives, lorsqu'on est obligé de traverser une rivière, tombent fréquemment, et sont exposés à s'estropier, ou même à se tuer, malgré tous les efforts de leur cavalier. Depuis le haut du lac Ontario, jusqu'à la grande rivière Ouse, le fleuve prend une direction ouest, et, de là jusqu'au territoire de Woodhouse, il coule vers le midi : mais, de Woodhouse à Port Talbot, il prend son cours vers le sud-ouest.

" Sur les rives de la grande rivière Ouse, à vingt-un milles de Dundas, je traversai plusieurs villages habités par les Indiens des Six-nations. Ces villages qui, par leur rapprochement les uns des autres, semblent ne former qu'une colonie, se composent d'environ deux cents maisons, qui comptent près de quinze cents habitans. Le terrain qu'ils occupent est un des plus fertiles de toute la province. Il fut donné aux Indiens des Cinq-nations qui, depuis, ont admis une sixième nation dans la communauté, où elle participe aux droits et priviléges des premières, aussitôt après la guerre de la révolution, en compensation des terres qu'ils avaient perdues dans les Etats Unis, lors de l'alliance de ces Indiens avec la Grande Bretagne.

" Une étendue de six milles de chaque côté de la rivière, depuis sa source jusqu'à son embouchure, formait cette concession dans l'origine ; mais les Indiens en ont vendu, depuis, différentes parties à des particuliers. Ils en ont cependant conservé une assez grande quantité en bon état de culture, et suffisante pour l'entretien d'un demi-million d'individus. Dans un des villages indiens, on a bâti aux frais du gouvernement un assez joli temple. Sous le rapport du travail et de la grandeur, il est supérieur à beaucoup d'églises paroissiales de la Grande Bretagne. La chaire est placée à l'extrémité de la nef, et elle est surmontée des armes d'Angleterre, en bas-relief.

" Un ministre de l'église établie vient quelquefois exercer son ministère dans le village ; en son absence, il est remplacé par un Indien que ses compatriotes appellent le Docteur Jones. Dans ses prêches, il montre quelques talens oratoires ; mais

on doit avouer que l'Evangile a fait encore peu de progrès dans le cœur du prédicateur et de ceux qui l'écoutent, et qu'elle n'a guère d'influence sur leur conduite.

" Comme je me trouvais dans ce village un dimanche, je fus curieux de voir comment des hommes à peu près étrangers à la civilisation honoraient la Divinité, et je demandai au Dr. John s'il y aurait un service religieux dans l'après-midi. Il ne ressemblait guère en ce moment à un ministre de cet Evangile, qui dit: ' Paix sur la terre, et bienveillance pour tous,' car il était occupé à aiguiser un tomahawk, et il me répondit d'un air indifférent: ' Hier au soir, dans une querelle, j'ai perdu mes lunettes, et en conséquence je ne puis pas prêcher avant que M. Smith (marchand des environs) en ait rapporté de Montréal.'

" Lorsqu'on a traversé la Grande Rivière, la route, pendant plusieurs milles, est d'une grande beauté. Des plaines, qui paraissent avoir été plantées par la main de l'homme, s'étendent à une grande distance, et offrent un agréable contraste avec cette obscurité profonde que répandent les forêts sur une partie de ce vaste continent. Ces plaines sont à peu près inhabitées, quoiqu'elles jouissent de plusieurs avantages. Mais le manque d'eau et de bois de charpente, ainsi que la mauvaise qualité du sol, qui est léger et sablonneux, leur donne peu de valeur. Le voyageur seul, fatigué de parcourir d'interminables forêts, repose avec plaisir ses yeux sur de belles plantations, et sur des prairies couvertes de fleurs. Vers Long Point, près duquel on trouve aussi de ces vastes plaines, le pays de chaque côté de la route est passablement peuplé ; mais les maisons destinées à recevoir les voyageurs offrent si peu les commodités désirables, et elles ont, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, une si chétive apparence, qu'elles donnent une idée bien défavorable des auberges canadiennes.

" J'arrivai à Port Talbot, le 19 septembre, et j'y appris que mes amis n'y étaient pas encore. Quelques momens après, comme j'étais assis dans une taverne près de la rivière, espérant y voir bientôt mon père et sa famille, une dame et un monsieur parurent à la porte. Quand la première entra, je lui offris un siége : vint ensuite le monsieur qui, après s'être assis, me demanda, comme c'est l'usage dans le pays, si je me dirigeais, dans mon voyage, vers l'est ou vers l'ouest ; je lui répondis que j'avais autant exploré du pays à l'ouest que je me proposais de le faire : j'ajoutai que, durant les derniers quatre mois, j'avais voyagé entre sept degrés de l'observatoire de Greenwich, et que ce n'était pas mon projet d'aller plus loin dans le pays, jusqu'à ce que j'eusse vu mes amis, que j'attendais chaque jour de l'est, sains et saufs, et bien établis vers le nord. Ma réponse topographique surprit un peu ce monsieur ; car elle était bien générale, et ne descendait pas à ces menus détails dans lesquels on entre ordinairement.

" La dame, qui paraissait fort embarrassée, et dont la figure annonçait même l'inquiétude, me dit d'un ton plein d'intérêt : ' Hélas ! monsieur, je crains bien que



vos amis ne soient rares maintenant en Amérique, et que l'espérance que vous avez de les voir bien établis ne puisse pas, comme il arrive souvent, être réalisée.' Je la conjurai de s'expliquer. Après quelque hésitation, elle continua, mais avec peine, car on voyait que son exclamation avait été involontaire : 'Vous n'êtes cependant pas sans amis : vous avez au moins un frère : je l'ai vu, il y a quelques heures, en bonne santé, mais malheureux ; il vient dans cette direction, et sera bientôt avec vous.' A ces mots, elle se leva, et se retira dans un appartement voisin, où elle dit à la maîtresse de la maison : 'Vers huit heures ce matin, nous avons rencontré plusieurs jeunes-gens, tous européens, parmi lesquels il y en a un qui est évidemment le frère de ce jeune homme. C'est le seul qui ait survécu des passagers du schooner le Fort Erié, qui a fait naufrage, il y a peu de jours, sur la côte des Etats Unis.' J'entendis ces paroles avec une vive et douloureuse émotion, et je me précipitai dans l'appartement, où la dame s'entretenait encore avec l'hôtesse, et je conjurai la première de me dire tout ce qu'elle savait sur la malheureuse catastrophe. Elle me dit : 'Le 19 septembre, vers trois heures après midi, j'ai vu vos amis s'embarquer à Fort Erié pour Port Talbot, sur un grand schooner ; et, d'après le grand nombre de passagers et le mauvais état du bâtiment, les habitans de Fort Erié, avaient de sérieuses inquiétudes sur le sort des voyageurs. Le temps d'ailleurs était mauvais, et le capitaine était un jeune homme sans expérience. Quelques jours après, on apprit à Fort Erié que le bâtiment avait fait naufrage dans la matinée du 21, sur la côte des Etats Unis, et que le petit nombre des personnes qui avaient pu se sauver avait été recueilli par un schooner de New York, qui les avait débarquées sur le territoire canadien.'

" Après avoir appris ces affreux détails, je sortis aussitôt pour aller au devant de mon frère et de ses compagnons. Je n'avais pas fait une demi-douzaine de milles que je les rencontrai, et je jugeai bien vîte à leur air que les informations que j'avais reçues n'étaient pas tout-à-fait exactes. Je leur dis ce que j'avais appris, et je leur demandai ce qui en était. Mon frère me dit que le fond de la nouvelle était vrai ; qu'à la vérité ils avaient fait naufrage, mais que personne n'avait péri, à l'exception de Mme. Lewis, qui avait succombé, par suite du froid et de la fatigue. Il ajouta que mon père et le reste de la famille étaient en bonne santé, et attendaient aux Etats Unis qu'un bâtiment les prît et les transportât au Canada. Il est impossible d'exprimer avec quelle rapidité je passai de la douleur à la joie en apprenant cette heureuse nouvelle. Il y avait à peine un moment que j'avais toute raison de croire que ceux qui m'étaient chers avaient trouvé leur tombeau dans les flots, et maintenant je jouissais de la douce espérance de les revoir tous rendus, pour ainsi dire, à la vie. Quinze jours après environ, ils arrivèrent à Port Talbot, se louant beaucoup de l'accueil que leur avaient fait les habitans de l'état de New York, pendant leur séjour parmi eux.

" Dans les derniers jours d'octobre, mon père quitta Port Talbot, et se rendit avec la famille à Westminster, où il se logea, jusqu'à ce qu'il eût pu élever une maison sur sa propriété. Le territoire de la ville de Westminster est séparé de Port Talbot par la Tamise. Londres est situé à environ 24 milles au nord du lac Erié. Le 1er novembre 1818, il fut entièrement colonisé, et on y planta les différentes espèces d'arbres qu'on trouve dans le Canada. Le sol est regardé, sinon comme supérieur à ceux qu'on a loués depuis, au moins comme n'étant inférieur à aucun dans la province. Le territoire forme un grand carré, et il est divisé en seize concessions, contenant chacune 6400 acres. Ces concessions sont subdivisées en trente-deux lots de 200 acres chacun. Entre elles, on a laissé un espace de 66 pieds pour la route : on lui donne le nom de ligne de concession. Ces lignes, avec sept chemins de largeur égale, qui coupent les premières à angles droits, et sont à égale distance les uns des autres, composent tout le système de communication sur le territoire.

" Le 26 octobre, mon frère et moi, ainsi que six hommes qui portaient des provisions et des haches, nous partîmes de Westminster ; et, ayant pris un guide, nous nous dirigeâmes vers Londres, pour choisir l'endroit qui conviendrait le mieux pour y bâtir une maison. On avait assigné à mon père 1200 acres pour son domaine, si on peut lui donner ce nom. Nous avions, en conséquence, un grand terrain à parcourir, avant de nous décider sur l'emplacement de la maison. Après avoir perdu une grande partie de la journée à nous fixer à tel ou tel lot, nous nous arrêtâmes unanimement au second lot de la sixième concession : c'est là que devait être l'asile futur de la famille.

" Quand nous fûmes d'accord sur ce point, nous nous occupâmes d'une autre considération, qui était de savoir où nous pourrions nous réfugier pendant la nuit ; car nous étions à neuf milles de toute habitation d'êtres civilisés, et dans le milieu de ces vastes solitudes dont les hommes et les animaux sauvages se partagent l'empire, et que parcourt l'homme rouge, armé de sa flèche meurtrière. Après avoir cherché pendant quelque temps une place convenable pour y faire du feu, nous finîmes par découvrir un ancien wigwam indien, abandonné par ses maîtres. Nous nous décidâmes à passer la nuit dans cette petite hutte ; et, munis d'un bon briquet, et de tout ce qu'il fallait pour faire du feu, nous en eûmes bientôt un excellent. Après avoir soupé sur le tronc d'un arbre, nous nous étendîmes par terre pour dormir, chacun de nous enveloppé dans une couverture, et nous relevant tour à tour pour entretenir le feu. C'est de cette manière que nous passâmes la première nuit sur notre propriété américenine.

" Le lendemain matin, au lever du soleil, nous fûmes soudainement éveillés par les hurlemens d'une bande de loups, à la poursuite d'une pauvre bête fauve. Les cris de ces animaux féroces ressemblent tant aux aboiemens des chiens à renard, que,



lorsque je les entendis à mon réveil, je me crus transporté à une partie de chasse dans les bois d'Erin. Mais mon illusion ne dura pas long-temps, et je m'aperçus bientôt qu'au lieu d'être dans mon pays natal, où la riche verdure du sol, et le bleu d'azur des cieux, peuvent le disputer au reste de l'univers, j'étais au milieu de monotones et sauvages solitudes.

" Pour augmenter nos contrariétés, ou du moins pour leur donner une autre direction, nous nous aperçûmes que les chevaux que nous avions amenés avec nous pour porter nos provisions, avaient cassé leurs licous pendant la nuit, et qu'ils avaient mangé jusqu'à notre dernier morceau de pain. Nous avions, avec beaucoup de peines, apporté avec nous des vivres, et, quelle que pût être notre philosophie, il nous était difficile de conserver en ce moment notre patience, et de ne pas être tentés de nous venger sur ces animaux. Nous nous serions trouvés dans la nécessité de nous passer de déjeûner, si nous n'avions pas eu le soin de prendre avec nous quelques pommes de terre, qui fort heureusement n'avaient pas convenu aussi bien à l'appétit de nos chevaux américains, qu'elles conviennent au palais grossier d'un Irlandais.

" Nous restâmes campés dans les bois depuis le 26 octobre jusqu'au premier décembre. Durant tout ce temps, nous jetâmes les fondemens d'une maison de 46 pieds de long sur 21 pieds de large, dont nous finîmes d'abord la moitié, pour pouvoir y placer notre famille, qui y arriva le 2 décembre, cinq mois et neuf jours après notre embarquement pour l'Amérique. Durant les trente-cinq premiers jours que nous passâmes dans les bois, avant l'arrivée de notre famille, nous n'eûmes pas d'autre gîte que notre misérable wigwam, dont la couverture était percée d'une centaine de trous au moins, à travers lesquels, lorsque nous nous éveillions pendant la nuit, nous pouvions voir facilement les belles étoiles passer au méridien. Notre lit se composait de feuilles, et un billot nous servait à deux usages, d'oreiller pendant la nuit, de siége pendant le jour.

" Ce ne sont que de légers échantillons des fatigues et des privations qu'éprouvent ceux qui viennent s'établir dans ces solitudes. Aussi celui qui est forcé de s'y exposer a besoin d'une bonne dose de courage et de force. Ce qu'il y a peut-être de plus dur à supporter, c'est de n'avoir, après avoir bien travaillé tout le jour, qu'une mauvaise hutte, et que la terre pour pouvoir reposer ses membres fatigués, et, au mois de novembre, de n'être protégé contre le cruel vent du nord et la gelée que par un toit à jour, et par un foyer qui garantit à peine des effets de l'un et de l'autre.

" Mais l'amour de l'indépendance suffit pour donner la force de supporter des privations encore plus grandes ; et celui qui, couché sur la terre nue, peut se dire que, peu de jours après, il pourra, sur une couche plus douce, se délasser de ses travaux, sans soucis sur son sort futur et sur celui de sa famille, celui-là trouve

même une espèce de plaisir dans ces fatigues passagères. Il voit en perspective le temps où les solitudes incultes dont il est entouré deviendront des champs fertiles, où le désert se couvrira de fleurs et de fruits, où un sol productif récompensera amplement les peines qu'il s'est données; enfin quand sa fâcheuse position aura fait place, par la bénédiction de la Providence, et par ses travaux, à la santé, au bien-être, et à l'indépendance. Tant qu'il se livre à ces rêves de bonheur qui doivent se réaliser plus tard, l'oreiller en bois sur lequel l'industrieux colon repose sa tête lui paraît plus doux que la plume, et la seule couverture dans laquelle il s'enveloppe plus agréable que des draps de toile de Hollande."

Je viens de faire connaître les opinions de presque toutes les classes d'observateurs sur le pays intéressant que je décris: mais il m'en reste encore un qui a écrit sur les occupations des femmes au Canada, et sur la sujettion à laquelle elles sont soumises. Je consignerai ici de longs extraits de l'admirable description qu'il en a laissée. L'ouvrage a pour titre " Backwoods of Canada," et l'auteur est la femme d'un officier émigré.

" Il est maintenant arrêté que nous resterons ici jusqu'à ce que la vente que doit faire le gouvernement ait eu lieu; et nous habiterons avec A . . et sa famille jusqu'à ce que nous possédions quelques acres, et que nous ayons pu y faire bâtir une maison en bois. Nous étant décidés à nous rendre dans le bocage, où mon mari a obtenu une concession dans les environs de S . . ., nous avons pris notre parti pour braver à la fois les privations et les fatigues que va entraîner notre nouvelle position; car il n'y pas de milieu entre renoncer aux douceurs et aux plaisirs de notre vie passée, et remplir nos devoirs de colons. D'ailleurs nous ne devons pas être plus malheureux que d'autres qui ont été avant nous coloniser des territoires incultes, et dont plusieurs sont des officiers de terre ou de marine avec leurs familles, et qui, après avoir lutté contre de grandes difficultés, ont fini par recueillir les fruits de leurs travaux.

" Indépendamment de la quantité de terrain qui est accordée à un officier anglais, mon mari est en traité pour acheter un assez bon lot près des Petit Lacs. Cela nous donnera l'avantage d'avoir des eaux contre nos propriétés, et de pouvoir nous rendre à une petite distance de S . .; de sorte que nous ne serons pas tout-à-fait aussi isolés que nous l'aurions été si nous n'avions eu que la concession faite par le gouvernement.

" Nous avons eu à nous louer de l'hospitalité et des soins de plusieurs des habitans de Peterborough. On y trouve une aimable société, composée principalement d'officiers et de leurs familles, et ensuite de marchands, et de personnes qui exercent une profession; parmi ces derniers, il y en a beaucoup qui tiennent à des familles respectables, et qui ont reçu une bonne éducation. Quoiqu'un magasin ici ne soit guère,



dans le fait, que ce que nous appelons une grande boutique dans la plupart de nos villes de campagne en Angleterre, cependant le marchand au Canada occupe un rang bien différent de celui qu'on voit dans un village anglais. Nos marchands ici sont les seuls banquiers et négocians des lieux où ils résident. Presque toutes les affaires d'argent se font par eux ; et souvent ce sont des propriétaires, remplissant les fonctions de magistrats, de commissaires, et même de membres du parlement provincial.

" Comme ils tiennent dans la société un rang qui les met sur le pied d'égalité avec l'aristocratie du pays, vous ne devez pas être surpris quand je vous dirai qu'on voit assez fréquemment les fils des officiers de l'armée de terre ou de la marine, et même les ministres du culte, assis devant un comptoir, ou maniant la hache dans les bois avec les ouvriers de leur père : et ces occupations ne leur font rien perdre du rang qu'ils tiennent dans le monde. Après tout, ce sont les manières et l'éducation qui doivent faire distinguer le *gentleman* dans ce pays-ci, puisqu'il voit que l'artisan, s'il est actif et industrieux, peut devenir son égal sous le rapport de la richesse territoriale. L'homme ignorant n'est jamais l'égal de celui qui a reçu de l'éducation, lors même qu'il serait aussi riche. Ce sont les qualités morales qui forment ici les distinctions entre les classes : et l'axiome que ' connaisance est puissance' y reçoit chaque jour son application.

" J'avais tant entendu parler des manières désagréables et de la grossièreté des habitans des Etats Unis, que j'ai été désabusée et surprise en trouvant le contraire chez les Américains avec lesquels je me suis rencontrée. Ils étaient, pour la plupart, polis et bien élevés. Les seules singularités que j'ai remarquées en eux, c'est un accent nasillard, et quelques phrases bizarres. Mais elles ne sont guère employées que par les personnes des classes inférieures, qui *conjecturent* et *calculent* beaucoup plus que nous ne le faisons. Une de leurs expressions les plus remarquables est le verbe *fixer*. Quel que soit l'ouvrage qu'on fasse, il faut qu'il soit fixé, ' fixez la chambre,' veut dire mettez-y tout en ordre. ' Fixez la table'—' fixez le feu,' dit une maîtresse à ses domestiques, et les choses sont fixées d'après ses ordres.

" Je me suis amusée toute une journée d'entendre une dame dire à son mari que la cheminée avait besoin d'être fixée. Je la croyais en bon état et d'aplomb, et je fus un peu surprise quand je vis le mari prendre une corde au bout de laquelle étaient attachées quelques menues branches de cèdre, et dont il se servit pour faire tomber une grande quantité de suie qui faisait fûmer la cheminée. Celle-ci ayant été *fixée*, tout alla bien. Cette bizarre expression n'est pas seulement employée par les basses classes ; elle commence à l'être par les derniers émigrans anglais.

" A l'exception de quelques mots singuliers, et de l'affectation qu'ils mettent à introduire des mots un peu recherchés dans leur conversation journalière, les

Américains de la classe inférieure ont un avantage décidé sur les paysans anglais sous le rapport de la pureté du langage. Ils parlent beaucoup mieux anglais que ne le fait la même classe, en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, fait auquel, je suppose, vous n'ajoutez pas foi dans votre pays.

" Si on me demandait ce qui m'a paru le plus frappant dans les manières des Américains avec lesquels je me suis rencontrée, je dirais que c'est une froideur approchant de l'apathie. Je ne pense pas qu'ils manquent d'idées et de sensibilité, mais ils tiennent à ne pas les faire paraître. Ils sont moins expansifs que nous dans leurs protestations d'obligeance et de cordialité, quoique probablement elles soient tout aussi sincères. Personne ne doute de leur bienveillance et de leur penchant à remplir les devoirs de l'hospitalité ; mais, après tout, on aime aussi qu'un cordial serrement de main, que ces mots qui partent du cœur vous fassent voir que vous êtes le bien-venu.

" Les personnes qui arrivent au Canada sont assez disposées à confondre les anciens colons sortis d'Angleterre avec les Américains ; et, quand elles se rencontrent avec des individus dont les manières sont rudes et choquantes, qui, dans leur conversation, font usage de certaines expressions américaines, et affectent d'ailleurs un ton d'indépendance, elles s'imaginent aussitôt que ces individus sont des citoyens de l'Union, tandis qu'ils ne sont réellement que des imitateurs ; et on sait que la copie est toujours très inférieure à l'original.

" Vous seriez surpris de voir avec quelle promptitude les nouveaux arrivans prennent des manières désagréables, et une affectation d'égalité : ce sont principalement les Irlandais et les Ecossais de la classe inférieure : on s'en aperçoit moins chez les Anglais. Nous eûmes l'occasion de faire ces remarques sur un jeune Ecossais, ingénieur du bateau à vapeur, à qui mon mari adressa plusieurs questions relativement à la machine. Ses manières étaient brusques, et presque insolentes. Il semblait prendre à cœur de ne pas paraître respectueux ou même poli. Il alla même jusqu'à s'asseoir tout près de moi, et à dire tout haut que, entr'autres grands avantages que le Canada offrait aux colons, il n'était tenu à aucun égard pour personne, qu'il n'était pas obligé d'ôter son chapeau, quand il parlait à des personnes d'une classe élevée (et il semblait nous désigner), qu'il pouvait leur adresser la parole sans les distinguer autrement que par leur nom, et qu'enfin il pouvait s'asseoir près d'un monsieur ou d'une dame, de quelque rang qu'ils fussent, parce qu'il ne les regardait pas au-dessus de lui.

" ' En vérité !' lui répliquai-je, en retenant à peine une envie de rire ; ' mais je doute fort que vous puissiez profiter de ces grands avantages, car vous ne pouvez pas obliger la dame ou le monsieur à avoir de vous l'idée que vous en avez vous-même, ou à rester assis près de vous à moins que cela ne leur convienne.' Je me levai à



ces mots, et je laissai là mon individu, évidemment un peu confus de mon départ. Cependant il reprit bientôt son sang-froid, et il dit : 'Ce n'est pas un crime, je pense, d'être né pauvre.'

" 'Non certainement,' lui dit mon mari : 'la naissance d'un homme n'est pas un résultat de son choix, et il ne dépend pas de lui de naître pauvre ou riche ; de même que ce n'est pas la faute d'un monsieur s'il est né de parens qui occupent dans la société un rang plus élevé que son voisin. J'espère que vous conviendrez de cette vérité.'

" L'Ecossais fut obligé d'avouer par un geste affirmatif qu'il était aussi de cet avis; mais il répéta encore que, dans ce pays, c'était un grand plaisir pour lui de n'être pas obligé d'ôter son chapeau ou de parler avec respect à des messieurs, comme ils prétendaient l'être.

" 'Personne, mon ami, ne peut vous obliger à avoir des manières polies, pas plus en Angleterre qu'au Canada. Certainement, vous auriez pu garder votre chapeau sur la tête, si cela vous avait convenu; aucun monsieur ne l'aurait jeté par terre, j'en suis sûr. Quant à l'avantage d'avoir des manières grossières au Canada, avantage dont vous paraissez faire tant de cas, je le concevrais si vous pouviez en tirer un bénéfice, ou mettre un dollar dans votre poche : mais je doute fort que vous y trouviez quelque profit.'

" 'Cependant il me semble qu'il y a une espèce de bien-être à se regarder comme l'égal d'un monsieur.'

" 'Surtout,' répliqua mon mari, 'si vous pouvez faire que le monsieur partage votre manière de voir.' C'est là principalement ce qui paraissait déconcerter notre amateur de l'égalité, qui se mit à siffler, et à frapper avec force du talon par terre.'

" 'Maintenant,' lui dit mon mari, 'que vous m'avez parfaitement expliqué vos idées sur l'indépendance canadienne, soyez assez bon pour m'expliquer aussi le jeu de votre machine, que vous paraissez entendre parfaitement.'

" Cet homme regarda fixement mon mari pendant une minute, d'un air qui indiquait en partie un peu de mauvaise humeur, et en partie le plaisir que lui faisait le compliment qu'on venait de lui adresser ; et ensuite, se dirigeant vers la machine, il en fit connaître la marche à mon mari avec une grande clarté, et depuis il montra pour nous un profond respect. Il parut surtout déconcerté de la réponse que lui fit mon mari à cette question faite d'un ton impoli. 'Faites-moi le plaisir de me dire à quoi on reconnaît un *gentleman*.' 'Aux bonnes manières et à une bonne éducation,' fut la réponse de mon mari. 'Un homme riche, ou même bien né, s'il est mal élevé, impoli et ignorant, n'est pas plus un *gentleman* que vous.' La conversation continua sur ce ton, et l'ingénieur eut le bon esprit de sentir qu'une familiarité un peu rude ne constituait pas un *gentleman*.

Maintenant il faut que je vous parle de Peterborough, la ville la mieux située que j'aie encore vue dans le haut Canada. Elle est placée au centre des territoires de Monaghan, Smith, Cavan, Otanahee, et Douro ; et on peut la regarder comme la capitale du district de Newcastle. Elle est située dans une plaine élevée, près d'un petit lac, et non loin de l'endroit où la rivière est partagée par deux petites iles couvertes de bois. Le territoire est divisé en lots d'un demi-acre, et les rues sont percées à angles droits. La plaine forme un parc naturel magnifique, coupé par des vallées et des collines, et couvert d'une grande variété d'arbres et de fleurs. La vue qu'on a de cette plaine elle-même, de quelque côté qu'on jette les yeux, est magnifique. Elle s'étend en pente douce jusqu'à la rivière : figurez vous une étroite et longue vallée qui sépare d'une manière bien distincte les parties est et ouest de la ville.

" Les bords de la rivière, du côté d'Otanahee s'élèvent beaucoup plus haut que ceux du côté de Monaghan, et on y jouit d'une vue plus variée et plus étendue. C'est ce qu'on appelle Peterborough Est. Ce territoire appartient à deux ou trois individus fort riches. La ville, ainsi divisée, couvre une étendue de terrain plus que suffisante pour y bâtir une grande cité. Le nombre des habitans est, en ce moment, d'un peu plus de 700 ; et, s'il s'augmente aussi rapidement qu'il l'a fait dans les dernières années, la population de la ville ne tardera pas à devenir très forte.

" Peterborough jouit du grand avantage d'un courant d'eau considérable, dans la rivière d'abord, et ensuite dans un petit crique qui traverse la ville, et qui va se jeter dans le lac dont j'ai parlé plus haut. Aussi on y trouve plusieurs moulins à scie et à farine, une distillerie, un moulin à foulon, deux auberges principales, et plusieurs autres plus petites, beaucoup de magasins bien fournis, une maison d'école qui appartient au gouvernement, et qui sert d'église, jusqu'à ce qu'on en ait construit une convenable. La plaine a été partagée et vendue en petits lots, et on y a construit un assez grand nombre de jolies petites maisons : aussi il est bien à craindre que les beautés naturelles de ce délicieux pays ne viennent à disparaître peu à peu. Je ne me fatigue pas de le parcourir, grimpant dans toutes les directions les collines, soit pour trouver un nouveau point de vue, soit pour cueillir des fleurs, qui sont encore abondantes, quoique l'été soit déjà assez avancé. Parmi les plantes dont je connais les noms, on trouve une grande variété d'aster bleu, pourpre, et d'un gris perle ; la monarde couleur lilas, d'une odeur délicieuse que conservent même la tige et la graine ; le gnaphalium blanc, ou immortelle ; des roses de plusieurs espèces, dont j'ai trouvé des pieds dans une vallée près de la ville. Parmi les arbustes, j'ai remarqué une très jolie plante qui ressemble au buis. On voit aussi de toutes parts une grande variété de mousses et de champignons. Dans plusieurs endroits, la terre est couverte d'un riche tapis de fraisiers, de plusieurs espèces, et qui offrent dans la saison un dessert abondant à ceux qui aiment à cueillir des fraises. Indépendam-



ment des fleurs que j'ai vues, on m'a dit que le printemps et l'été en produisent beaucoup d'autres : le lys, le lichnidea, le lobelia cardinalis, &c. quand j'admire la beauté des fleurs du Canada, je suis disposée à prendre de l'humeur, en remarquant que presque toutes sont sans odeur ; comme si les yeux ne pouvaient être charmés par la beauté des formes et l'harmonie des couleurs, en même temps que le sens de l'odorat serait également satisfait. Une personne, d'une humeur critique, que j'ai rencontrée autrefois à Londres, me disait qu'au Canada les fleurs étaient sans parfum, et les oiseaux sans voix. Pour venger le pays de cette accusation fondée en partie, je dois déclarer que j'y ai déjà découvert plusieurs fleurs et plantes aromatiques, parmi lesquelles je citerai principalement l'herbe au lait, avec des fleurs pourpres, aussi remarquables par la beauté de leurs teintes que par la douceur de leur parfum. Je regarde ce pays comme un champ vaste et fertile ouvert aux explorations du botaniste ; et je regrette maintenant beaucoup de n'avoir pas profité des nombreuses occasions que j'ai eues de me livrer à cette étude, que je regardais autrefois comme aride, et qui me paraît maintenant d'un grand intérêt, et la source d'un vif plaisir moral, principalement pour ceux qui, vivant dans les bois ou dans les solitudes, sont privés des avantages que leur offrent les villes.

" Dimanche, j'ai été à l'église, première occasion que j'avais d'entendre le service divin depuis que j'ai quitté les montagnes de l'Ecosse. Aussi c'est avec autant de ferveur que de reconnaissance que j'ai remercié Dieu de nous avoir sauvés des dangers d'une longue traversée, et des horreurs de la peste. Jamais notre magnifique liturgie ne me parut si touchante, ne fit tant d'impression sur moi que dans une petite chapelle bâtie en bois, au milieu de ces vastes solitudes. Ce petit temple est situé au pied d'une légère éminence dans la plaine, et entouré de chênes et de pins épais, qui, inférieurs à ceux qu'on voit dans les forêts, pour la force et l'épaisseur du feuillage, sont beaucoup plus agréables à l'oeil par la variété de leur verdure, et leurs formes fantastiques. Le gazon, dans cet endroit, est d'un vert d'émeraude. Au total, cette position, loin du bruit et de l'agitation des villes, convient parfaitement à l'exercice du culte.

" On peut faire de charmantes promenades du côté des collines de Smith-town, et le long des bords de la rivière. Le sommet de ces collines est stérile, et couvert de cailloux d'un granit rouge et gris, et de blocs de pierre calcaire. Presque tous sont polis et arrondis, comme s'ils avaient été long-temps roulés au milieu des eaux. Comme ils sont détachés, et qu'on ne les trouve qu'à la surface du sol, je ne puis expliquer comment ils ont pu y être rapportés: il est probable cependant qu'un géologiste pourrait m'en donner à l'instant la raison. Les chênes qui croissent sur ces élévations sont beaucoup plus forts que ceux qu'on voit dans les vallées, ou dans les endroits où le sol est plus fertile.

" Au-delà de la ville, dans la direction des routes de Cavan et d'Emily, il y a un

grand espace où se sont placés de pauvres émigrans et leurs familles. Beaucoup y restent pour assurer un abri à eux et à leurs enfans jusqu'à ce qu'ils aient pu construire des habitations convenables sur les terrains que le gouvernement leur a accordés. Mais il arrive souvent qu'ils sont trop paresseux, et réellement incapables de travailler et de tirer parti de leurs lots, souvent situés à plusieurs milles au milieu des bois, loin des villes ou des endroits colonisés. Tous ces inconvéniens deviennent des obstacles insurmontables à l'amélioration du sort de ces malheureux, qui manquent presque tous du courage et de l'énergie que nécessiterait leur position. D'autres, adonnés au vagabondage ou aux mauvaises mœurs, dépensent l'argent qu'ils ont, en sont réduits à vendre leurs lots, et finissent par tomber et mourir dans la plus profonde misère. Ces émigrans, ainsi que leur famille, sont logés dans des *shanties*, sortes de huttes primitives, d'une architecture canadienne. Elles sont construites de bûches posées les unes sur les autres, et dont le vuide qu'elles laissent entre elles est rempli par de la boue, de le mousse, et de petits morceaux de bois. Le toit se compose ordinairement de bûches creusées, placées près l'une de l'autre, et présentant alternativement à l'air le côté concave, et le côté convexe. De celle-ci, la pluie et la neige fondue tombent naturellement dans l'autre, qui forme alors une espèce de canal pour l'écoulement des eaux. Toute grossière que paraît être cette couverture, elle répond parfaitement à son objet, et elle contribue beaucoup plus à conserver sec l'intérieur de la cabane que les toits formés d'écorces d'arbre ou de planches, à travers lesquelles l'eau trouve toujours à s'introduire. Quelquefois la hutte a une fenêtre, plus souvent une seule porte, par laquelle sort la fumée et s'introduit la lumière. Une cheminée grossière, qui n'est bien souvent autre chose qu'un trou pratiqué dans la cloison au-dessus et à quelque distance du foyer, auquel on adapte quatre planches réunies carrément, forme un conduit servant au passage de la fumée, de moitié avec la porte, comme je viens de le dire. Les seules précautions qu'on prenne contre le feu consistent à placer quelques grosses pierres contre le mur de bûches, et dans une forme circulaire : plus souvent ce foyer est fait de terre ou de glaise, qui forme un large creu, et dont les bords, du côté du mur, touchent presque au conduit en planches pratiqué pour le passage de la fumée. Rien n'est plus sale et plus incommode que ces huttes enfumées, seul réceptacle des gens, des cochons et des poules. Mais je n'ai fait connaître que le mauvais côté du tableau : toutes les huttes ne ressemblent pas à celles dont je viens de vous faire la description. Le plus grand nombre est habité par des hommes actifs et industrieux ; elles ont une et même deux petites fenêtres, ainsi qu'une cheminée construite régulièrement, et qui traverse le toit : quelques-unes sont même planchéiées, et on y trouve ces commodités dont jouissent les habitations ordinaires dans les autres parties de la colonie. Vous serez peut-être bien étonné d'apprendre que beaucoup de colons respectables, avec leurs femmes et leurs enfans, personnes élevées délicatement, et



habituées à jouir de toutes les aisances de la vie, ont été obligées d'habiter de petites huttes de ce genre pendant une ou deux années, au commencement de leur colonisation au milieu des bois.

"J'ai entendu raconter avec un grand intérêt l'histoire des fatigues et des maux qu'ont endurés les premiers colons qui sont venus s'établir dans ces environs, et lorsque Peterborough ne contenait encore que deux habitations. Il n'y avait alors ni de route tracée, ni même de bateaux construits, pour pouvoir communiquer avec les parties éloignées du district. En conséquence, on éprouvait les plus grandes difficultés pour se procurer des vivres. Les émigrans qui arrivent maintenant ne peuvent pas se faire une idée de la foule de privations auxquelles on était alors exposé. Quand j'ai entendu dire à toute une famille que, pendant long-temps, elle ne se procurait de farine que celle que pouvait moudre un petit moulin à la main; et que, pendant plusieurs semaines, elle manquait de toute espèce de provisions, même de pain, je ne pus m'empêcher de témoigner ma surprise de n'avoir trouvé aucuns détails de ce genre dans les livres que j'avais lus sur l'émigration, détails qui auraient fait connaître d'avance à ceux de mes compatriotes qui s'embarquaient pour le Canada les privations et les maux qu'ils allaient endurer. Tous ceux qui arrivaient dans les parties du pays qui n'avaient pas encore été colonisées y étaient exposés. Mais les plus malheureux encore étaient les colons des basses classes qui s'étaient établis loin de toute habitation, et qui n'avaient aucun moyen de subsister pendant la première année, et jusqu'à ce qu'ils eussent pu récolter le peu de grain qu'ils avaient semé. On trouve dans cette classe des exemples de misère et de détresse bien affligeans.

"Ceux qui ont écrit sur l'émigration ne se sont pas donné la peine de se procurer des renseignemens exacts sur la colonisation; et plusieurs même paraissent avoir mis un certain intérêt à laisser ignorer les faits qui auraient été de nature à décourager et à éloigner les émigrans. Peu d'écrivains se sont exclusivement occupés de ce qui regarde le bocage. Généralement les voyageurs traversent rapidement les parties du pays qui sont colonisées depuis long-temps, et qui sont, par conséquent, dans un état prospère. Ils voient un sol fertile, et dont la belle culture est le résultat de plusieurs années de travaux et de soins; ils entrent dans des maisons bien bâties, commodes, et pourvues de tout ce qui peut contribuer aux jouissances de la vie. La femme du fermier fait son savon, sa chandelle et son sucre. Toute la famille est habillée d'étoffes filées par elle-même, et porte des bas qu'elle a tricotés. Le pain, la bierre, le beurre, le fromage, la viande, la volaille, &c., sont tous des produits de la ferme. Quelle conclusion en tire le voyageur? que le Canada est une terre de Canaan; et là-dessus il fait un livre dans lequel il énumère longuement tous ces avantages; il a bien soin d'ajouter que la terre s'y donne pour un morceau de pain, et finit par conseiller aux personnes qui veulent être indépendantes, et se

mettre à l'abri du besoin, d'aller bien vîte s'établir au Canada. Il oublie que tous les avantages dont il vient de parler sont le résultat de plusieurs années de travaux bien dirigés et non-interrompus, et que ce ne sont pas les premiers fruits que recueille le colon. Jusqu'à ce qu'il soit arrivé à cet état de bien-être et d'aisance, il doit l'acheter par de longues et dures privations. Aussi voit-on beaucoup de ces émigrans, surtout s'ils s'établissent dans des parties éloignées de toute colonisation, s'effrayer en voyant que tout manque autour d'eux. Ils ne trouvent aucun de ces avantages qu'on leur avait fait espérer ; et, n'étant point préparés à un état de choses qu'ils ne soupçonnaient même pas, quelques-uns tombent dans le découragement et dans le désespoir, tandis que d'autres ont hâte de s'éloigner d'un pays où ils ne trouveraient que la misère et la mort. Un peu de réflexion aurait pu néanmoins leur apprendre que chaque toise de terre a besoin d'être défrichée, et dépouillée du bois qui la couvre, avant qu'un épi de froment puisse y croître ; qu'après que les arbres ont été déracinés, abattus, coupés et brûlés, il faut encore que la terre soit préparée, ensemencée, et que la récolte soit faite, avant qu'on puisse compter sur un produit quelconque. Tout cela demande du temps et beaucoup de travail. Si on est obligé de faire faire ce travail par des ouvriers à gages, il faut de plus beaucoup d'argent : et, pendant tout ce temps-là, une famille doit vivre. Si on est loin d'un entrepôt ou d'un marché, les récoltes doivent être transportées par de mauvaises routes, soit à bras, soit au moyen de charrettes, qu'on loue toujours fort cher, et en proportion de l'éloignement, ou des difficultés du chemin. Au reste, tous ces détails sont maintenant mieux connus qu'ils ne l'étaient dans les commencemens, et l'émigrant qui arrive sait à peu près sur quoi il peut compter.

" Maintenant un laboureur, même possédant quelques terres, est presque toujours obligé d'aller, pendant un ou deux ans, travailler pour le compte des autres, afin de gagner suffisamment pour pouvoir soutenir sa famille. Ce n'est qu'après beaucoup de travaux et de privations qu'il finit par acquérir son indépendance. Si ce n'était pas l'espérance de voir plus tard leur position s'améliorer, il y a peu de ces hommes qui ne succombassent aux soucis et à la fatigue ; mais l'idée d'un meilleur avenir les soutient et les anime. Ils ne craignent point pour leur vieillesse le besoin et la pauvreté ; l'industrie et la patience font supporter et disparaître peu à peu les maux présens. Ils ont aussi toujours devant les yeux le sort de leurs enfans, et le bonheur futur de ceux-ci fait oublier à leur père les dures épreuves par lesquelles il est obligé de passer. On pourrait me dire, à la vérité, qu'on peut avoir des vaches, des cochons et des volailles ; et que, lorsqu'on peut compter sur du lait, du beurre, du fromage, des œufs, du porc, et des poulets, on ne doit pas craindre de manquer de vivres. Tout cela est vrai ; mais il faut remarquer qu'on ne peut se procurer ces avantages que sur des propriétés déjà colonisées depuis un certain temps, et avec des fermes en activité. Je n'ai parlé à l'instant que d'une colonie qu'on vient de





former au milieu des bois, et sur un sol qui n'a pas encore été défriché. Les vaches, les cochons et les poules doivent manger; et, si vous êtes obligé d'acheter pour les nourrir, et d'aller au loin faire vos achats, vous ferez tout aussi bien de ne pas vous donner cet embarras-là; la peine et la dépense seront certaines, et le profit sera bien douteux. Une vache peut, il est vrai, aller paître dans la belle saison au milieu des bois; mais quelquefois elle pourra errer pendant plusieurs jours, pendant lesquels vous n'en profiterez pas, en même temps que vous pourrez perdre beaucoup de temps pour la retrouver. Puis, quand l'hiver vient, il faut avoir assez de fourrage pour la nourrir dans l'étable, et cela est difficile: elle souffre, elle maigrit, et il y a dix contre un à parier qu'elle est morte avant le printemps. Comme généralement une vache perd son lait pendant les temps froids, à moins qu'elle ne soit bien soignée et bien nourrie, il vaut mieux s'en défaire quand le mauvais temps vient, et en racheter une autre au printemps, à moins qu'on n'ait abondamment de quoi la nourrir jusqu'à ce moment: et il est fort rare qu'on le puisse pendant le premier hiver. Quant aux cochons, ils sont plutôt un inconvénient qu'un avantage dans les nouveaux établissemens, à moins qu'on ne puisse les avoir sous la main, et les nourrir sans avoir besoin d'acheter. Si on les laisse libres, ils causent toujours un grand dégat sur la propriété, et même sur celle du voisin, fût-elle à un mille de distance. On peut bien laisser paître en liberté les bêtes à cornes, mais il n'en est pas de même des cochons, qui vont dévaster les récoltes tout autour de la ferme. Les poules elles-mêmes demandent une assez grande surveillance; et, avant que vous ayez pu les réunir dans une cour bien gardée, et les enfermer la nuit dans un poulailler clos avec soin, les éperviers, les aigles, les renards et les putois vous en enlèvent beaucoup.

" Quant aux provisions de laine, de chandelle et de savon, on ne peut se les procurer d'une manière avantageuse que lorsqu'on tue chez soi les moutons, les porcs et les bœufs, et tout cela on peut l'avoir avec du temps, de la patience et de l'industrie. Un ancien colon, qui me donnait complaisamment tous ces détails ajouta: ' préparez-vous dès ce moment-ci à beaucoup de privations auxquelles vous êtes tout-à-fait étrangère. Si vous voulez voir prospérer votre mari, et le rendre heureux, soyez économe et surtout toujours gaie. En peu d'années, la ferme vous fournira tout ce qui est nécessaire à vos besoins, et peu à peu vous en viendrez même à vous procurer l'aisance et le superflu. Ce n'est qu'alors qu'un colon commence à sentir les avantages solides et réels de son émigration, qu'il bénit un pays où il ne connaît ni les impôts, ni les taxes, ni les droits des pauvres, qu'il jouit enfin complètement de son indépendance. C'est en voyant dans l'avenir ce but presqu'inévitable de ses soins et de ses travaux qu'il finira par trouver douce et facile une route si dure, et qu'il sentira moins le poids du fardeau qu'il a d'abord à supporter. Il voit autour de lui sa nombreuse famille, sans éprouver sur son sort les inquiétudes

qui auraient pu l'assiéger dans sa patrie : car il est presque certain d'avance qu'il lui laissera des moyens assurés d'existence.'

" Malgré toutes les contrariétés qu'avait éprouvées la personne qui me parlait ainsi, je la trouvai si attachée à la vie de colon, qu'elle m'assurait qu'elle avait tout-à-fait renoncé à retourner dans sa patrie pour y faire sa résidence. Ce n'est pas la seule que j'aie entendue parler ainsi, et j'ai eu l'occasion de remarquer que cette manière de penser était générale, même chez les émigrés de la basse classe. Ils sont séduits et encouragés par l'exemple de ceux qui jouissent d'une aisance qu'ils n'auraient jamais obtenue dans leur patrie, même après de longs et pénibles travaux ; et ils sentent qu'ils auraient été eux-mêmes dans cette fâcheuse position, sans aucune espérance d'en sortir, et de devenir possesseurs d'une propriété libre de toute charge. Le travail de quelques années n'est rien pour eux, comparé aux privations de toute la vie.

" J'ai déjà rencontré deux ou trois de mes pauvres voisins en Ecosse, qui ont quitté le pays, il y a plus d'un an, et qui se sont établis au Canada, où ils se trouvent très bien. Ils possèdent quelques acres de terre en bon état de culture ; mais ils sont obligés, pour soutenir leurs familles, de se louer eux-mêmes à journée, et de revenir travailler à leur terre dans les momens qui leur restent libres. Les hommes sont tous gais, se répétant souvent que, dans peu d'années, ils seront mieux qu'ils n'auraient jamais été chez eux, quand ils auraient travaillé dès la pointe du jour jusqu'à la nuit ; mais ils se plaignent que leurs femmes sont toujours à se lamenter, et ne peuvent se consoler d'avoir quitté leur patrie, et d'avoir traversé les mers. Cela paraît généralement vrai dans toutes les classes : les femmes se trouvent malheureuses, et on en voit très peu se consacrer en entier aux soins qu' exige leur nouvelle existence. Les unes regrettent les petites jouissances domestiques qu'elles trouvaient dans leur intérieur ; les autres pensent toujours aux parens et aux amis qu'elles ont quittés ; presque toutes enfin ne peuvent s'habituer à la solitude et à l'isolement de la colonie.

" Tout cela ne me décourage pas. Dans mon intérieur, je sais que je ne manquerai pas d'occupations : au dehors, j'aurai d'autres sources de jouissances : de toutes manières, je ne vois pour moi aucune raison d'être triste. Ne dois-je pas d'ailleurs me montrer contente d'une position que je partage avec l'homme que j'aime ? Le changement n'est pas plus pénible pour moi que pour lui : et puisque, pour lui plaire, j'ai quitté ma maison, mes amis, ma patrie, à quoi me serviraient de tardifs regrets. Je suis tout-à-fait de l'avis de mon poète favori, Goldsmith, lorsqu'il dit : ' sachons nous trouver bien dans quelque lieu que la Providence nous envoie ; c'est ainsi que nous ferons notre propre bonheur :' au reste, je serai bientôt à l'épreuve, car nous quittons la ville demain à six heures. Le marché du lot du lac n'est pas encore conclu. Nous avons trois acres, sur lesquels il existe une petite



hutte, mais qui n'est point habitable. C'est une espèce de hangard construit pour un abri temporaire; de sorte que nous serons obligés de bâtir une maison. Il est un peu tard pour tout ce que nous avons à faire ; trop tard pour faire la récolte, car le terrain est dégarni d'arbres, mais il n'est pas entièrement défriché, et il est trop tard maintenant pour sarcler et brûler les mauvaises herbes, et semer le grain : mais le terrain sera prêt pour les semailles du printemps. Nous payons cinq dollars et demi par acre pour le lot. C'est un peu cher pour une terre inculte, si loin d'une ville, et dans une partie du pays qui n'est pas colonisée. Mais la situation est bonne, et nous aurons de l'eau près de nous, avantage que prise beaucoup mon mari, ce qui l'engage à payer un peu plus cher qu'il ne paierait dans l'intérieur des terres.

* * * * * * *

" Je commencerai cette lettre en vous faisant une description de mon voyage, et en vous rendant compte de mes occupations, tant au dehors qu'au dedans. Je suis persuadée que ces petits détails domestiques ne seront pas sans intérêt pour vous, car je sais que les yeux d'une mère s'arrêtent avec un grand plaisir sur les lignes tracées par une enfant chérie.

" Après quelques difficultés, nous avons trouvé à louer une charrette et deux forts chevaux, pour transporter nous et notre bagage à travers les bois, jusqu'au bord d'un lac que nous devions traverser. Il n'y avait point de route tracée de l'autre côté : seulement on voyait des *Blazes*, beaucoup d'arbres tombés, et un marais, dans lequel nous aurions pu enfoncer jusqu'aux genoux, si nous n'avions pas eu la précaution de marcher sur les troncs moussus et à demi pourris des arbres qui étaient renversés, ou de poser nos pieds sur des blocs de granit ou de pierre calcaire que nous trouvions sous nos pas. Ce que nous nommons dans le langage du pays un *Blaze*, n'est autre chose qu'une coche ou une entaille faite dans les arbres, pour indiquer la direction de la route : les bornes des différens lots sont souvent indiquées par des arbres marqués ainsi, de même que les bornes des concessions.*

" La route que nous suivions donne sur les plaines de Peterborough, dans la direction de la rivière. Elles sont agréables à la vue, mais elles paraissent peu fertiles, à l'exception de deux ou trois endroits. A trois milles environ au-dessus de Peterborough, la route passe près d'une espèce d'enfoncement escarpé qui paraît avoir été autrefois le lit d'un bras de la rivière, ou peut-être un petit lac, dont les eaux ont fini par se jeter dans l'Otanahee. A droite de cet enfoncement, l'Otanahee forme des rapides, qui ressemblent en petit à ceux du S.-Laurent. L'ombrage foncé des pins

* Ces concessions consistent en certaines divisions du territoire, qu'on divise également en lots de 200 acres. Elles étaient séparées par de larges intervalles qui formaient entre elles des routes de communication. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir des inconvéniens de cet usage. Les pousses du jeune bois gênaient le passage, et il devenait inutile. Les divisions nouvelles de territoire sont, je crois, indiquées seulement par des arbres marqués.

qui bordent la rivière donne à l'ensemble de la scène un caractère remarquable de grandeur. Non loin de là, on voit une belle ferme, dont les vertes pâtures forment un contraste agréable avec les terrains arides qu'on trouve si fréquemment dans ce pays. J'ai donné à cet endroit le nom de Glen Morrison, comme un souvenir du délicieux Glen Morrison des Highlands écossais, et parce que c'est le nom du propriétaire de la ferme.

" Nous avancions lentement, à cause des cailloux et des blocs de granit qui encombrent la route, sans compter les arbres tombés, les racines, les fondrières, et les ponts formés d'arbres placés les uns près des autres, et sur lesquels on est cahoté de manière à avoir presque les os disloqués. Comme la journée était fort belle, je suis descendue souvent de notre charrette, et j'ai marché pendant un ou deux milles avec mon mari. Bientôt nous avons perdu la rivière de vue, et nous sommes entrés au milieu des profondes solitudes de la forêt : là rien ne troublait l'effrayant silence qui régnait autour de nous. A peine le feuillage était-il agité, et ce n'était qu'à de longs intervalles que la brise imprimait un léger mouvement à la cîme des pins. Quelquefois aussi le cri des piverts gris ou à tête rouge, retirés dans les creux des vieux arbres, ou l'espèce de sifflement de l'écureuil auquel les Indiens donnent le nom de *chitmunk*, venaient troubler la solitude de ces lieux. Je n'étais pas peu surprise de n'y voir presqu'aucun animal vivant. A l'exception de l'écureuil dont je viens de parler, nous n'en aperçûmes aucun pendant notre passage au milieu des bois. On serait porté à croire que, dans ces vastes solitudes, l'animal sauvage, que n'effraie point la vue de l'homme, devrait être plus libre et plus abondant. C'est tout le contraire : on le trouve en bien plus grand nombre dans les endroits colonisés, où le travail et l'industrie de l'homme lui offrent des moyens de subsitance plus assurés que le fond des forêts ; aussi entend-on parler continuellement des dégats commis par les loups, les ours, les ratons, les lynx et les renards, sur les parties cultivées. Dans l'intérieur des bois on les voit rarement. J'ai été bien désabusée quand je me suis vue au milieu de ces forêts, que je me figurais composées en grande partie d'arbres géans et séculaires, beaucoup plus majestueux que ceux de ma patrie, de même que les vastes lacs et les larges rivières du Canada sont au-dessus des lacs et des rivières de la Grande Bretagne. Le pittoresque manque, en général, dans ces forêts. Le jeune bois seul a quelques prétentions à l'élégance des formes, et on peut y joindre encore l'arbre à ciguë, qui est gracieux et léger, et dont la verdure est admirable. A l'époque même où l'hiver a dépouillé les arbres, celui-ci reste encore vert. Les jeunes hêtres sont également assez agréables à la vue ; mais vous ne retrouvez pas dans tout cet ensemble cet ombrage fantastique et délicieux des parcs et des bois de notre patrie.

" Les forêts canadiennes n'ont pas l'apparence d'une vénérable antiquité. On



n'y trouve pas de ces vieux chênes qu'on puisse appeler les patriarches des bois. Ils semblent soumis à un dépérissement précoce; ou, déracinés par les tempêtes, ils tombent pleins de vigueur, faisant place à une nouvelle génération qui n'aura peut-être aussi qu'une existence éphémère. De tous ces arbres, les pins sont certainement les plus beaux. Ils s'élèvent au-dessus de tous les autres, formant un dôme de verdure, qu'on peut distinguer de plusieurs milles. A raison de leur élévation, les pins sont déracinés plus facilement que les autres arbres; aussi le terrain est couvert de leurs dépouilles. Ils sont aussi plus sujets à se pourrir intérieurement, et on voit beaucoup plus de pins morts que d'autres espèces.

" J'avais entendu parler souvent des mauvais chemins du Canada, mais je n'étais pas encore préparée à en trouver un aussi mauvais que celui que nous suivîmes pendant toute la journée: à la vérité, à peine méritait-il le nom de chemin, et ce n'était guère qu'un sentier tracé au milieu des bois. Il était d'ailleurs tellement obstrué par les arbres tombés ou rapprochés les uns des autres qu'à peine une voiture pouvait-elle y passer. On y trouvait aussi des endroits marécageux ou des sources qu'on ne peut franchir qu'au moyen de bûches ou billots placés les uns contre les autres. Sur ces abominables ponts, les voitures sont cahotées et à moitié brisées par de continuelles secousses, et il faut avoir plus de patience que moi pour les supporter. Quelquefois je me mettais à rire pour cacher l'envie que j'avais de pousser des cris. Tâchez de vous représenter votre fille perchée sur des sacs de nuit et des paquets dans une voiture à peu près aussi douce qu'une charrette, dont les côtés ne tenaient qu'au moyen de chevilles, de sorte que, dans les cahots, je courais à chaque instant le danger d'être privée de mes deux points d'appui, et jetée sur la route. Au beau milieu d'un grand trou plein de boue, et par suite d'une violente secousse, le siége de devant vint à manquer, et notre conducteur alla s'étaler tout de son long dans la fondrière. Quant à moi, comme je ne pouvais l'aider en rien, je restai à ma place, et j'attendis patiemment que l'ordre fût rétabli. Cela fut bientôt fait, et nous continuâmes notre voyage: mais, un peu plus loin, nous nous heurtâmes avec tant de violence contre un pin qu'une des planches qui formaient le fond de la carriole tomba, et avec elle un sac de farine et un panier contenant du porc, que nous devions remettre chez un colon devant lequel nous passions. Au reste, il est rare qu'un bon voiturier soit arrêté par de pareils obstacles. Il est ordinairement pourvu d'une hache. Toutes les charrettes ou carrioles doivent être munies d'un instrument de cette espèce, car il est impossible de prévoir les embarras qui peuvent vous arrêter au milieu des bois. Fort heureusement que les obstacles que nous rencontrions pouvaient être franchis sans beaucoup d'adresse. Les côtés furent de nouveau assujettis par de fortes chevilles; les planches qui formaient le fond furent replacées et attachées ensemble, et nous continuâmes malgré les pierres, les fondrières, et les troncs d'arbres. Dans ces sortes de chemins, on

monte à chaque instant par dessus de grosses pierres, ou des arbres tombés ; et les secousses sont quelquefois si fortes qu'il n'y a que les voitures canadiennes qui puissent y résister. Elles conviennent parfaitement aux sortes de chemins que nous avions à parcourir.

" Dans ce pays, l'instinct des chevaux est vraiment admirable. Rien n'égale leur adresse pour surmonter les difficultés qu'ils ont à vaincre, pour éviter autant que possible les pierres et les trous, pour ne pas glisser sur ces bûches ou billots placés aussi fréquemment au milieu du chemin. S'ils n'ont pas l'ardeur et la légèreté de nos chevaux pur sang, ils les surpassent en douceur, en force et en patience. C'est là principalement ce qui les rend précieux, car c'est tout au plus si nos chevaux anglais voudraient marcher dans de pareils chemins. Au reste, les chevaux canadiens, quand ils sont bien nourris et bien soignés, se font remarquer aussi par leur couleur, leurs formes et leur encolure. On ne s'en sert pas souvent pour labourer, et, en général, le bœuf est préféré pour les forts travaux.

" L'obscurité qui commençait à s'étendre sur la forêt nous avertit que la nuit approchait. J'étais fatiguée et affamée. Notre conducteur finit par nous avouer, avec quelque confusion, qu'il croyait s'être égaré, sans pouvoir dire comment, puisqu'il n'y avait qu'une route. Nous étions à près de deux milles de la dernière habitation, et il nous dit que, si nous ne nous étions pas égarés, nous devions être tout près d'un lac. Il nous proposa d'abandonner un moment ses chevaux, et d'aller en avant, pour tâcher de découvrir le lac en question, ou bien de retourner à l'habitation que nous avions passée, et de demander le chemin. Il nous quitta en effet; mais, après avoir marché environ un demi-mille en avant, il revint avec un air tout triste, avouant qu'il s'était trompé, et qu'il n'avait pas vu apparence d'eau. Il nous dit que le chemin qu'il avait suivi conduisait à un bois de cèdres, et que, plus il avait avancé, plus il avait trouvé touffus les cèdres et les hêtres. Comme nous n'avions pas envie de commencer notre vie de colons par passer la nuit au milieu du bois, où les cèdres, disait notre voiturier, étaient aussi serrés que les poils sur le dos d'un chat, nous nous décidâmes à revenir sur nos pas. Ce n'est pas sans peine que nous retournâmes la voiture, et ensuite nous nous remîmes en route. Nous n'avions pas encore fait un mille que nous rencontrâmes un petit garçon qui nous dit que nous tournions le dos à l'endroit où nous voulions aller, et qu'il n'y avait pas d'autre chemin pour gagner le lac que celui que nous avions pris. Il ajouta, en appuyant le doigt sur son front : ' maître, si vous aviez connu la route aussi bien que moi, vous n'auriez pas été assez fou pour la quitter, quand vous étiez bien dans la direction. Il n'y a personne qui ne sache que les cèdres et les hêtres croissent toujours en plus grand nombre près des lacs. Pour votre peine, vous allez encore revenir sur vos pas.'

" Il était tard, mais les étoiles jetaient un éclat extraordinaire. Nous ne tardâmes



pas à sortir de l'épaisseur de la forêt, et à nous trouver près d'un charmant petit lac, dont les eaux argentées formaient un contraste frappant avec le noir feuillage que nous venions de quitter, et avec les pins élevés qui couvraient ses bords. Là, assise sur un large bloc de pierre calcaire, dont le coussin se composait d'une mousse épaisse, à l'ombre des cèdres et des pins qui bordent le lac, et entourée de sacs, de boîtes, de paquets de toute espèce que notre conducteur avait retirés de la carriole, votre fille attendait avec impatience que nous eussions une réponse aux cris répétés de mon mari. Quand l'écho de sa voix avait cessé de résonner, nous n'entendions d'autre bruit que celui des rapides et d'une cascade à un demi-mille environ de nous. Nous ne découvrions ni la moindre lumière, ni aucun signe d'habitation. Nous prêtions toute notre attention pour tâcher d'entendre le bruit d'une rame, une voix humaine, l'aboiement d'un chien, quelque chose enfin qui pût nous donner l'assurance que nous ne passerions pas la nuit à la belle étoile. Nous commencions sérieusement à craindre de nous être trompés de route. Retourner dans la forêt pour trouver quelqu'un qui nous guidât était impossible : et d'ailleurs le sentier était si mal tracé que nous aurions pu nous égarer au milieu du bois. Notre voiturier nous avait quittés, et le bruit de la carriole se perdait dans l'éloignement. Après m'avoir engagée à me tenir fort tranquille à l'endroit où j'étais, mon mari me quitta pour suivre les bords du lac, et tâcher de découvrir la maison où nous devions aller, et que nous savions être tout près du lac, mais que probablement les arbres nous empêchaient de voir.

" Assise ainsi au milieu du bois, dans la solitude et l'obscurité, mes idées se reportèrent peu à peu de l'autre côté de l'Atlantique, près de ma tendre mère, et dans notre vieux manoir ; et je tâchai de me figurer quelles seraient vos penseés si vous pouviez me savoir en ce moment assise sur une pierre moussue, au milieu d'un désert, et éloignée de quelques milliers de milles de ces objets sacrés, de cet assemblage si doux qui, dans tous les pays, font bénir la maison paternelle. C'est alors que je considérais toute l'importance du parti que j'avais pris, en adoptant volontairement le sort et la vie d'un émigrant, et en quittant le lieu de ma naissance, dans lequel probablement je ne devais plus retourner. Quelque grand qu'ait été ce sacrifice, quelque singulière que fût ma situation dans le moment même où je me m'abandonnais à ces réflexions, aucun regret, aucune crainte de l'avenir ne vinrent me troubler. La confiance et la paix régnaient en dedans de moi, et mon âme éprouvait ce calme et cette sérénité dont le miroir des eaux placées devant moi était l'image.

" Je fus tirée de ma rêverie par le bruit d'une rame, et bientôt j'aperçus un canot qui se balançait sur le lac. Une voix chérie et bien connue m'appela au moment où le canot s'arrêta près du bord. Mon mari ayant passé au-delà d'une petite langue de terre qui s'avançait un peu dans le lac, ne tarda pas à apercevoir

la maison que nous cherchions. Notre arrivée y avait été annoncée depuis longtemps, et le bruit que nous avions fait avait été pris pour celui des bœufs et de leurs sonnettes dans la forêt. C'est là ce qui avait causé le délai qui nous avait mis d'abord un peu dans l'embarras. Nous oubliâmes bientôt nos inquiétudes et nos fatigues devant l'excellent feu de l'habitation, dans laquelle nous trouvâmes S * * * confortablement établi avec sa femme. Je fus présentée à celle-ci; et, en dépit de toutes les remontrances d'une tendre et bonne mère, trois charmans enfans furent tirés du sommeil par le père, fier et enchanté de nous les faire voir.

Nous fûmes accueillis avec cette cordialité franche et simple qui est si douce au cœur, et rien ne fut négligé de la part de nos aimables hôtes pour nous rendre agréable tout ce qu'ils pouvaient faire pour nous. S'ils n'avaient pas toutes ces commodités de luxe et d'élégance auxquelles nous avions été habitués en Angleterre, ils ne manquaient pas d'une certaine aisance. Beaucoup de respectables colons se seraient contentés d'une position comme la leur; et, à tout prendre, il y en avait un grand nombre qui n'étaient pas aussi bien logés que nous l'étions en ce moment. D'ailleurs, nous devions nous regarder heureux de ne pas être forcés d'aller habiter ces misérables *shanties*, dont je vous ai fait plus haut la description. Notre courage ne fut pas mis à cette rude épreuve, car notre hôte nous engagea à rester chez lui, jusqu'à ce que nous eussions pu faire construire une habitation sur notre bien. Nous sommes, par conséquent, *fixés* ici, comme disent les Canadiens; et, si je n'ai pas, comme je viens de vous le dire, les superfluités que j'avais autrefois, je jouis d'une santé excellente, et je suis heureuse et contente au milieu de tout ce qui m'entoure. Les enfans m'aiment déjà beaucoup: ils ont découvert ma passion pour les fleurs, et ils s'occupent à m'en chercher au milieu des bois, et le long des bords du lac. J'ai déjà commencé une collection; et, quoique la saison soit fort avancée, mon herbier est riche de quelques jolies espèces de fougères; de la violette jaune canadienne, qui fleurit deux fois par an, et tombe quand l'automne est déjà avancé; de deux sortes de marguerites de la S.-Michel, nom qu'on donne ici à *l'oster*, petit arbrisseau fort élégant; d'une guirlande de pin festonné, arbuste toujours vert, qui pousse des tiges qui rampent et qui ont une longueur de trois à quatre aunes. Les Américains ornent la glace de leur cheminée avec des guirlandes de cette plante, qu'on mêle avec les fleurs de l'immortelle. Nous donnons aux jolies fleurs blanches et jaunes de celle-ci le nom de *amour éternel*. La plante elle-même porte le nom de pin à festons. Dans mes excursions au milieu des bois des environs, j'ai rencontré une plante rampante, qui ressemble beaucoup au cèdre, et qui me paraît mériter le nom de cèdre rampant. Comme la botanique des parties non colonisées du pays est inconnue aux naturalistes, et que les plantes n'ont pas de noms, j'ai pris la liberté de leur en donner un, choisi d'après mes idées ou mon imagination. Mais, tandis







que je m'amuse à vous parler de fleurs et de plantes, j'oublie que vous prendrez un beaucoup plus grand intérêt à savoir ce que nous avons fait pour nous établir sur notre terre.

" Mon mari a loué des gens pour commencer le défrichement, qui consiste d'abord à abattre le bois, à le couper pour le rendre propre au chauffage, et ensuite à préparer le terrain et à le disposer pour y construire une maison. Il a fait aussi un marché avec un jeune colon du voisinage, qui se charge, moyennant une certaine somme et sur un plan donné, de la finir, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Nous sommes néanmoins obligés d'avoir recours au *Bee*, pour nous fournir d'une foule d'objets nécessaires pour construire notre ruche. En langage américain, on appelle *bee* ces réunions des habitans voisins qui, sur votre demande, s'empressent de venir vous aider à élever les murs de votre habitation, soit *shanty*, soit grange, soit tout autre logement. Dans les districts populeux et colonisés depuis long-temps, on a abandonné cet usage, qui est cependant fort utile, et presque indispensable pour les colons qui viennent s'établir sur des territoires éloignés, où le prix du travail est fort élevé, et même où les ouvriers sont très rares.

" Représentez-vous la situation d'un émigrant avec une femme et une jeune famille, la dernière peut-être trop faible pour être de la moindre utilité dans les travaux du défrichement, et de la construction d'une maison, et tous venant prendre possession d'un lot de terre qui n'a jamais été cultivé. Combien leur situation serait déplorable, s'ils ne recevaient promptement des secours et de l'assistance de la part de ceux qui les entourent ! Cette louable pratique doit son origine à la nécessité. Quelquefois, à la vérité, elle a son inconvénient, tel, par exemple, que d'être appelé, dans un moment défavorable, par ceux qui sont venus vous aider antérieurement. Mais, quelque gêne que vous en éprouviez, la reconnaissance vous impose le devoir de répondre à l'appel qu'on vous fait, et d'acquitter ce qu'on peut appeler une dette d'honneur. Aussi, il n'y a que les plus fortes raisons qui permettent à quelqu'un de refuser. Si vous ne pouvez pas prêter votre assistance en personne, vous pouvez envoyer un domestique ou une bête de somme. Dans aucune situation, dans aucune circonstance, ce principe d'égalité qui existe en Amérique ne se montre avec autant d'avantages que dans ces sortes de réunions. Toutes distinctions de rang, d'éducation, de richesse, sont, en ce moment, laissées volontairement de côté. Vous verrez le fils du gentilhomme et celui du pauvre artisan, l'officier et le soldat, le colon indépendant et le journalier, se prêter obligeamment à travailler en commun pour l'avantage d'un seul. Chacun n'éprouve alors qu'un seul sentiment, qu'un seul désir, celui d'aider l'émigrant qui a besoin d'aide, et d'élever une maison à celui qui manque d'abri. * * * * *

" Notre maison n'est pas encore finie, quoiqu'elle soit déjà très avancée. Nous devons encore à l'aimable obligeance de S * * * et de sa femme l'avantage d'une habi-

tation. Celle qu'ils occupent maintenant est la première qu'ils aient eu depuis leur arrivée dans la colonie ; et, de même que tous les émigrans qui viennent s'établir dans les forêts, ils ont lutté contre les difficultés, et ils ont eu beaucoup à souffrir cette année. Ils ont un bon lot de terre, bien situé : et S * * * supporte avec une grande énergie et un courage admirable les privations qu'il éprouve. Cette famille est au moment d'aller habiter une maison plus grande et plus commode, et elle nous laissera la première jusqu'à ce que la nôtre soit achevée. Je commence à me faire à ma sorte de vie de Robinson Crusoé ; et la presque certitude que les maux que nous éprouvons ne seront que temporaires m'aide beaucoup à les supporter. Le plus grand inconvénient pour nous est d'avoir de mauvaises routes, et d'être fort éloignés des lieux où nous pouvons nous procurer nos provisions. Jusqu'à ce que nous puissions compter sur le grain de notre récolte, que nous puissions avoir des cochons, des moutons et des volailles, nous sommes obligés d'acheter tout ce qu'il nous faut pour notre subsistance, et ce n'est qu'avec beaucoup d'argent que nous pouvons le faire venir, ou avec une grande perte de temps si nous allons nous-mêmes le chercher. Si vous envoyez une liste d'objets dont vous avez besoin, tels que riz, sucre, raisins de Corinthe, poivre, et moutarde, tout cela vous arrive par la première charrette d'occasion ne formant qu'une seule masse. Que pensez-vous d'un pudding au riz assaisonné de poivre et de moutarde, et quelquefois de mauvaise huile en guise de sauce ? La recette ne figurerait-elle pas avantageusement dans un ouvrage sur l'art du cuisinier ou du confiseur ? C'est bien pis encore pour les objets fragiles qu'il faut transporter par ces abominables routes : et ce sera bien heureux si, malgré l'adresse et le soin de la personne qui les aura emballés, la moitié seulement arrive à bon port. Dans ces sortes de malheurs, vous n'avez de recours contre personne. Le marchand met l'accident sur le compte du voiturier ; le voiturier en accuse les mauvais chemins, et s'étonne encore d'arriver avec tous ses membres après un pareil voyage.

" Nous sommes maintenant dans la plus mauvaise saison de l'année, au moment de la fonte des neiges. Il n'y a guère que les charrettes attelées de bœufs qui puissent alors marcher, et encore avec peine ; et elles mettent deux fois plus de temps pour un voyage que dans une autre saison. Ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'est que, la plupart du temps, vous ne pouvez vous procurer à aucun prix les objets qui vous sont nécessaires. Vous pouvez juger maintenant qu'un colon qui arrive au Canada doit renoncer à jouir de l'aisance et des superflnités de la vie, et quelquefois même des objets de première nécessité. Dans un moment, il n'y a pas moyen d'avoir du porc : dans un autre, ce sera la farine qui manquera, par suite d'un accident arrivé au moulin, ou parce qu'on n'aura pas pu se fournir de grain. Quelquefois le temps et les chemins sont si mauvais qu'aucun charretier ne se hasarde à se mettre en route. Dans ces cas-là, vous êtes obligé d'avoir recours à un voisin, si vous êtes



assez heureux pour en avoir un, ou bien vous contenter de pommes de terre. Elles sont ici une grande ressource; et, sans elles, plus d'un colon se serait trouvé dans un extrême embarras. Le pauvre colon et sa famille, qui n'ont pas souvent d'autres ressources, seraient exposés à mourir de faim, si celle-là leur manquait.

" Notre provision de thé épuisée, nous avons été dans l'impossibilité de la renouveler. Dans ce cas, nous aurions désiré le remplacer par du lait ou du café ; mais nous n'avions ni l'un ni l'autre, et nous fûmes obligés de nous contenter de thé américain, c'est à dire de jets de cigüe bouillis. Cette décoction me parut assez mauvaise au goût : cependant je me suis rappelé que, dans certain thé que j'ai acheté à Londres, à raison de cinq schellings la livre, j'ai reconnu un goût d'herbes étrangères, et que le mélange n'était pas beaucoup meilleur que ce thé de feuilles de cigües réduites en poudre. S * * * éclatait de rire en voyant l'espèce de dégoût que nous éprouvions ; et, pour nous prouver qu'il trouvait ce thé excellent, il en prit six tasses devant nous. Mais toute son éloquence ne put pas nous séduire ; et, lorsqu'il nous assurait qu'indépendamment de ses bonnes qualités, cette herbe possédait plusieurs vertus médicinales, nous lui répondions que, de même que les autres médecines, elle était fort désagréable au goût. ' Après tout,' nous dit-il, ' les biens et les maux de cette vie doivent principalement leur effet à la force des contrastes, et ne peuvent être appréciés que par là. Nous ne ferions pas autant de cas des commodités de la vie, si nous n'en étions pas quelquefois privés. Comme nous jouirons, dans quelques années, de tous les produits que nous pourrons retirer d'une ferme bien cultivée, après les privations que nous éprouvons maintenant !' ' et comme le thé nous paraîtra bon,' lui dis-je, ' après cette mauvaise décoction de cigüe.'—' Vous avez raison : puis une bonne maison, un jardin bien planté, de belles et vertes pâtures, après ces noires forêts, ces vilaines huttes, et les terrains arides qui nous entourent ! alors votre ferme canadienne vous paraîtra un paradis quand elle sera en rapport. Et vous la verrez avec autant de plaisir que d'orgueil quand vous songerez que, par votre industrie et votre activité, vous avez changé un sol inculte en des champs fertiles. Toute nouvelle commodité que vous créerez autour de vous ajoutera à votre bonheur : toute amélioration tant au dedans qu'au dehors augmentera votre bien-être et votre contentement, et vous donnera une jouissance morale que ne connaissent pas ceux qui jouissent habituellement des aisances de la vie. Mon mot ordre est : espoir, résolution et persévérance.'—' Voilà,' dit mon mari, ' la véritable philosophie, et d'autant plus puissante que, non content de la recommander, vous la mettez aussi en pratique.'

" J'avais beaucoup entendu parler des étés indiens, et j'en avais lu de charmantes descriptions : mais je les ai trouvés bien au dessous de l'idée que je m'en étais faite. Au commencement de ce mois (novembre), nous avons eu quelques jours de

chaleur, pendant lesquels, le soleil se montrait d'un rouge ardent. Les eaux n'étaient pas agitées par la moindre brise, et les feuilles mêmes, qui n'étaient pas encore toutes tombées, étaient dans un repos complet. Tout à coup ce calme de l'atmosphère fut remplacé par un violent ouragan, et la neige commença à tomber, sans que rien l'eût annoncée d'avance. J'étais placée près d'un groupe de pins élevés, qu'on avait laissés au milieu d'un terrain défriché, et je cueillais quelques belles mousses veloutées. S * * * n'était pas loin de moi avec un ouvrier, conduisant des bœufs qui traînaient du bois à brûler. Bientôt nous entendîmes un bruit sourd, qui devint plus fort de moment en moment, l'atmosphère autour de nous restant calme en apparence. Jetant alors les yeux en haut, je m'aperçus que les nuages, si tranquilles tout à l'heure, étaient entraînés avec rapidité dans différentes directions. Une obscurité profonde s'étendit autour de nous. S * * *, qui était occupé près de ses bœufs, ne me savait pas si près de lui. Mais, quand il me vit, il me cria de ne pas perdre de temps pour me réfugier dans la maison, ou au moins dans un endroit découvert, éloigné de tout arbre. Naturellement je me dirigeai vers la maison, lorsque le bruit des arbres tombant dans toutes les directions aux bords de la forêt, le choc de ceux que je venais de quitter, et enfin la violence avec laquelle la tempête agitait les eaux du lac, me firent sentir l'étendue du danger auquel j'étais exposée. Des branches rompues tombaient près de moi de tous les côtés, et bientôt la neige se précipita à gros flocons. Mais je pouvais alors affronter les dangers de la tempête : j'étais à l'abri dans la maison. Le conducteur des bœufs s'était jeté par terre, tandis que les pauvres bêtes courbaient la tête, attendant avec patience que l'orage fût appaisé. S * * *, mon mari et nos domestiques, réunis en groupe, considéraient avec effroi ce combat des élémens. Quand la tempête fut passée, il ne restait pas une seule feuille sur les arbres. C'est ainsi que finit le règne bien court de la belle saison au Canada.

“ Je ne connais rien de plus absurde que l'idée que se sont faite plusieurs voyageurs, que la chaleur qu'on ressent pendant l'été dans ces contrées est produite par le feu que mettent aux forêts des Indiens qui habitent les cantons presque inconnus au-delà des grands lacs : j'attribuerais plutôt la chaleur qu'on éprouve à l'arrière-saison à la décomposition des végétaux qui a lieu à la fin d'octobre et au commencement de novembre. Quelques personnes pensent en effet que le défrichement doit opérer une grande différence dans la température ; et cette différence, dit-on, a été remarquée par tous ceux qui ont habité pendant quelque temps le continent d'Amérique. Au reste, je ne me plains pas du climat. L'automne a été très beau, quoique les froids aient commencé de bonne heure dans le mois de septembre, d'abord légèrement le matin, puis plus fortement vers octobre. En ce moment encore, quoique le commencement de la journée soit un peu froid, le milieu est



W. H. Bartlett

The Beach at [illegible]

agréable et tempéré. Le mois de novembre ne ressemble pas à celui de notre patrie. La première moitié a été douce et même chaude ; dans la dernière, il y a eu des froids piquans, et de la neige ; mais nous n'avons pas eu de ces jours obscurs et brumeux de l'Angleterre. Je conviens cependant qu'une saison ne suffit pas pour se faire une idée de la température d'un pays ; il faut y avoir séjourné quelques années.

" Maintenant je vais vous rendre compte des arrangemens que mon mari a pris pour sa terre. Il en a loué dix acres à quelques Irlandais, qui viennent passer l'hiver dans le canton. Le terrain doit être parfaitement dégagé de tout ce qui l'obstrue, sauf les troncs d'arbres, qui ne se pourrissent qu'au bout de huit à dix ans. Comme le prix des travaux est fort cher, et que la saison pendant laquelle on peut travailler est courte, à raison de la longueur des froids, on ne fait faire que l'ouvrage le plus indispensable. On ne peut guère, pendant l'hiver, qu'abattre les arbres. Les personnes qui s'entendent au défrichement d'un terrain commencent par arracher les arbustes et les broussailles, tandis qu'ils ont encore leurs feuilles. On en forme des tas, et on y ajoute les arbres qui ont été renversés par les ouragans. La fin de l'été et l'automne sont les saisons les plus favorables pour cet ouvrage. Quand les feuilles et les menues branches sont bien sèches, elles sont alors d'un grand secours pour allumer le gros bois, car on ne peut plus se les procurer du moment où la neige couvre la terre à une grande profondeur. Nous avons maintenant trois acres tout prêts pour les semences du printemps, pourvu que les tas de branches et de feuilles que nous avons près de la maison nous fournissent suffisamment des cendres d'engrais. Nous y sèmerons de l'avoine, des citrouilles, du blé de turquie et des pommes de terre. Nous mettrons du froment dans dix autres acres. Ainsi vous voyez qu'il s'écoulera encore du temps avant que nous puissions faire la récolte. Nous achèterons deux vaches dans le printemps ; et nous les nourrirons sans beaucoup de frais pendant le printemps, l'été et l'automne. Quant à l'hiver, nous aurons pour elles des citrouilles et de la paille d'avoine. * * * *

" Mais il est temps que je vous parle de notre maison, dans laquelle nous sommes entrés avant noël. Le temps me paraissait si long jusqu'à ce qu'elle fût terminée, que je commençais à craindre que nous ne puissions jamais y entrer. Le premier malheur qui nous arriva fut la perte d'une belle paire de bœufs qu'on avait achetés pour les employer à des travaux assez durs. Ne regardant pas leur nouveau métier comme aussi agréable que les belles pâtures dans lesquelles ils passaient une partie du temps avant d'être à nous, et craignant peut-être que leur sort ne devînt encore pire, ils s'avisèrent un beau matin de traverser le lac au-dessus des rapides, et de s'éloigner, ne laissant d'autre indice de la route qu'ils avaient suivie que les traces de leurs pas aux bords du lac. Après avoir employé plusieurs jours

à les chercher, nous y renonçâmes, et, au bout d'un mois qu'ils étaient partis, nous avions perdu toute espérance d'entendre jamais parler d'eux. Enfin nous apprîmes qu'ils étaient à environ vingt milles sur un territoire éloigné, ayant traversé les bois, les marais et les lacs, pour retourner chez leur premier maître, guidés par un instinct qui leur indiquait les routes, et leur tenait lieu de boussole. On a vu des bœufs traverser de grands espaces déserts, pendant trente à quarante milles, se rendant en ligne directe aux lieux où ils avaient été élevés, et par une route qu'ils ne pouvaient pas connaître, et où la mémoire ne devait les servir en aucune manière. Nous attribuons ces voyages, chez le chien, à son odorat et à sa mémoire, qui servent à le guider, lorsqu'il est bien loin de la maison de son maître. Mais à quoi pouvons-nous les attribuer chez les bœufs ? ils reviennent à leur étable au travers d'interminables forêts, dans lesquelles l'homme, malgré son intelligence et sa mémoire, ne manquerait pas de s'égarer. Ce n'est qu'à la fin d'octobre que les murs de notre maison ont été élevés ; et, pour cet ouvrage, nous fûmes obligés de convoquer le *bee*. Seize de nos voisins s'empressèrent de se rendre à notre invitation ; et, quoique la journée ne fût pas très favorable, ils mirent une telle ardeur à leur travail que, le soir, les murs extérieurs étaient finis. A la vérité, pour leur donner du courage, je fus obligée d'employer le nectar canadien, le whisky, seul salaire qu'attendaient nos travailleurs. Quelques morceaux de porc salé, un énorme plat de pommes de terre, un pudding au riz, et un pain de quinze livres constituaient le repas que nous leur donnâmes, Le dîner fut servi dans le *shanty*, et d'une manière tout à fait champêtre. Enfin, tout cela se passa fort gaiement, et nous nous imaginions être à un pique-nique au milieu des bois. Quelque simple que fût le dîner, je puis vous assurer que les convives s'en montrèrent très satisfaits, et que notre *bee* fut regardé par tous comme parfaitement dirigé. Malgré la différence de rang et de position de tous ceux qui étaient venus nous assister, la plus parfaite harmonie régna entre eux, et tous nous quittèrent le soir, enchantés du travail qu'ils avaient fait, et de la manière dont nous les avions accueillis.

“ Le jour suivant, je vins voir notre nouvel édifice, qui avait à peine l'apparence d'une maison. Il se composait seulement d'un carré long, formé de bûches ou billots posés les uns sur les autres, avec des ouvertures pour les portes et les fenêtres ; car celles-ci n'étaient pas faites. En un mot ce n'était encore qu'une place carrée. Je revins à la maison un peu désappointée, et surprise que mon mari parût si enchanté de ce qui avait été fait. Quelques jours après, je me rendis encore sur les lieux : on s'occupait de poser les planchers, et on disposait tout pour placer les fenêtres et les portes, de sorte que le tout ressemblait un peu moins à une cage que la première fois. Quand les solives du toit ont été placées, nous nous sommes encore trouvés arrêtés, car nous ne pouvions pas nous procurer de planches à un



endroit plus près que Peterborough, à une forte journée de route par d'horribles chemins. Dans ce moment, il n'y avait pas de moulin à scie en activité : maintenant il y en a un qui n'est pas très éloigné. Tout le bois pour le plancher devait être scié à la main, et quelquefois nous étions long-temps à trouver un ouvrier pour cet ouvrage, et encore à un prix fort élevé, environ huit francs par jour. Enfin nos planches furent terminées, mais elles étaient brutes, cela était inévitable ; et, comme on ne pouvait pas les raboter, nous fûmes obligés de les laisser avec leurs nœuds et leurs aspérités : il n'y avait rien de mieux à faire. Je me rappelai alors ce que m'avait dit le vieux monsieur avec lequel nous avons voyagé de Cobourg à Rice Lake. Nous nous consolons en pensant que, l'été prochain, nos planches seront toutes rabotées. Alors la maison sera sens-dessus dessous : tous nos planchers seront relevés, joints solidement, et parfaitement unis. Le dernier malheur qui nous est arrivé a été que le mélange de chaux et d'argile dont on se servait pour garnir les espaces entre les billots, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, se gela pendant une nuit, et devint aussi dur que la pierre. Au moment où l'ouvrage était à moitié, la gelée a pris subitement, et nos travaux ont été suspendus, car notre ciment ne s'amolissait ni au feu ni à l'eau chaude, celle-ci gelant avant d'avoir pu produire le moindre effet, et faisant plus de mal encore qu'il n'y en avait. L'ouvrier qui s'occupait de cet ouvrage se blessa même avec un de ses outils, et fut obligé de cesser. Je vous entretiens de tous ces détails pour vous montrer combien nous avons de difficultés à surmonter pour atteindre notre but. Il ne s'agit cependant que d'un modeste bâtiment, pareil à ceux dont les colons, même d'une classe très distinguée, sont obligés de se contenter, quand ils viennent dans le pays, non, comme vous pouvez le penser, par inclination, mais par nécessité. Je pourrais, sur ce point, vous citer des particularités qui vous surprendraient. Après tout, le spectacle que nous avons, lorsque nous jetons les yeux autour de nous, contribue à nous faire paraître notre condition plus supportable ; surtout quand nous voyons que des personnes qui sont peut-être plus élevées que nous, sous le rapport de la naissance et de la fortune, ne sont pas la moitié aussi bien que nous le sommes.

“ Tout homme dans ce pays-ci doit être son propre vitrier. Cela vous fera rire ; mais, si on ne veut pas avoir le désagrément d'avoir dans la maison des carreaux cassés, on doit apprendre à les mettre soi-même. Les ouvriers ne sont pas faciles à trouver au milieu de ces solitudes, quand vous en avez besoin ; et il ne serait pas économique d'en louer un fort chèrement, qui serait obligé de perdre deux jours pour venir de la ville voisine, et y retourner. On trouve à acheter à assez bon marché des pacotilles de verre à vitre de différentes grandeurs, et mon mari s'est amusé à mettre lui-même les carreaux aux fenêtres de la maison.

“ Je vous assure qu'il est bien utile ici de s'entendre à l'état de charpentier, et je conseillerais aux jeunes gens qui viennent au Canada d'en acquérir quelque teinture ;

car, sans cela, ils se trouveront souvent dans un très grand embarras. Je me suis une fois bien amusée à écouter les observations d'une très jolie lady, qui avait suivi avec beaucoup de répugnance son mari dans l'émigration, et qui voyait le fils d'un officier de marine, d'un rang élevé, occupé à tailler sur une pièce de bois le manche d'une hache.

" 'Je m'étonne,' dit-elle au père, 'que vous souffriez que Georges se dégrade ainsi.

" Le capitaine la regarda avec surprise : 'se dégrader, et de quelle manière ! mon fils ne jure pas, ne boit pas de whisky, ne vole pas, et ne dit pas de mensonges.

" 'Mais vous l'occupez à un ouvrage de la plus basse espèce : vous voulez donc en faire un ouvrier charpentier, car je présume que vous lui permettez aussi de couper et de scier du bois ?

" 'Certainement. Ce tas de bois que vous voyez là dans cette charrette a été coupé par lui, après qu'il a eu terminé ses études de la journée.

" 'J'aimerais mieux voir mes enfans morts que de les voir manier ainsi une hache comme le dernier des ouvriers.

" 'La paresse est la mère de tous les vices. Je regarderais que mon fils emploierait bien plus mal son temps, s'il le passait sans rien faire et avec mauvaise compagnie.

" 'Alors vous m'avouerez que des dames et des messieurs ne doivent pas venir habiter ce pays-ci.

" 'Assurément, il ne faut pas venir dans ce pays-ci, si on ne veut pas travailler, ou si on ne peut pas vivre sans cela, car on y mourrait de faim : aussi j'ai, de bonne heure, habitué mon fils à s'occuper activement et de choses utiles.

" 'Mes enfans ne travailleront jamais comme de communs artisans,' dit la dame avec indignation.

" 'Alors, madame, ils ne seront bons à rien comme colons, et il est fâcheux que vous leur ayez fait traverser l'Atlantique.

" 'Nous étions forcés de venir ici. En Angleterre, nous ne pouvions plus vivre comme nous étions habitués à le faire ; sans cela, je ne serais jamais venue habiter cet horrible pays.

" 'Puisque vous y êtes, vous ferez très sagement de vous conformer à votre position. Le Canada ne convient pas à ceux qui ne font rien, et qui ont l'intention de réparer une fortune perdue. Presque partout ici, vous paierez tous les articles de provisions aussi chers qu'à Londres, les habillemens plus chers et moins bons, et vous ne trouverez que bien peu de magasins pour faire votre choix et vos achats.

" 'Alors je voudrais savoir à quoi le Canada est bon,' dit la dame avec humeur.

" 'Il est bon pour l'artisan honnête et industrieux. Il est bon pour un pauvre



laboureur qui, après quelques années d'un travail rude, peut se reposer dans sa maison de bois, jeter un coup d'œil de complaisance sur son propre bien, et voir ses enfans bien établis et propriétaires indépendans. Il est bon pour le riche spéculateur qui a assez d'argent pour acheter une grande quantité de terrain dans une position favorable : car, s'il ne manque pas d'intelligence, il tirera cent pour cent de l'intérêt de son argent, après avoir attendu quelques années. Mais c'est un mauvais pays pour un monsieur pauvre, que ses habitudes ont rendu incapable d'un travail manuel, et qui vient avec des idées tout à fait étrangères à sa nouvelle situation. Lors même que la nécessité le force de travailler, tout ce qu'il fait est presque sans utilité. Sa vie devient un combat continuel. Certaines dépenses pour les salaires des domestiques et des ouvriers sont fort chères, et il lui sera bien difficile de pourvoir seulement au nécessaire, sans faire de dettes. S'il a une famille nombreuse, il n'a rien de mieux à faire que de l'élever à la vie de colon, alors il tirera un avantage réel des terres qu'il fera valoir. Mais s'il est paresseux, si sa femme est extravagante et mécontente du pays, si les enfans ont été élevés à regarder le travail manuel avec mépris, toute la famille sera bientôt ruinée. En un mot, ce pays est un bon pays pour ceux à qui il convient : mais il ne faut pas y venir, si on n'est pas disposé à obéir à la nécessité et à se créer des ressources. Le Canada, je le répète, ne convient pas à tout le monde.

" ' Il ne convient ni à moi ni à ma famille' dit la dame avec dédain.

" ' Je m'en aperçois bien,' fut la réponse de l'officier, et l'entretien finit là.

" Mais, tandis que je vous rends compte de ce curieux entretien, je perds de vue mon sujet original, et je reviens à ma petite maison de bois qui n'était pas encore terminée. On vint enfin m'apprendre qu'elle commençait à devenir habitable, et je ne tardai pas à me trouver dans l'embarras d'un déménagement. Nous fûmes aidés, dans tout ce qui nous était nécessaire, par S * * * qui est toujours prêt à nous rendre service. Je ne me regardai comme bien établie que lorsque tout cela fut terminé ; et, en vérité, dans ces circonstances-là, c'est une chose bien gênante que d'avoir une petite maison. L'idée du chaos doit être venue de cette nécessité de transporter ses effets, et de les mettre d'un lieu dans un autre, car je présume que les anciens, comme les modernes, avaient aussi leurs déménagemens. Nous eûmes plusieurs articles de potterie qui furent brisés dans leur court, mais rude voyage, au travers des bois. Paix à leurs mânes ! J'ai un bon aide dans ma servante irlandaise qui, dans un instant, a tout mis en ordre et allumé un excellent feu. Maintenant nous sommes à peu près établis confortablement, et je vais vous faire la description de notre petite habitation. Ce qui est fini n'est seulement qu'une partie du plan original : le reste doit être fait le printemps prochain, ou il n'en sera plus question, selon que les circonstances en décideront. Un petit salon, un cabinet,

une cuisine, un garde-manger et une chambre à coucher composent le rez de chaussée. Au premier étage, il y a trois bonnes chambres à coucher. Il me semble vous entendre vous écrier : 'quelle coquille de noix !' en effet, ce n'est que cela maintenant. Mais nous nous proposons d'ajouter un joli vestibule, aussitôt que nous aurons reçu nos planches du moulin ; et alors nous aurons un autre petit salon, une antichambre, et une autre bonne chambre à coucher. Les fenêtres et les portes vitrées de notre salon actuel donnent sur un joli lac à l'ouest et au midi. Quand la maison sera terminée, nous aurons un balcon couvert sur la façade, et du côté du midi. Il sera très agréable dans l'été, et sera comme une salle extérieure dans laquelle nous pourrons dîner, et jouir de l'avantage d'un air frais, sans être incommodés par les rayons du soleil. Ces balcons couverts, ou *verandas*, sont fort commodes : il y a peu de maisons ici qui n'en aient. Les piliers qui les soutiennent font un très joli effet, parce qu'on les garnit de plantes rampantes d'un feuillage magnifique. Ces balcons sont un charmant ornement, et ils ont aussi l'avantage de cacher en partie les billots dont la maison est construite, et de lui ôter l'apparence d'une grange. Notre salon est échauffé avec une jolie étuve à la Franklin, avec galerie et garde-feu en caivre. Notre mobilier consiste en un sofa garni en cuivre, et qui, au besoin, sert de lit, des chaises peintes, une table en bois de sapin noirci, des rideaux verts et blancs, et une jolie natte indienne qui couvre le plancher. Un coté de la pièce est garni de notre petite bibliothèque. De grandes cartes et quelques bonnes gravures cachent nos murs un peu grossiers, et achèvent la décoration de notre petit salon. Notre chambre à coucher est meublée avec la même simplicité. Nous ne pouvons pas nous féliciter d'être parfaitement bien dans notre humble demeure : mais, si nous n'avons pas exactement tout ce que nous pourrions désirer, nous pouvons encore, dans notre position, nous contenter de ce que nous avons.

" Je suis bien impatiente de voir venir le printemps, pour pouvoir m'occuper du jardin qui est devant la maison, et pouvoir cultiver des fruits et des fleurs du pays, qui s'amélioreront beaucoup, j'en suis sûre, par des soins et une bonne culture. Des fraises de plusieurs espèces croissent en abondance dans nos pâtures et dans les bois. On en fait d'excellentes confitures, et j'ai l'intention d'en planter beaucoup dans mon jardin. Il y a deux jolies petites îles boisées dans notre lac ; l'une est appelée le des fraisiers, l'autre île des framboisiers. On y trouve une grande variété de fruits, de la vigne sauvage, des fraises, des framboises, des groseilles rouges et blanches, des groseilles à maquereau, et une belle plante rampante qui porte des fleurs blanches comme le framboisier, et un fruit d'un noir pourpre, consistant en quelques graines acides, qui ont à peu près le goût de nos mûres de haies, mais qui ne sont pas tout à fait si douces. Les feuilles de cette plante sont d'un verd éclatant, et elles ressemblent



à celles du framboisier, avec lequel elle a une si grande ressemblance, quoique ce ne soit pas un arbrisseau et qu'elle ne soit pas épineuse, que je l'ai appelée framboisier rampant.

"Je suppose que vos savans botanistes de la Grande Bretagne me trouveraient bien impertinente de donner ainsi des noms aux plantes et aux fleurs que je rencontre dans ces forêts sauvages. Tout ce que je peux leur dire, c'est que je suis heureuse quand je puis parvenir à savoir les noms indiens ou canadiens: mais, quand je ne réussis pas, je me regarde comme leur marraine, et je leur donne des noms de mon choix.

"J'ai été tentée, par une belle gelée d'après-midi, d'aller me promener avec mon mari sur la glace, persuadée qu'il n'y avait aucun danger. Je dois avouer que, pendant le premier demi-mille, j'étais fort timide, principalement quand la glace était si transparente qu'on pouvait voir au fond de l'eau un brin d'herbe ou le moindre caillou. Quelquefois la glace était épaisse et blanche, et tout-à-fait opaque. Comme nous nous tenions à une petite distance de la côte, je fus frappée à la vue de belles baies rouges qui se trouvaient sur des arbrisseaux dépouillés de leurs feuilles, au bord du lac, et je les reconnus bientôt pour des mûres de ronces. Mon mari s'empressa d'en cueillir une bonne provision, et nous revînmes à la maison, enchantés de notre butin. Nous fîmes bouillir ce fruit avec un peu de sucre, pour le manger à notre thé avec nos petits gâteaux. Je n'ai jamais rien mangé qui m'ait paru aussi bon, peut-être parce qu'il y avait long-temps que je n'avais goûté de fruit d'aucune espèce, à l'exception des confitures pendant notre voyage, et à Péterborough. Quelque temps après, je fis encore une autre excursion sur la glace, mais elle n'était pas aussi solide. Nous nous promenâmes cependant pendant trois quarts de mille environ: à notre retour, nous rencontrâmes S * * *, avec une espèce de brouette, comme en ont nos porteurs, sans côtés, et, au lieu de roue, elle pose sur des montans en bois, de sorte que vous pouvez la mouvoir facilement sur la neige ou la glace, même avec une forte charge. Notre ami insista pour me ramener dans sa brouette comme une Laponne dans un traîneau. Je fus bientôt placée, et je partis avec une rapidité qui me permettait à peine de respirer. Vous aimeriez la situation de notre maison. L'emplacement qu'on a choisi est une petite éminence au-dessus du lac, et qui en est éloignée de cent toises tout au plus. Le lac n'a pas tout-à-fait un mille de bord à bord. Au midi, nous jouissons d'un point de vue qui sera très beau quand il sera complètement dégagé. Nous avons aussi un autre lac parsemé de charmantes îles qui s'élèvent de son sein comme des corbeilles de verdure. Plus loin, il y a une cascade de quelques pieds qui se précipite avec impétuosité par un canal étroit de pierre calcaire, dispersant des flots d'écume et un humide brouillard.

* * * * * * * * * * *

"Combien l'hiver a été différent de celui que j'attendais! La neige de décembre

fondait continuellement. La chaleur du soleil était si grande, le premier et le second jour de la nouvelle année, qu'à peine dehors pouvait-on supporter un manteau, ou même un schale ; et, dans l'intérieur, on pouvait se passer de feu. Le temps resta fort beau jusque vers la fin du mois, que le froid commença à se faire sentir, et dura jusqu'en février, et durant tout ce mois. Le premier mars fut le jour le plus froid que j'eusse encore vu dans ma vie. Le mercure descendit à 29 degrés dans la maison. Dehors, comme vous pouvez croire, il était beaucoup plus bas. La sensation du froid, de bonne heure dans la matinée, était très douloureuse, et causait un frissonnement involontaire, et une oppression presque convulsive dans la poitrine et l'estomac. Notre haleine se gelait sur nos draps et nos couvertures, et nos doigts gelaient en touchant du métal. Ce froid excessif ne dura heureusement que trois jours, et ensuite il y eut une amélioration sensible dans la température. Pendant cet hiver glacial, j'éprouvai quelques effets bien singuliers, et que je crois être d'une nature électrique. Dans le moment où le froid fut le plus violent, je remarquai, lorsque je quittais mes habillemens, qui, dans cette saison, sont principalement de laine et de flanelle, qu'ils faisaient entendre un pétillement qui ressemblait à celui du feu, et qui, lorsque j'étais sans lumière, s'annonçait par de légères étincelles bleues et blanches semblables à celles que rend le sucre lorsqu'on le casse, ou un chat quand on lui passe la main sur le dos. Le même effet avait lieu également quand je peignais et que je brossais mes cheveux.

" La neige resta fort épaisse sur terre pendant le mois de février, et jusqu'au 19 mars que commença un dégel rapide, qui continua sans interruption jusqu'à ce que la terre fût complètement dégagée, ce qui demanda une quinzaine de jours. Pendant les progrès du dégel, l'air fut beaucoup plus chaud qu'il ne l'est ordinairement dans le même temps en Angleterre, où généralement on éprouve encore un froid humide et désagréable. Quoique l'hiver au Canada ait ses inconvéniens, il a aussi ses charmes. Après un jour ou deux de forte neige, le ciel brille, et l'air est tout-à-fait dégagé de vapeurs. La fumée monte en longues colonnes spirales, et se perd dans les airs ; et, lorsque le givre des arbres se dessine sur un ciel un peu sombre, à la fin du jour, ou de très bonne heure le matin, l'effet est d'une grande beauté. J'aime à me promener dans les bois, une belle journée d'hiver, quand aucun nuage, même l'ombre d'un nuage, n'obscurcit l'azur des cieux ; quand, en exceptant ce manteau argenté dont la terre est couverte, je puis dire en voyaut un ciel d'une grande pureté : c'est juin, le joli mois de juin ! les arbres verts, comme les pins, les cèdres, les cyprès et les sapins, laissent pendre leurs branches chargées de neige, qu'elles dispersent, au moindre mouvement, en poussière si fine et si légère qu'elle n'a rien d'incommode. Le haut des troncs, couverts d'un turban de neige, produit un effet pittoresque. Un vieux tronc, avec son bonnet blanc et son manteau, vous fait quelquefois l'effet d'un personnage surnaturel qui s'approcherait de vous.



Quant aux esprits et aux revenans, on n'en entend pas parler au Canada. Un pays qui n'a ni associations historiques, ni légendes, ne convient guère à de tels hôtes. L'imagination ne trouve pas d'aliment dans le fond des bois. Nous n'avons ni fées, ni sorciers, ni même des Nymphes ou des Satyres. Nos vastes forêts dédaigneraient d'ombrager des Dryades et des Amadryades. Aucune Naïade ne fréquente les rives rocailleuses de nos lacs, ou les ruisseaux de nos bois. Les Druides ne se font point entendre près de nos chênes; et, au lieu d'errer avec un respect religieux parmi nos curieux rocs calcaires, qui offrent quelquefois des groupes si bizarres, nous les abandonnons au geólogiste, pour exercer sa sagacité. Au lieu de les investir du caractère solennel des anciens temples ou des autels que recouvre la vôute seule des cieux, nous les contemplons en curieux et en amateurs de la nature. L'Irlandais et l'Ecossais des dernières classes seraient forcés de renoncer à leurs vieilles superstitions en devenant citoyens du Canada. J'ai entendu un de nos amis s'écrier en parlant du peu d'intérêt que possède cette contrée: 'voilà certainement le moins poétique de tous les pays : l'imagination n'y trouve pas d'aliment. Tout ici est neuf, le sol même paraît nouvellement formé. Il n'y a point dans ces bois de vieux souvenirs, aucuns faits qui se rattachent à l'histoire du pays. Le seul être auquel je puisse prendre intérêt est l'Indien, et il n'a ni ce caractère guerrier ni même l'intelligence que je lui supposais.'

"Ce sont là les plaintes d'un poète. Maintenant la classe qui convient si bien à ce pays est formée d'hommes illetrés, d'artisans et de laboureurs. Ils ne regrettent pas que la plume d'un historien ou d'un poète n'ait pas rendu célèbre le sol qu'ils cultivent. Ce sol se fertilise sous leurs mains aussi facilement que s'il avait été engraissé par le sang du héros. Ils ne respecteront pas par vénération le chêne antique, et ne verront en lui que l'usage qu'ils peuvent en faire. Ils n'ont pas le temps, même lorsqu'ils en auraient le goût, de s'occuper des beautés de la nature: mais leur ignorance est un bonheur. Après tout, la privation de ces souvenirs poétiques n'est qu'un mal imaginaire, et ne suffit pas pour excuser la répugnance que peut inspirer cette contrée. Chaque jour, on perd de sa sympathie pour ces idées d'une autre société, quoiqu'il faille avouer que les personnes qui ont reçu une éducation plus soignée puissent regretter que le goût, la science et le génie soient ainsi jetés hors de leur propre sphère. Quant à moi, quoique je puisse aisément partager ces idées du poète, et son enthousiasme pour les faits glorieux de l'histoire, je me trouve heureuse et contente dans ce pays. Si sa page historique est encore blanche, celle de la nature est bien remplie, et le doigt de Dieu y est éloquemment tracé. De ces pages, je peux tirer mille sources de plaisir et d'intérêt, quand je me promène soit dans les forêts, soit aux bords des lacs.

"Maintenant je vais vous parler de notre fabrique de sucre, dans laquelle j'occupe une grande place. Nos essais ont eu lieu sur une échelle très limitée, car nous

n'avons qu'un chaudron avec deux trépieds en fer. Mais cela nous suffit pour, du jus des plantes, faire de la mélasse, et, de celle-ci, faire du sucre. La première chose à laquelle on doit prendre attention, quand on fend les érables, est de placer sous les entailles de petites auges pour recevoir la sève à mesure qu'elle coule. Ce sont seulement des morceaux de sapin creusés avec la hache. Pour fendre l'arbre, on pratique une incision dans l'écorce, ou on fait un trou avec une tarière. La première manière, plus prompte, est celle qu'on emploie le plus communément. On insère ensuite dans le trou une petite cheville qui sert à faire couler la sève dans l'auge. J'ai vu un petit copeau plat servir de conducteur ; mais je vous prie de croire que les nôtres sont faits dans les vrais principes. La sève coule plus abondamment après une nuit de gelée, suivie par une journée claire et chaude. On peut en recueillir en un jour assez pour remplir un baril ou un grand baquet, ce qui est suffisant pour ce que nous pouvons faire bouillir dans la même soirée. On ne peut pas garder le suc plus de vingt-quatre heures, car il est prompt à fermenter, et il ne s'emploie bien que frais. Mon mari, avec un petit garçon irlandais, a commencé à recueillir la sève dans la dernière semaine de mars. Une perche, assez forte pour supporter le poids de la marmitte, a été fixée en travers sur deux pieux fourchus. Pendant le jour, on remplissait les auges, on faisait la provision de bois, et, le soir, on faisait bouillir la sève. C'était un spectacle curieux et pittoresque à la fois de voir mon mari et son petit compagnon près de leur brillant foyer au milieu des arbres, tantôt attisant le feu, tantôt versant le liquide et le remuant avec une grande cuillère. Quand le feu est trop fort, et que la matière est près de sortir, on verse de nouvelle sève, pour empêcher la première de se répandre au dehors. Quand celle-ci commence à s'épaissir et à devenir de la mélasse, on la place dans la marmitte à sucre. Le procédé est simple, il suffit d'écumer, de remuer et d'empêcher la matière de se répandre, jusqu'à ce quelle soit devenue du sucre, ce qu'on voit en en mettant quelques gouttes dans de l'eau froide. Quand elle est près d'avoir la consistance nécessaire, le pot est rempli d'écume jaune qui s'élève à gros bouillons, et, quand la mélasse est arrivée à ce point-là, elle est presque convertie en sucre. Ceux qui veillent à ce que la matière ne contienne pas d'ordures, et qui connaissent le point précis où le sucre est formé, en font un qui est peu inférieur, si même il l'est, au sucre brut ordinaire. En général, on voit le sucre d'érable, en grandes caisses, comme celles dans lesquelles on met la bougie, tout-à-fait compacte et sans cristallisation. Mais il paraît beaucoup plus beau, quand le sucre est cassé en morceaux comme du sucre candi. Pour l'usage, il faut réduire le sucre en poudre ; car, sans cette précaution, il se dissout difficilement dans le thé. C'était moi qui m'étais chargée de la dernière partie de la fabrication, celle de faire bouillir la mélasse pour la réduire en sucre. Considérant que c'était mon premier essai, et que je n'avais personne pour me diriger, je puis me flatter de n'avoir pas trop mal réussi, et d'avoir confec-



tionné du sucre d'un grain assez brillant et d'une bonne couleur. Indépendamment du sucre, j'ai recueilli à peu près trois gallons de mélasse, qui ont été pour nous d'un grand secours. On l'emploie comme un ingrédient délicat dans les gâteaux, et elle est, dans les puddings, une sauce excellente. J'ai entendu dire qu'aux Etats Unis, on fait de très bonnes confitures avec de la mélasse au lieu de sucre. Celle qui provient du suc d'érable est tout-à-fait différente de celle des Indes Occidentales, en saveur, en couleur et en consistance. Outre le sucre et la mélasse, nous avons fabriqué une petite provision de vinaigre, qui, je l'espère, sera bon. Nous avons fait réduire cinq seaux de sève à deux, et nous l'avons laissée fermenter dans la marmitte avec du levain. On la place ensuite près du feu, ce qui vaut encore mieux que de l'exposer à la chaleur du soleil.

" Quant à l'idée qu'on peut avoir de faire du sucre d'érable, cela dépend de circonstances qui peuvent rendre la spéculation plus ou moins avantageuse au fermier. S'il est obligé de louer des ouvriers pour le faire, et de payer de gros gages, il ne doit pas l'entreprendre, à moins que ce ne soit sur une grande échelle. Ce qui est favorable pour lui, c'est que la saison pendant laquelle on peut s'occuper du sucre est celle où il y a peu de chose à faire à la ferme, le froid étant trop fort pour qu'on puisse ensemencer les terres. Le temps est alors moins précieux que plus tard dans le printemps. Quand il y a beaucoup d'enfans dans une famille, et une grande quantité d'arbres à sucre sur la propriété, c'est certainement un avantage que de faire du sucre et de la mélasse. Comme les petits enfans peuvent être employés à recueillir la sève et à ramasser le bois, les plus forts peuvent veiller à la marmitte et au feu, tandis que le suc bout, et la femme et les filles suffisent pour finir le sucre dans la maison. Le sucre d'érable se vend entre quatre et six pences la livre, et quelquefois plus. D'abord je n'aimais pas beaucoup le goût qu'il donne au thé ; mais je m'y suis habituée, et, dans les mêts de douceur, j'ai fini par lui trouver un goût délicieux. Je vous en enverrai un échantillon par la première occasion que j'aurai, pour que vous puissiez juger de sa bonté.

" Le temps est très chaud maintenant, et même d'une chaleur étouffante. Je puis à peine supporter celle de l'étuve dans la cuisine. Quant au feu dans le parloir (petit salon), on peut s'en passer, et j'aime encore mieux laisser la porte ouverte, et jouir de l'air pur et frais des lacs. Les moucherons commencent déjà à nous importuner, particulièrement les mouches noires, insecte assez joli, qui a le corps noir et les ailes blanches. Pendant quelques minutes, vous ne sentez pas sa piqûre, vous ne vous en apercevez un peu après qu'en voyant votre sang couler. Quelques heures après, l'enflure se déclare, et devient très douloureuse. Ces vilaines bêtes se délectent à piquer le cou, les oreilles, la poitrine ; et, chez moi, l'enflure dure plusieurs jours ; les mousquites sont également très gênantes, et je crains encore plus le bruit qu'elles

font que leur piqûre. Pour les chasser de la maison, j'allume quelques copeaux humides dont la fumée suffit pour les éloigner. Mais elles reviennent bientôt après, et la fumée est elle-même une autre incommodité. Voici la saison de la pêche. Nos lacs sont renommés pour la truite saumonée, le poisson blanc, et plusieurs autres. Nous avons souvent vu les canots éclairés des pêcheurs passer et repasser devant notre maison pendant une nuit obscure. S * * * est regardé comme un pêcheur fort adroit, et il est peu de nuits favorables où il ne s'en donne le plaisir. Plus la nuit est noire, plus l'eau est calme, meilleure est la pêche. C'est un coup d'œil très pittoresque que de voir ces petites barques sortant lentement de leur abri sous les pins qui bordent la côte, et manœuvrant au milieu des îles du lac, qu'on aperçoit par la lueur que répand sur l'eau un fanal, ou plutôt une espèce de grande cage en fer qui est attachée par une longue perche à la proue du canot. On la remplit de matière combustible ou de graisse résineuse qui jette une lumière vive et brillante, et aussi d'écorce de bouleau qui s'enflamme très rapidement. La lumière un peu élevée rend les objets parfaitement visibles au-dessous de la surface de l'eau. Un des pêcheurs se tient au milieu du canot avec son dard à pêche, sorte de trident en fer, prêt à frapper le poisson, s'il en aperçoit à sa portée. Pendant ce temps-là, un autre pêcheur fait mouvoir doucement sa rame. Cette pêche exige de bons yeux, une main ferme et vigoureuse, et beaucoup d'attention. J'ai plaisir à voir ces canots lumineux glissant légèrement sur la surface des eaux, sur le miroir desquelles se projette pendant quelques toises la flamme du fanal. On voit alors distinctement le corps du pêcheur armé du dard, jetant les yeux tantôt à droite, tantôt à gauche, et prêt à frapper. Quand quatre ou cinq de ces canots ainsi éclairés parcourent le lac à la fois, l'effet est vraiment magique. Les Indiens sont fort adroits dans cette espèce de pêche, et surtout ils conduisent les canots avec une dextérité admirable. Il y a encore une autre espèce de pêche dans laquelle ils excellent. Elle a lieu lorsque les lacs sont glacés, et elle exige une grande patience. L'Indien, pourvu de son tomahauk, d'un dard, d'une couverture, et d'un poisson en bois pour appât, se rend à un endroit indiqué, et fait une ouverture dans la glace. Il se met alors sur les mains et sur les genoux, et place sur lui sa couverture de manière à n'être pas vu, et à augmentes l'obscurité à l'entrée du trou. Dans cette position, il attend plusieurs heures, guettant le moment où sa proie va approcher, et il la frappe avec une admirable précision aussitôt qu'elle approche à portée.

" Le poisson qu'on nomme ici masquinougé, et qu'on prend dans l'hiver, a un goût bien meilleur alors que lorsqu'il est pris plus tard, et on peut l'acheter des Indiens à un prix très raisonnable. Je donne un petit pain pour un poisson pesant entre dix-huit et vingt livres. Le masquinougé parait appartenir à l'espèce des brochets, et il en a la voracité. Un des petits lacs de l'Otanahée porte le nom de lac aux



truites, à cause de l'abondance de truites saumonées qu'on y trouve. Le poisson blanc est aussi fort commun dans ces lacs, et il y est délicieux. Toutes ces grandes espèces de poisson sont pris ordinairement avec le dard à trident; dans tout le pays, on est trop occupé pour avoir le temps de pêcher à la ligne.

" Aussitôt que la glace commence à se fondre, nos lacs se peuplent d'une énorme quantité d'oiseaux d'eau. Quelques espèces de canards ont un plumage magnifique, et sont très bons à manger. J'aime à voir ces jolis oiseaux, tantôt parcourant doucement le miroir des eaux, tantôt s'élevant avec rapidité, ou plongeant le long des bords ombragés du lac, et reparaissant à la surface, comme une flotte à l'ancre. Quelquefois on voit un vieux canard sortant du milieu des roseaux avec une bande de petits, qui jouent autour de leur mère, mais que l'apparence du moindre danger fait rentrer aussitôt dans leur retraite. Les grenouilles sont fort dangereuses pour les jeunes canards, quand ils sont encore très petits; et je crois qu'ils sont aussi la proie des masquinougés et des autres gros poissons qui abondent dans ces lacs. Les canards sont en très bon état pendant tout le commencement de l'été. Ils tombent alors en grand nombre sur les champs de riz, qu'ils aiment beaucoup, et qui les engraisse rapidement. Les Indiens sont fort adroits à la chasse du canard. Ils couvrent un canot de feuillage, de sorte qu'il ressemble à une île flottante. Ils se cachent sous les branches, et ils peuvent ainsi, beaucoup plus facilement qu'ils ne le feraient d'une autre manière, s'approcher de très près de ces oiseaux si défians. Le même moyen est aussi employé avec un grand succès par nos chasseurs. Une famille d'Indiens a dressé ses tentes assez près de nous. D'une des îles de notre lac, nous pouvons distinguer la fumée de leur feu de bois, s'élevant du milieu des arbres. Plusieurs fois ils sont venus nous voir, par curiosité, ou pour changer leurs paniers, leurs nattes, des canards ou du gibier contre du porc, de la farine, des pommes de terre, ou des objets d'habillement. Quelquefois aussi ils sont venus nous emprunter notre marmitte, et ils ont toujours été fort ponctuels à la rendre. Une fois, une Indienne vint pour m'emprunter un cuvier à laver; mais, ne comprenant pas son langage, je fus quelque temps sans pouvoir deviner ce qu'elle désirait. A la fin, elle prit un coin de son tablier, et, montrant un morceau de savon, elle fit le mouvement des mains qui indique l'action de laver, et, en riant, me montra un cuvier. Elle éleva ensuite deux doigts pour me faire comprendre qu'elle avait l'intention de me le demander pour deux jours. Cette famille est bonne, tranquille, et, je le crois, pleine de probité. Une fois, à la vérité, le vieux chasseur, Pierre, obtint de moi un peu de pain pour lequel il me promit de me donner une paire de canards. Quand vint le temps où il devait me les donner, je les lui demandai; il parut sombre, et il me répondit avec une briéveté caractéristique: 'pas canards. Chippewa (nom favori que les Indiens ont donné à S * * *) aller sur le lac avec canot, pas canot: canards peu à peu.' Peu à peu est l'expression favorite des Indiens, et signifie pour

eux un temps indéterminé. Dans leur idée, ils veulent dire demain, dans une semaine, dans un mois, dans un an, ou même plus. Ils vous donnent rarement une promesse directe. Comme il est imprudent de se laisser tromper, même une seule fois, si on peut l'empêcher, je signifiai au vieux Pierre que je cesserais d'avoir aucune relation avec sa famille, tant que les canards ne me seraient pas remis. Peu de temps après, j'en reçus un des mains d'un Indien, petit et contrefait, très fin et très méchant. Tout son plaisir est de tourmenter les petits enfans dans les *wigwams*, ou les bestiaux.

"Presque tous les arbres de nos forêts sont maintenant en feuilles; jamais le printemps ne s'est annoncé plus rapidement qu'il l'a fait cette année. La verdure est admirable. Des milliers de jolies fleurs se montrent dans les bois et les campagnes; et nos chanteurs du Canada commencent à faire entendre leurs doux chants. Le ramage mélodieux du rouge-gorge, le cri du merle et de la grive, le chant faible, mais agréable, d'un oiseau qu'on nomme thitabebée, et enfin le gazouillement du roitelet, se font entendre de tous les côtés. Quant à moi, je ne trouve point sage et raisonnable de blâmer les biens que nous possédons, parce qu'ils ne ressemblent pas tout-à-fait à ceux dont nous jouissions autrefois. Je sais très bien que c'est l'habitude des voyageurs qui viennent au Canada de dire que nos oiseaux sont muets, ou que leurs chants ne consistent qu'en sons criards et discordans qui blessent les oreilles et n'ont rien d'agréable. Je parlerais contre la vérité, si je disais que nos oiseaux sont aussi nombreux et ont un chant aussi mélodieux que ceux d'Europe; mais je ne dois pas souffrir qu'un préjugé mal fondé dépouille ma contrée adoptive de ses doits naturels, et je veux dire un mot en faveur de ses habitans de l'air. D'un autre côté, je puis vous assurer que nos grenouilles mêmes ont été calomniées: leur cri est, à la vérité, un peu, monotone, mais il n'est cependant pas anti-musical. Les grenouilles vertes sont très jolies, et régulièrement marquées de taches brunes et ovales. Elles sont beaucoup plus fortes que les plus grosses grenouilles de l'Angleterre, et leur cri ressemble un peu au chant d'un oiseau, et n'a rien du croassement des nôtres.

" Pour conclure, quoique le Canada puisse très bien ne pas paraître un paradis à nos élégans gentlemen de la ville, et à nos jolies ladies, cependant il offre aux personnes qui ont de l'industrie et de la conduite des avantages qu'on ne trouve point en Angleterre. Si l'émigrant et sa famille sont d'abord obligés de lutter contre les privations et les fatigues d'un premier établissement au milieu des forêts, il n'est pas douteux qu'ils ne finissent par s'assurer peu à peu une modeste indépendance, et par être, sinon dispensés de travailler, au moins à l'abri du besoin."



CHAPITRE VII.

NOUVEAU BRUNSWICK.

La province du Nouveau Brunswick occupe un rang important parmi les colonies de la Grande Bretagne. Elle offre aux observations des économistes politiques une contrée de 27,704 milles carrés en étendue superficielle, qui jouit d'un climat sain, d'un sol riche et productif, et en état de recevoir tout le flot de l'émigration anglaise, si elle se dirigeait de ce côté, et de contribuer à l'aisance et au bonheur du surplus de notre industrieuse population. Les avantages qu'offre cette colonie aux marchands et aux capitalistes sont également considérables. Tout ce vaste territoire est coupé par un grand nombre de rivières navigables et de lacs. Ses côtes ont des ports sûrs et commodes. Ses rivières et la mer qui le bordent sont peuplées d'excellent poisson. Ses plaines fertiles, ses vallées couvertes de bois, ne demandent que le travail et l'industrie de l'homme pour produire en abondance du blé et tous les fruits de la terre. Ses montagnes abondent en différentes productions minérales, fer, cuivre, zinc, manganèse : l'or et l'argent se trouvent aussi dans quelques parties de la province: dans d'autres, on a du charbon de terre en abondance et d'une qualité supérieure, et le gypse ou plâtre forme un article principal des exportations du pays aux Etats Unis. En un mot, si nous considérons cette vieille colonie, beaucoup trop négligée, sous un point de vue social ou commercial, nous jugerons qu'elle mérite de fixer l'attention de tout Anglais observateur.

Mon intention est seulement de passer avec rapidité sur ces différens sujets dans un ouvrage principalement destiné à décrire la partie pittoresque du Canada.

L'histoire du Nouveau Brunswick se lie intimement avec celle de la province voisine, la Nouvelle Ecosse, dont il formait une partie jusqu'à l'année 1789. Ses premiers colons consistaient en quelques familles de la Nouvelle Angleterre, qui, en 1762, vinrent s'établir sur la rivière S.-Jean, à 50 milles environ de son embouchure. Après la paix avec l'Amérique, en 1783, près de quatre mille individus du Nantuket arrivèrent également dans ces contrées désertes et à peine défrichées.

Les difficultés qu'offre une colonisation dans tout pays neuf sont effrayantes et nombreuses. Mais celles qu'éprouvèrent ces pauvres colons passent toute idée. A leur arrivée, vers la fin de l'automne, ils ne trouvèrent que de misérables cabanes dans l'endroit où est maintenant S.-Jean. Tout le pays des environs offrait l'aspect le plus désolant, et de nature à décourager tout-à-fait des hommes qui venaient de quitter leurs habitations dans une belle province des Etats Unis. En remontant la rivière S.-Jean, le pays leur parut plus beau. A Ste.-Anne, où est maintenant bâti

Frédéricton, ils trouvèrent quelques huttes des anciens colons français : mais toute la contrée était inhabitée, excepté par les bêtes sauvages et par des Indiens sans aucune civilisation. L'hiver, qui alors était plus rigoureux qu'à présent, surprit les malheureux colons avant qu'ils eussent pu achever la construction de leurs cabines ; joint à ce qu'ils furent réduits aux dernières extrémités par le manque de nourriture et d'habillemens. Souvent ils étaient obligés de faire cent à cinquante milles en traîneau, dans des forêts où aucun chemin n'était tracé, ou sur le bord glacé des rivières, pour se procurer aux magasins du gouvernement quelques provisions pour leurs familles ; et, pendant les froids les plus rudes de l'hiver, une partie de la famille était obligée d'entretenir le feu dans la cabine pendant la nuit pour empêcher l'autre partie de geler. Les plus pauvres des colons faisaient usage de planches au lieu de lit. Le père, et un autre des plus âgés de la famille, se relevaient tour à tour, et, faisant chauffer deux planches, les appliquaient alternativement sur le corps des plus petits enfans, pour les tenir chaudement : ou bien ils employaient d'autres moyens pareils. Par une patience et un courage sans exemple, ils parvinrent à vaincre leurs fatigues et leurs souffrances. Par leurs continuels efforts, ils donnèrent la vie à une contrée déserte, et finirent par la couvrir de villes populeuses, de villages, d'habitations, où la paix, l'aisance et l'industrie ont établi leur séjour.

Ma route pour me rendre du Canada au Nouveau Brunswick était par le Grand Portage, de trente-six milles environ. Le chemin, quoique mauvais, est encore meilleur que je ne le croyais. Je traversai quelques nouveaux établissemens sur de mauvais terrains en litige entre les deux gouvernemens, près de la rivière de Loup, et je gravis deux ou trois montagnes élevées, qui font partie de la chaîne des Alleghany, qui règne entre le Nouveau Brunswick et la rivière S.-Laurent. La plus grande partie du pays dans cet endroit est couverte de rochers ; l'autre de bois, de sorte que les nouveaux colons ne sont guère tentés de s'y établir. Après avoir traversé le Portage, j'arrivai au lac Tamisquata ou Tamiscouata, pièce d'eau sauvage et solitaire, de vingt-huit milles de longueur. Sur ses bords, la terre est, en général, de mauvaise qualité, mais elle est bien meilleure dans le côté occidental. La rivière Madawaska a sa source dans ce lac, et elle coule pendant une trentaine de milles dans des forêts interminables. Le pays de chaque côté est très fertile, et présente un spectacle tout à la fois sauvage et magnifique. Quelques Acadiens,* les descendans des premiers colons français, se sont établis sur les rives de cette jolie rivière. Ils ont une grande simplicité dans leur manière de vivre, et ils entretiennent peu de communications

* Les descendans des Français qui se sont établis dans les colonies maintenant possédées par la Grande Bretagne sont connus sous le nom de Canadiens ou Acadiens. Les premiers s'établirent dans le Canada, et les seconds principalement dans la Nouvelle Ecosse, qu'on appelait alors Acadie. On trouve maintenant les Acadiens dans la Nouvelle Ecosse, dans l'île du Prince Edouard, dans le Nouveau Brunswick, et au Cap Breton. Leurs établissemens sont toujours distincts, et ils ne se mêlent guère, par mariage ou autrement, avec les étrangers.

avec les habitans du pays, excepté quand, à de longs intervalles, ils vont à Frédéricton pour vendre l'excédant du produit de leurs petites fermes. Leurs besoins sont peu nombreux, et ils mènent une vie tranquille et pastorale, conservant un vif attachement pour l'habillement, les habitudes, le langage et la religion de leurs ancêtres. *

Cette petite colonie est comprise dans le territoire réclamé par les Américains sur la frontière du Maine ; et, sous le rapport de la fertilité, de la bonté des bois qu'il produit, de ses belles rivières, et de ses nombreux courans d'eau, ce territoire ne le cède en rien aux meilleurs des Etats Unis.

C'est au mois de mai que j'entrai dans le Nouveau Brunswick, époque de l'année la plus favorable pour voir le pays à son avantage. A peine est-on sorti des froids rigoureux de l'hiver que l'été se fait déjà sentir, car le peu de jours qui séparent les froids violens des grandes chaleurs, comme on les éprouve en Angleterre au mois de juin, peuvent à peine s'appeler le printemps. Pour les personnes qui savent combien la belle saison se fait attendre en Angleterre pendant les mois de mars, avril et mai, le changement soudain qui a lieu, en cette saison, dans toute cette partie de l'Amérique, est vraiment surprenant. Dans le courant de trois ou quatre jours, les champs et les arbres printaniers se couvrent de verdure et de fleurs. De nombreux jardins et les parterres offrent le tableau le plus agréable. Les oiseaux font entendre dans les bois leurs chants mélodieux, et les rossignols américains, nom qu'on donne aux grenouilles, font résonner les ruisseaux et les lacs de leurs concerts nocturnes. En un mot, on ne peut rien imaginer de plus délicieux que l'étonnante rapidité avec laquelle la nature se revêt de sa parure d'été. On ne trouve rien de plus magnifique au monde que les forêts qui couvrent une grande partie de la province du Nouveau Brunswick. Les bords de la rivière S.-Jean sont remarquables surtout par la beauté et la grosseur des arbres qui les ombragent. Plusieurs variétés de pin résineux, jaune et rouge, entremêlées de gracieux mélèzes, le hêtre, l'érable, le bouleau, l'orme, le chêne, et une foule d'autres espèces, croissent en abondance sur les bords de la rivière, dominant sur les plaines, et de niveau même avec les éminences qui, en certains endroits, s'abaissent successivement jusqu'au courant. Dans l'été, la brillante

* Les Acadiennes, dans l'île du Prince Edouard, s'habillent à peu près de la même manière que les servantes bavaroises. Les dimanches, leur costume est propre et pittoresque. Elles portent sur leurs épaules un petit collet bleu, qui ne tombe guère que jusqu'au milieu du corps, et qui s'attache sur la poitrine avec une agrafe plus ou moins ornée. Les autres jours de la semaine, elles ont habituellement des sabots. Les hommes s'habillent d'une veste blanche avec un collet tombant, attachée par un rang de boutons en métal brillant, placés très près les uns des autres. Ils ont par dessous un gilet d'écarlate, et une culotte large de couleur bleue. M. Mac Grégor, en faisant la description des mœurs des Canadiens, dit : "Parmi tous les Acadiens de l'île du Prince Edouard, je n'ai connu qu'un seul individu qui osât s'habiller différemment de ce qu'ils appellent leur mode. Dans une occasion, il se hasarda à mettre un habit anglais ; et, depuis, il n'a jamais été, même dans sa famille, appelé par son nom propre, qui est Joseph Gallant ; on le nomme maintenant Joe Peacock."

verdure des forêts est magnifique, et bien favorable à la vue. Les pins seuls forment, par leur noirceur, un sombre contraste avec les arbres qui se couvrent, chaque année, de nouvelles feuilles. Mais c'est en automne que les forêts américaines se parent de leurs plus belles couleurs : deux ou trois nuits de gelée, vers la fin de la saison, transforment la riche verdure d'une grande étendue de bois, en une foule de teintes, écarlate, violet, bleu, et jaune d'or. L'espèce des pins conserve seule sa verdure sombre et noirâtre. Tous les autres, tant sur les montagnes que dans les vallées, étalent une singulière beauté, et présentent le spectacle le plus pittoresque qu'il soit possible de voir. C'est surtout de ses immenses forêts que le Nouveau Brunswick tire sa principale richesse. Le commerce de bois de charpente,* qui, depuis peu, a spécialement attiré l'attention des colons, est d'une importance majeure, et occupe une grande quantité d'individus, dont la manière de vivre, à raison de leur occupation ordinaire, est tout-à-fait différente de celle des agriculteurs.

Dans tout le Nouveau Brunswick, les bûcherons, ou *Lumberers*, nom qu'on leur donne dans le pays, ont une assez mauvaise réputation ; on les regarde, en général, et je crois avec beaucoup de raison, comme des hommes sans ordre et de mœurs dissolues, et dont le caractère moral, à peu d'exception, pèche contre la probité. Le curieux usage qu'ils ont de se réunir pour l'abattage des bois a été si bien décrit par un écrivain moderne, que je ne puis mieux faire que de transcrire ici sa relation : " Plusieurs individus se réunissent pour former une société de bûcherons. Cette société se compose d'ouvriers qui ont été loués par des fermiers, et qui sont nourris et payés par eux, ou de gens qui s'entendent pour travailler en commun et partager le produit de leurs travaux. Ils se procurent les provisions, les habillemens et enfin tout ce qui leur est nécessaire, à crédit chez les marchands, et paient, l'été suivant, avec le bois qu'ils ont coupé, et qu'ils font descendre en radeaux sur la rivière. Les objets dont a besoin une société de bûcherons se composent de haches, de scies, d'ustensils de cuisine, d'un baril de rhum, de tabac, de pipes, d'une suffisante quantité de biscuit, de porc, de bœuf, de poisson, de pois et d'orge mondé pour la soupe, avec un baril de mélasse pour sucrer une décoction de feuilles de cigüe, dont ils font usage en guise de thé. Deux ou trois paires de bœufs, et le foin suffisant pour les nourrir, sont également nécessaires pour sortir le bois, et le transporter jusqu'à la rivière. Quand tout cela est prêt, la société s'embarque avec ses provisions, et se rend à l'endroit qui a été choisi pour l'établissement d'hiver, et qui est aussi près qu'il est possible d'un courant d'eau, et dans le milieu des plus beaux

* S.-Jean et Miramichi sont principalement les deux villes d'où se fait l'exportation du bois, dans le Nouveau Brunswick. Miramichi est située à l'embouchure d'une tres belle rivière du même nom, qui la divise en trois parties, et sur les bords de laquelle vit une population qui, pendant l'hiver, s'occupe principalement de l'abattage des bois, et de le descendre en radeaux sur la riviere jusqu'aux lieux où on le charge sur des bâtimens de transport.



W. H. Bartlett — J. Cousen

Old Fort, near Annapolis Royal.

(Nova Scotia.)

pins. On commence par abattre quelques arbres, par dégager la place, et par établir un campement, qui se compose d'une grande hutte faite de rondins qu'on élève tout au plus à quatre à cinq pieds de hauteur: le toit est fait d'écorces de bouleau ou de planches. On creuse dans la hutte une espèce de cave pour y conserver tout ce qui pourrait souffrir des rigueurs du froid. Le feu est tantôt dans le milieu de la pièce, tantôt à un bout: la fumée sort par le toit. Le foin, la paille, des feuillages sont placés contre les murs; et les bûcherons s'en servent de lit pour dormir, les pieds placés du côté du feu. Quand celui-ci est près de s'éteindre, le premier qui s'éveille par le froid s'empresse de le ranimer avec quelques morceaux de bois, de sorte qu'il est entretenu durant toute la nuit. Un d'eux est choisi comme cuisinier, et son devoir est de préparer le déjeûner avant le point du jour. Alors tous se lèvent, et chacun prend son coup du matin, l'indispensable verre de rhum avant le déjeûner. Ce repas se compose de pain, ou quelquefois de pommes de terre, avec du bœuf bouilli, du porc ou du poisson, et du *thé*, sucré avec de la mélasse. Le dîner est la même chose, hormis que la soupe aux pois remplace le thé. Le souper ressemble au déjeûner. Ces hommes sont d'énormes mangeurs, et ils prennent aussi une grande quantité de rhum, qu'ils boivent presque toujours pur. Aussitôt après le déjeûner, les bûcherons se divisent en trois bandes, dont une abat les arbres, une les coupe en plusieurs pièces, et la troisième est occupée avec les bœufs à transporter le bois à un endroit qui a une communication facile avec la rivière la plus voisine, ou à la rivière même. On se sert des haches pour débarrasser tout ce qui, dans la route, pourrait gêner la marche des bœufs.

Telle est la vie fatigante du bûcheron depuis octobre jusqu'au mois d'avril, au milieu des forêts couvertes de neige, et exposé à toutes les rigueurs de l'hiver, sans pouvoir jouir d'aucun de ses avantages. Mais lorsqu'en avril la neige commence à fondre, et que les courans de glace et de neige fondue se rendent dans les rivières, c'est alors que commencent les travaux les plus pénibles. Le bois qui a été coupé dans l'hiver est mis à l'eau, et dirigé vers un endroit commode pour la construction d'un radeau. L'eau, à cette époque, par suite du dégel, est plus froide que dans le cœur même de l'hiver, et cependant les bûcherons sont obligés d'y rester depuis le matin jusqu'au soir, et il s'écoule au moins six semaines depuis le moment où la flottaison commence jusqu'à celui où les radeaux sont livrés aux marchands. Ce genre de vie doit évidemment miner la constitution, et la transition soudaine de l'extrême froid au milieu des bois, aux ardeurs du soleil sur la rivière, tend encore plus à affaiblir et à détruire la santé. Pour endurer plus facilement le froid et stimuler les organes, ces hommes sont habitués à boire une grande quantité de liqueurs spiritueuses; et il n'est pas étonnant qu'une vieillesse prématurée et une courte existence soient le sort inévitable des bûcherons. Si un d'eux, plus prudent que ses compagnons, parvient à faire des économies, et peut passer le reste de sa vie sans

travailler, il traîne une existence misérable, victime des rhumatismes et de toutes les infirmités d'une constitution épuisée.

A quelques milles au dessus des établissemens acadiens, la rivière S.-Jean reçoit la Madawaska, et, se dirigeant ensuite vers l'ouest, elle roule lentement ses profondes eaux, au milieu des solitudes d'un pays riche et fertile, jusqu'aux grandes cataractes, qui ne le cèdent en rien, en beautés romantiques, aux plus belles du monde. M. M'Gregor, qui les a vues, assure que, quoiqu'elles n'aient ni la grandeur ni la majesté de celles du Niagara, la réunion de ces rocs effrayans et de ces arbres gigantesques, des cascades et des rapides qui se succèdent en grand nombre au dessous des cataractes, offre un ensemble qui n'est surpassé que par l'inimitable Niagara. Les bateaux et les autres embarcations qui naviguent sur la rivière dans cet endroit, sont dirigés, au travers d'une petite langue de terre, d'une petite baie au dessus des chutes à un autre crique à quelque distance au dessous d'elles. La rivière, qui, un peu avant les cascades, est large et paisible, se trouve bientôt resserrée entre des rochers élevés, entremêlés de grands arbres, et se précipite alors avec une impétueuse rapidité pendant l'espace de plusieurs pieds, jusqu'à un banc de rocs où le rapide courant forme une nappe d'eau écumeuse, qui tombe d'une hauteur de cinquante pieds perpendiculaires sur un lit rocailleux au milieu duquel les eaux semblent se perdre. Puis elles reparaissent et continuent leur cours par un canal étroit, bouillonnant de rochers en rochers, et formant, pendant un espace d'un demi-mille environ, une suite de cascades qui font un effet admirable de grandeur et de sublimité. Le paysage au dessous des chutes n'est pas moins remarquable: mais le lit rocailleux de la rivière est très dangereux pour les barques et les radeaux, que les bateliers dirigent néanmoins avec une grande habileté à travers les écueils dont elle est parsemée.

Depuis ce point, les établissemens sur le sol fertile qui avoisine la rivière deviennent plus nombreux, et il arrive assez souvent à un voyageur dans les forêts de rencontrer un fermier et sa famille occupés à fonder une première colonisation. Ces colons sont presque tous Américains,* ou des laboureurs anglais ou écossas, qui ont quitté la mère patrie pour tâcher d'obtenir, par leur travail, une honorable indépendance pour eux et leurs familles. Il est bien intéressant de rencontrer une de ces petites colonisations, enterrée dans les profondeurs d'une forêt de pins, et on peut voir alors combien de difficultés réelles l'homme peut vaincre par sa patience et son industrie. Quel est celui qui, sans les plus forts motifs, ne serait pas découragé en contemplant ce pays sauvage couvert de grands arbres qu'il faut abattre et faire

* Beaucoup d'Américains ont l'habitude de défricher, et ensuite de vendre quand ils en trouvent l'occasion. Puis ils vont dans la foret, travaillent de nouveau, montent une autre ferme, et cherchent à s'en defaire, commo de la premiere.



The Indians' Bridge near Annapolis

disparoître avant de pouvoir confier à la terre le grain qui doit, plus tard, alimenter ses enfans? Mais quand l'avenir lui offre l'espérance du bien-être et de l'indépendance, il entreprend ces travaux avec courage: sa hache devient son arme de tous les instans, et les monarques de la forêt ne tardent par à tomber sous son bras vigoureux. Aussitôt qu'un petit espace est éclairci, il s'occupe à élever les murs de son habitation. Des rondins, de quinze à vingt pieds de longueur, sont placés horizontalement les uns sur les autres, entaillés et réunis dans les coins, de manière à ne laisser aucune ouverture, jusqu'à ce que les murs aient atteint la hauteur suffisante. Les intervalles entre les rondins sont alors remplis de mousse et d'argile. Quelques solives forment le toit, qu'on couvre d'écorce de pin ou de bouleau, par dessus laquelle on place encore des menus branchages en guise de paille. La cheminée est en bois façonné, et garnie d'argile et de foin mêlés. On pratique dans les murs deux ouvertures, l'une pour la porte, l'autre pour la fenêtre. La porte et les chassis sont fixés à leur place. Des planches brutes, ou même des rondins applatis d'un côté, forment le plancher, et quelquefois même le plafond, de manière à laisser au dessus un grenier. En y ajoutant quelques objets fort simples de ménage et de mobilier, l'habitation peut alors recevoir le colon et sa famille, qui jouissent avec délice de leur nouvel abri, et qui, pour la première fois depuis qu'ils sont dans la forêt, peuvent cuire et manger leur dîner de venaison à l'ombre de leur humble toit. La maison terminée, le colon s'occupe alors de monter sa ferme; et sa première occupation est d'abattre les arbres en faisant avec sa hache une profonde entaille à deux pieds de terre environ, de manière que les arbres tombent tous dans la même direction. On coupe les branches, et on laisse le tronc sur terre jusqu'à l'été suivant où on le brûle. Par ce moyen, toutes les petites branches sont brûlées, et on en fait de même des grosses et des troncs, ou bien on en construit des parcs pour les bestiaux, qu'on fait généralement paître dehors. Une fois le bois dégagé, on prépare le terrain pour recevoir la semence, et il suffit pour cela de remuer légèrement la terre avec une bêche ou une houe. On peut facilement faire deux et même trois récoltes de blé et de pommes de terre, quand le bois a été ainsi brûlé sur le sol. On laisse le pied de l'arbre sur terre jusqu'à ce qu'il soit suffisamment pourri pour être aisément enlevé. Les racines de l'épinette, du hêtre, du bouleau, de l'érable, demandent quatre à cinq années: le pin et l'arbre à cigüe exigent plus de temps. On laboure ensuite par la même méthode qu'on suit en Angleterre.

Souvent des incendies ont lieu dans les bois, quelquefois par l'effet du tonnère, plus souvent par l'imprudence des ouvriers et des bûcherons, qui allument du feu au pied des arbres, et ne songent pas ensuite à l'éteindre. Si le temps est chaud ou sec, le feu se communique aux arbres voisins; de là il s'étend avec rapidité, et avec une violence et une fureur qu'on a peine à concevoir en Europe. Que le lecteur se fasse, s'il est possible, une idée de ces tourbillons de flammes, embrâsant à la fois

une grande quantité d'arbres élevés, et des masses énormes d'une fumée noire qui semble se reunir avec les nues. A chaque instant on entend les arbres s'écrouler avec un épouvantable fracas, et leurs débris embrâsés porter au loin le feu et la destruction. Tous les moyens humains sont impuissans pour arrêter ces incendies. Les ravages de la flamme cessent seulement quand il pleut, ou quand elle a atteint un terrain découvert, ou les bords de la mer ou d'une rivière. En 1829, le pays au nord de Miramichi fut ravagé par un des incendies les plus désastreux dont on eût entendu parler.* Plus de cent milles des bords de la rivière de ce nom furent détruits par le feu, qui s'étendit jusqu'à Frédéricton, ou il consuma la résidence du gouverneur, et environ quatre-vingts autres maisons. Il étendit ses ravages au nord jusqu'à la Baie de Chaleur.

Depuis les grandes cataractes, la rivière S.-Jean se dirige presque directement au sud ; et, de chaque côté, elle est bordée par des rives escarpées et d'épaisses forêts qui sont encore vierges de la main de l'homme. A environ moitié route des cascades et de Frédéricton, le Meduxnikeag unit ses eaux à celles de la rivière S.-Jean. Les grandes et sublimes beautés qu'offre le cours de la dernière rivière prennent ici un caractère plus doux et plus pittoresque. Des précipices escarpés, les cîmes perpendiculaires des rochers, des forêts noires et impénétrables, font place à des plaines riantes et à des fermes bien cultivées. Les nombreuses beautés que la nature a répandues sur ce paysage, augmentées encore par le travail de l'homme, jettent sur toute la contrée un air de bien-être et de prospérité. La rivière, depuis cet endroit, est navigable pour les radeaux et les canots : et les colonisations, quoique nombreuses, sont placées presque toutes sur ses bords, situation que préfèrent les colons, à cause de l'avantage qu'elle leur offre d'exporter plus facilement le bois dont leurs propriétés sont encombrées.

Fredericton, siége du gouvernement de cette province, est dans une jolie situation sur un terrain uni, au côté sud de la rivière S.-Jean, à quatre-vingt-dix milles environ de son embouchure, L'aspect de la ville et de ses environs, pris d'un terrain un peu élevé non loin de Frédéricton, est riant et pittoresque. Immédiatement

* M. M'Gregor donne les détails suivans sur ce terrible incendie. "Il paraît," dit-il, "que les bois des deux côtes de la branche nord-ouest de la rivière avaient été partiellement en feu pendant quelque temps, mais que le feu n'avait pas encore cette effrayante extension qu'il prit le 7 octobre. Le vent commença à souffler avec fureur du nord-ouest, et les habitans du bords de la forêt furent alarmés soudainement par l'espèce de rugissement qui se faisait entendre dans les bois, et qui ressemblait aux roulemens du tonnère. Dans le même moment, l'atmosphere fut obscurcie par d'immenses nuages de fumée. A peine avait-on eu le temps de se rendre compte de ces effets, que toute la foret ne parut plus qu'une masse de flammes qui s'elevaient à plus de cent pieds au dessus des arbres les plus hauts, et le feu s'étendait avec une incroyable rapidite. En moins d'une heure, Douglastown et Newcastle furent enveloppés par cet élément de destruction, et plusieurs habitans, infirmes ou malades, périrent dans les flammes." On calcule que 500 individus au moins furent victimes de l'incendie sur toute l'étendue de la province.



au dessous de soi, on voit le collége, bâtiment simple, mais étendu, avantageusement placé sur la cîme d'une éminence boisée, qui domine sur la ville. Plus loin dans le bas, sur le bord du fleuve, est placé Frédéricton ; et, à quelque distance sur la gauche, se trouve la résidence du gouverneur, dans une charmante situation au bord de l'eau. La rivière, qui entoure presque la ville, et qui, dans cet endroit, a plus d'un mille de largeur, coule avec lenteur et majesté : mais elle ne conserve pas longtemps ce cours paisible et silencieux. La civilisation et le commerce ne tardent pas à animer ses bords. Une foule d'embarcations se remarquent de toutes parts, ainsi que des radeaux, et quelquefois même un bateau à vapeur.

Lorsqu'on descend le cours de la rivière, on trouve, pendant plusieurs milles, des éminences couronnées de beaux arbres, parmi lesquelles on remarque des établissemens considérables, des fermes vivantes et bien cultivées, et des champs fertiles. Plus loin, le paysage étale une magnificence plus grande encore : la culture parait mieux entendue, les établissemens sont plus multipliés, les bois semblent s'éloigner des bords de la rivière, cédant à la main de l'homme et à son industrie leur antique souveraineté du sol. La plus belle vue qu'on ait de Frédéricton est celle dont on jouit du côté opposé de la rivière : c'est de là que la ville se présente avec le plus d'avantage. Sur un espace considérable, on aperçoit des clochers pittoresques, et une suite d'habitations peintes avec goût : au dessus, se dessine le collége, dont je viens de parler. Plus près du spectateur, la rivière suit son cours paisible, et les masses de verdure noirâtre qui couvrent les collines au dessus de la ville forment un cadre admirable à ce riant tableau. Que le lecteur si représente ensuite un brillant soleil d'été, dominant sur toutes les parties de ce magnifique point de vue, rien alors ne manquera à la beauté du paysage.

La maison du gouverneur est à peu de distance de la ville, dans une des situations les plus riantes et les plus pittoresques qu'on puisse voir : c'est un bâtiment élégant qui fait un très joli effet, vu de la rivière, et qu'entourent de charmantes plantations et des collines aux douces ondulations. La ville de Frédéricton est bâtie avec une grande régularité, toutes les rues étant coupées à angles droits, comme dans la plupart des villes américaines. Les bâtimens publics ne sont pas nombreux. Les principaux sont la maison du gouvernement, le collége, et les casernes, qui sont spacieuses et commodes. L'église épiscopale est un édifice fort simple. Il y a en outre dans la ville quatre lieux consacrés à la prière, pour les Presbytériens, les Méthodistes, les Anabaptistes, et les Catholiques romains. Les environs sont très jolis et parsemés de maisons très propres, de délicieux jardins, et de fermes bien tenues.

La condition des colons dans les environs de Frédéricton, de S.-Jean, et des autres grandes villes, est tout-à-fait différente de celle des colons qui se décident à aller défricher les forêts. Les difficultés sont bien moins nombreuses, et les travaux ne sont pas aussi pénibles que ceux que doit vaincre l'émigrant qui commence une

colonisation. La ferme du premier offre généralement le tableau d'une culture perfectionnée. La hutte en bois a fait place à une habitation spacieuse et commode, où résident le fermier, ses domestiques, ses ouvriers et ses laboureurs. Autour du bâtiment principal sont réunis, sans aucun égard à la régularité, les étables, les ateliers, les bergeries et les granges, et quelquefois aussi un moulin à farine, et un moulin à scie. Tout cet ensemble annonce un propriétaire aisé et actif, qui, s'il est placé près de la rivière, est engagé également dans le commerce des bois, et occupe un grand nombre de bûcherons dans la forêt. Le tableau suivant d'un de ces intelligens et industrieux fermiers, établi près de Frédéricton, peut s'appliquer, à peu d'exceptions près, à toute cette classe :—" Cet homme ne possédait presque rien, quand il vint dans sa ferme ; et cependant, par son industrie et sa persévérance, il a acquis, en sept années, une jolie fortune. Il savait à peine lire et écrire, et ses manières, un peu étrangères à l'usage du monde, n'avaient néanmoins rien de grossier. Il avait un excellent jugement, et, en ce qui était du ressort de ses travaux, une grande aptitude à s'appliquer et même à perfectionner. Il récoltait d'abondantes moissons, convertissait en farine son propre grain, manufacturait le lin de ses récoltes, et, de la laine de ses moutons, il fabriquait des étoffes communes. Il vendait aux bûcherons les produits de sa ferme, ainsi que du rhum et des objets provenant de l'Angleterre, et il recevait du bois en paiement. Les haches, et les autres outils dont se servent les bûcherons se fabriquaient à sa forge. Il mangeait, jouait, et vivait familièrement avec ses propres ouvriers, et avec d'autres du voisinage, ce qui faisait de sa maison une espèce de point de ralliement. On voyait en lui un homme adroit et prudent, et qui avait pour but, dans toutes ses actions, un gain quelconque." L'homme dont on vient de faire le portrait, était un Américain : et il y a un fait incontestable, c'est qu'il n'y a personne au monde qui puisse s'appliquer plus promptement aux détails particuliers d'une nouvelle colonie que les descendans des premiers colons aux Etats Unis. Ils montrent beaucoup plus de persévérance et de sagacité que le colon anglais ; et, quoique le fermier anglais soit plus instruit sur ce qui regarde l'agriculture que le premier, celui-ci possède à un plus haut degré un génie d'invention qui peut, jusqu'à un certain point, suppléer aux outils et aux machines. Un colon américain est non-seulement charpentier et menuisier, mais il peut, au besoin, entreprendre tout autre ouvrage de main. Il tanne le cuir, il construit des bateaux, il fait des paniers, du savon et du sucre ; et il est son serrurier, son maréchal ferrant, son tailleur et son cordonnier. A peu près chaque fermier a un métier de tisserand dans sa maison, et sa femme et ses filles filent le lin et la laine, produits de la ferme, et ensuite en fabriquent des étoffes. Ces étoffes sont grossières, mais elles durent long-temps, et elles sont teintes généralement en couleur bleue.

Les habitations des Américains qui se sont établis sur les colonies anglaises sont généralement mieux construites que celles de tout autre colon qui n'a pas eu l'avan-



Windsor, Nova Scotia

tage de plusieurs années de résidence dans le pays. Mais, quoique la maison de l'émigrant anglais, par sa connaissance imparfaite de l'usage des outils tranchans, soit bâtie assez mal-adroitement, la propreté et la commodité qui règnent dans l'intérieur compensent bien le défaut d'élégance et de goût de l'extérieur.

On a très justement remarqué que la propreté est une chose que les Anglais n'oublient jamais : je puis ajouter qu'aucune femme ne montre plus d'industrie et de soin que les femmes des colons anglais. Il n'est pas rare de trouver parmi elles des personnes qui ont été élevées délicatement, et qui cependant traient leurs vaches, font leur beurre, et s'occupent des petits détails du ménage, auxquels elles étaient autrefois restées étrangères. Mais une femme décidée à se conformer à sa position, ne tarde pas à s'habituer aux devoirs que celle-ci lui impose ; et, ce qui avait commencé d'abord à lui paraître bien dur, finit, dans peu de temps, par lui paraître non-seulement supportable, mais encore la source d'une satisfaction réelle. L'avantage d'avoir avec soi une compagne industrieuse, active, et chérie, ne peut être mieux apprécié que par un colon qui forme un nouvel établissement. C'est à elle en partie qu'il doit le bonheur et le bien-être dont il jouit dans son intérieur. Comme la femme prudente et sage décrite par Salomon : " Elle va chercher la laine et le lin, et les file volontiers de ses propres mains : elle veille sur tous les détails de sa maison, et elle ne mange pas le pain de la paresse." Les qualités d'une pareille femme sont nombreuses, mais elles ne sont pas exactement celles que pourrait exiger une belle lady en Angleterre. Elle montre son adresse dans l'art de fabriquer le sucre d'érable, la chandelle et le savon, de faire le pain et la cuisine, de saler la viande et le poisson, de tisser des bas et des mitaines, de filer la laine, d'engraisser la volaille, de tenir une laiterie, et enfin de faire des habillemens pour elle, son mari et ses enfans. Telles sont les occupations de la femme d'un émigrant ; et, si elle ne peut se résoudre à les remplir et à s'y plaire, elle ne doit jamais songer à venir s'établir dans les bois du Canada et du Nouveau Brunswick.

Le caractère grandiose du paysage américain ne peut paraître avec plus d'avantage que lorsqu'on descend une de ces vastes rivières qui vont porter à l'océan le tribut de leurs ondes. Pour ce motif, j'engagerais un voyageur qui désire se rendre de Frédéricton à S.-Jean à s'embarquer sur un des bateaux à vapeur qui naviguent entre ces deux endroits. Quand on descend la rivière S.-Jean, le voyageur ne peut s'empêcher de remarquer l'extrême beauté des bords, qui présentent une succession de collines ondulées, coupées par des vallées et des plaines de la plus grande fertilité. Quelquefois la rivière prend l'apparence d'un lac pittoresque parsemé d'îles de formes et de grandeurs différentes, et qui réfléchissent sur le miroir des eaux le noir feuillage des pins épais qui les couvrent. En d'autres endroits, la rivière, resserrée entre deux rives escarpées, prend un cours plus rapide ; et puis, se déployant sur une plus grande largeur, elle coule lentement entre ses charmantes rives. Souvent, frappé

de la magnificence du paysage que j'avais sous les yeux, je cherchais à le contempler à mon aise ; mais le bâtiment, semblable au temps, continuant sa course précipitée, semblait se refuser à se prêter à mes désirs, et à peine pouvais-je jeter un simple coup d'œil sur le superbe tableau qui se déroulait à mes regards. Jamais peut-être je n'ai éprouvé de plaisir plus vif que celui que m'a causé ma navigation sur la rivière S.-Jean. Je crois voir encore les superbes forêts qui bordent en partie ses bords, les collines qui les ombragent, les belles vallées et les prairies verdoyantes qui séparent les ondulations du sol, et qu'animent de nombreux troupeaux, et enfin, çà et là, la blanche habitation de l'industrieux colon. Quelquefois, la voile grisâtre du bateau pêcheur, et le canot peint de l'Indien, se croisaient avec nous. Quelquefois aussi, nous laissions en arrière de nombreux radeaux, descendant avec le courant, et chargés de bûcherons, hôtes de cette masse flottante, fûmant, buvant ou dormant, et profitant du court loisir que leur laissaient leurs rudes travaux pour s'abandonner sans contrainte aux douceurs de la paresse. Je n'essaierai cependant pas de donner une minutieuse description des magnifiques et fertiles bords de cette rivière qui, depuis Frédéricton jusqu'à Long Reach, reçoit, du côté de l'est, les eaux de la Washedemoak et du Grand Lac, et, du côté de l'ouest, l'Oromucto. Lorsqu'on arrive à Long Reach, les terres de chaque côté, et les jolies îles qui divisent le courant en plusieurs branches, sont d'une grande beauté. La Baie de Belle Isle forme une jolie nappe d'eau, qui s'étend dans la campagne à une distance considérable. Près de là, la Baie de Kennebecasis mérite également de fixer l'attention. Ses bords sont élevés et rocheux, mais bien cultivés. Une assez grande étendue de terrain, qu'on nomme Val Sussex, borne la baie. Cet endroit est très peuplé, et on y trouve à chaque pas des traces de l'industrie et de l'activité des habitans. A un mille environ au dessus de la ville S.-Jean, la rivière roule et précipite ses eaux à travers des rocs qui paraissent avoir été jetés dans le courant du haut des hauteurs adjacentes, et qui, presque toujours, rendent la navigation complètement impraticable. Cette cataracte, ou plutôt cette suite de cataractes, forme ce qu'on appelle les cascades de S.-Jean. Au dessus d'elles, la rivière se déploie sur une assez grande largeur, et elle est entourée de terrains couverts de bois. A la partie inférieure de cette baie, et à peu de distance des cascades, se trouve le village pittoresque de Indian Town qui, à raison de l'interruption de la navigation plus bas, excepté dans les grandes marées, a fini par devenir un port assez fréquenté, où un grand nombre de petites embarcations chargent et déchargent leurs marchandises. Le bateau à vapeur pour Frédéricton s'arrête également ici, la distance de S.-Jean n'étant pas de plus d'un mille et demi par une bonne route. C'est des hauteurs à peu près à moitié route de Indian Town et de S.-Jean qu'on jouit le mieux de la vue des cascades. De cet endroit, on voit les eaux se précipiter avec fureur sur les masses de rocs qui interceptent leur marche. Au dessus, leur cours tranquille forme un singulier contraste



et semble circuler autour des promontoires qui s'avancent dans le sein du fleuve: elle baigne les murs de Indian Town, dont l'effet est éminemment pittoresque.

Le Split Rock est cette partie des cascades qui est la plus voisine de S.-Jean. La rivière, resserrée entre des rochers, gronde avec fracas dans sa marche impétueuse. La gravure ci-jointe représente les Rapides aux basses eaux, et quand le bruyant courant prend un caractère de sublimité et d'imposante grandeur. Lorsqu'on arrive à S.-Jean en venant de Indian Town, on trouve le village de Portland que son commerce rend assez important. C'est le grand dépôt du bois qui vient de l'intérieur du pays, et les principaux magasins y sont placés.

L'auteur spirituel et amusant de *Sam Slick* dit, en parlant du port S.-Jean: " Personne, en entrant dans ce port pour la première fois, ne supposerait qu'il termine une des plus grandes rivières du continent américain, et que rien ne le distingue de ceux qui rendent les côtes des provinces anglaises accessibles aux vaisseaux de la plus grande dimension. Aussitôt qu'on connaît mieux cette belle rivière, on sent que S.-Jean est destiné par la nature, ainsi que par l'activité et l'intelligence de ses habitans, à devenir la plus grande ville, après New York, sur ce continent." Pour juger de l'importance de cette position, le voyageur doit contempler, du haut des hauteurs de Portland, le port et la cité de S.-Jean. De là le paysage lui paraîtra magnifique. Il a comme une grande carte déployée à ses pieds, et il aperçoit d'un coup d'œil les prairies, les montagnes et les bois, le port, la ville, les mâts des bâtimens, les clochers des églises, des habitations de formes et de couleurs différentes, les hauteurs de Carleton au côté opposé du port, et, se déployant au midi, la baie de Fundy, ainsi que les bords éloignés de la Nouvelle Ecosse. Toutes les parties de ce tableau si varié forment un magnifique panorama.

L'artiste distingué qui a dessiné les Vues de cet ouvrage a pris aussi une charmante vue de S.-Jean, prise du signal, placé sur une forte éminence qui s'élève immédiatement au dessus du joli et petit village de Carleton.* L'aspect de la ville, de cet endroit, est très beau. Située sur une presqu'île qui s'avance au milieu d'un port sûr, spacieux et commode, elle paraît destinée par la nature à être la reine du commerce dans tout le pays qui se trouve entre elle et le fleuve S.-Laurent. A la vérité, par l'importance de ses monumens publics et de ses magasins, par le nombre des bâtimens de toute espèce qui remplissent son port, par le mouvement des bateaux à vapeur qui vont et viennent de Boston, d'Annapolis, de Windsor et d'autres lieux, il est raisonnable de supposer que le temps n'est pas éloigné où la ville

* Carleton, nommé ainsi par Sir Guy Carleton, un des premiers gouverneurs de cette province, est un petit endroit très vivant, situé sur le côté opposé du port à S.-Jean. Les moulins à scie, placés dans une habitation au dessus du village, méritent l'attention des étrangers. En face de la ville est une petite île, nommée Navy Island. Les Indiens prétendent qu'autrefois elle fut apportée ainsi par les eaux. Cependant, il est évident que c'est un dépot d'alluvion, et qu'elle s'est formée graduellement.

occupera un rang distingué dans le monde commercial. A l'entrée du port est l'île Partridge, sur laquelle il y a un phare et un lazareth. Plus loin, dans le port, une barre ou chaussée s'étend en travers depuis le côté ouest jusqu'au delà du point où est placée la ville. Un fanal a été mis sur cette chaussée qui est tout-à-fait à sec aux basses eaux. La marée, qui a une grande force, s'élève à vingt-cinq à trente pieds de hauteur.

Les rues de S.-Jean, par suite de l'inégalité du terrain sur lequel la ville est bâtie, sont très irrégulières, quoiqu'on ait pris beaucoup de peine pour adoucir les pentes. Le gouvernement et les bâtimens publics sont généralement bien bâtis et commodes. Les principaux sont un tribunal, un hôpital de la marine, un dépôt de mendicité, une prison et deux casernes, avec des magasins du gouvernement, près du port, qui ont beaucoup embelli ce quartier de la ville. Il y a aussi deux églises épiscopales, une vieille et bâtie en bois, l'autre moderne et bâtie dans le style gothique, en pierres grossièrement taillées. Un joli temple écossais, deux ou trois chapelles de Méthodistes fort propres, une pour les Catholiques, et une pour les Anabaptistes, enfin plusieurs autres établissemens, soit religieux, soit d'industrie, se trouvent à S.-Jean. Comme le pays environnant, ainsi que je l'ai déjà remarqué, est très pittoresque, les habitans s'y transportent en foule, pendant la belle saison, pour des pique-niques * ou des parties de plaisir. Pendant mon séjour à S.-Jean, j'ai visité un de ces lieux de réunions. On peut s'y rendre facilement de la ville en se promenant, et les habitans lui ont donné le nom romantique de Lily Lake. Un chemin de traverse, puis un sentier au travers d'un terrain coupé, conduisent à un joli petit lac, placé dans le fond d'une vallée solitaire, et sur les bords duquel croissent en abondance le touffu mélèze, le gracieux hêtre, le cerisier sauvage, le poirier indien, le noisetier, le genèvrier et le cornouiller. Tout ce mélange de verdure et de feuillages fait de cet endroit un abri naturel et délicieux contre les ardeurs du soleil d'été, abri qu'animent encore de leurs concerts une foule d'oiseaux, et dans lequel se joue l'écureuil aux formes sveltes et gracieuses.

* Les parties en Pique-nique sont fort à la mode dans toute l'Amérique. Pour montrer combien elles diffèrent de tout ce qui peut leur être comparé en Angleterre, il suffit de remarquer que ces réunions se composent généralement de familles respectables, avec leurs amis, tous intimement unis les uns avec les autres. Dans l'eté, on choisit un point de réunion, où on se rend en bateau, en voiture, ou à cheval, suivant le cas. Les dames regardent comme leur devoir de fournir les vivres : les hommes se chargent des vins et des liqueurs. Dans ces parties, il y a ordinairement moins de contrainte et plus de gaiete que dans les assemblées de ville. On ouvre les paniers, et on déploie les provisions sur un tapis de verdure, ombragé par un épais feuillage, et non loin, autant que possible, d'un petit et clair ruisseau. Ces provisions forment la partie la plus substantielle des plaisirs de la journée : mais la plus agréable peut-être est celle qui la suit, et le moment où la société se disperse pour se livrer au plaisir de la promenade. Il n'y a sans aucun doute rien de plus agréable au monde que de se promener avec une jolie femme sur le bord d'un bois, ou le long des rives de la mer, jouissant du plaisir d'un doux entretien, ou de la vue d'un paysage magnifique. Quand la nuit approche, tout le monde se réunit, et la société, suivie des domestiques, qui emportent les fragmens du Pique-nique, retourne à la ville.—Esquisses par M. M'Gregor.



Cape Blowmedown and Parrsboro'

Des bords de Lily Lake, S.-Jean se présente encore avec avantage, assise sur sa peninsule, avec ses maisons s'élevant au dessus les unes des autres jusqu'au sommet de la colline, et, sur la partie la plus élevée, le temple des Méthodistes, un des points les plus remarquables de ce tableau pittoresque.

Après avoir conduit mes lecteurs, depuis les frontières du Canada, à travers une vaste étendue de territoire, en décrivant les différentes parties de la magnifique rivière S.-Jean, avec ses myriades de lacs et de courans d'eau, ses tributaires, qui ouvrent une navigation facile à presque toutes les parties de cette magnifique province, je leur ferai faire une rapide excursion dans la colonie de la Nouvelle Ecosse; et je décrirai les sites les plus remarquables de cette contrée romantique. Ce tableau sera le dernier que j'aurai à leur offrir dans cet ouvrage. Cependant, avant de quitter le Nouveau Brunswick, je présenterai quelques idées sur les avantages et les inconvéniens de cette colonie. Les rigueurs du climat en hiver, dont on a tant parlé, et qui ont détourné un grand nombre d'émigrans anglais de venir s'y établir, ont été beaucoup exagérées. Il y a un fait, c'est que la température s'est sensiblement améliorée. Les hivers ne sont ni si rudes ni si longs qu'ils l'étaient, il y a quinze et vingt ans. La raison en est toute simple. La rapidité avec laquelle les colons ont éclairci les forêts, et ouvert le sol aux rayons du jour, a augmenté et augmente encore chaque année l'influence de la chaleur; et il en résulte que la neige fond plus tôt et plus vîte, et que l'hiver est moins long. Quand la colonie était peu habitée, l'hiver commençait de bonne heure en novembre, et continuait jusqu'à la fin d'avril. Dernièrement, il n'y a pas eu de froid violent avant Noël, et le printemps s'est fait sentir au commencement d'avril. L'hiver lui-même a ses avantages et ses plaisirs. La neige protége les herbages et le grain d'hiver de la rigueur du froid; la neige durcie forme des routes naturelles qui rendent plus faciles les travaux du fermier et du bûcheron. Quand le froid est extrême, les habitans se renferment chez eux, et, comme le chauffage ne manque pas, ils souffrent moins des rigueurs de la saison. Aussitôt qu'un changement favorable a lieu dans la température, les routes et les rivières se couvrent encore de traîneaux tirés par des chevaux, et qui glissent avec rapidité, et dans toutes les directions, sur la surface de la glace, soit employés pour des parties de plaisir, soit chargés de provisions pour les marchés. Plusieurs colons font, dans ces traîneaux, jusqu'à deux à trois cents milles pour se rendre au marché à la ville, à la vérité tout au plus une fois par an, pour échanger les produits de leur ferme contre du thé, du tabac, de la quincaillerie, et d'autres objets qu'ils ne peuvent se procurer chez eux. L'été, ainsi que je l'ai déjà remarqué, est vraiment délicieux. L'air, malgré la chaleur, est pur; et les nuits, dans cette saison, sont plus belles que celles dont on jouit ordinairement en Europe. L'automne ressemble beaucoup à un automne d'Angleterre. Le jour, il fait chaud, et, le soir, on sent une fraîcheur délicieuse. Les productions de la province, principalement

nécessaires à la population, sont variées et abondantes : le froment et le maïs, ainsi que le foin, dans les terres sujettes à être inondées,* les pois, les fèves, les carottes, les navets, et d'autres légumes y croissent très bien. Les melons, les citrouilles et les concombres viennent en pleine terre. Les pommiers, quoiqu'ils ne soient pas encore assez abondans, réussissent parfaitement dans la partie supérieure de la province. Les raisins, les cerises, les groseilles, les framboises, les fraises, les mûres, les groseilles à maquereau, croissent naturellement dans le pays. Quant aux framboises, il y a une circonstance singulière, c'est qu'aussitôt qu'une pièce de terre a été défrichée, toute sa surface, à moins qu'elle ne soit couverte par des récoltes annuelles, produit en abondance des framboisiers qui, la seconde année, sont en plein rapport. Le plus grand désavantage qu'offre la province du Nouveau Brunswick est le défaut de routes. Il y a, à la vérité, des communications entre les principales villes et les colonisations, mais elles ne sont pas toujours praticables, et elles ne peuvent pas être regardées comme très utiles. Il y en a peu qu'on puisse parcourir avec des charrettes sur une distance considérable, et, en certains temps de l'année, elles sont tout-à-fait inabordables. La route la plus importante est la route de poste de la Nouvelle Ecosse au Canada, qui traverse diagonalement la province depuis la ville S.-Jean, et qui cotoie le bord occidental de la rivière de ce nom. Les charrois peuvent aller jusqu'à quatorze milles au dessus de Frédéricton, mais seulement dans l'été. Dans le printemps et dans l'automne, le chemin est humide et boueux : quant à l'hiver, la seule manière de voyager est par la glace sur la rivière.

La distance de la rivière S.-Jean au bassin d'Annapolis, dans la Nouvelle Ecosse, † peut être de trente milles environ, au travers de la baie de Fundy : la communication a lieu ordinairement par les steamers qui vont et viennent régulièrement entre les deux places. L'entrée du bassin a lieu par un canal étroit, qu'on appelle Boyau Digby, dont les bords perpendiculaires font présumer qu'il a été ouvert par une violente convulsion de la nature. En entrant dans le bassin, on jouit du coup d'œil d'un des plus beaux ports de l'Amérique. Sur la côte ouest, est situé le petit mais charmant village de Digby, sur une éminence en pente douce, qui domine en partie sur Granville et Clements, et sur la large baie d'Annapolis, qui reçoit les rivières de

* Ce sont les terres situées dans le voisinage de quelque rivière ou courant d'eau, et qui, assez souvent couvertes par les débordemens, jouissent des avantages des depôts d'alluvion.

† La province de la Nouvelle Ecosse est une presqu'île étendue, réunie au continent américain par un isthme qui n'a que huit milles de largeur entre la Baie Verte et le détroit du Northumberland, et le bassin de Cumberland à l'extrémité orientale de la baie de Fundy. On croit que cette province a été découverte, en 1497, par John Cabot, alors au service de Henry VII d'Angleterre. La premiere colonisation eut lieu, en 1606, par des Français qui fonderent Port Royal, maintenant Annapolis. Ils donnèrent au pays le nom d'Acadie. L'Angleterre disputa à la France la possession de cette province importante ; et ce fut la cause de la lutte qui exista en Amerique entre les deux nations, et qui se termina par la cession que fit la France de toutes ses possessions américaines, a la paix de 1763.



Cape Achill

Moose Bear et Annapolis. L'air de Digby est très sain, et la situation est charmante en été. L'auteur de *Sam Slick,* dans son amusant ouvrage, fait l'éloge de Digby, et le regarde comme le Brighton de la Nouvelle Ecosse, et le ressort des personnes délicates qui viennent y chercher un refuge contre les brouillards et les eaux calcaires de la ville S.-Jean. On peut pardonner à la partialité de cet écrivain distingué, qui ne tarit pas en éloges de la Nouvelle Ecosse; et, sans déprécier le mérite d'une colonie voisine, j'admettrai facilement que Digby est une résidence délicieuse pendant la belle saison. Les bords de la baie sont pittoresques; et ils déploient tout le luxe des parcs anglais, et, sur d'autres points, les paysages sévères et sauvages des forêts américaines.

Le même bateau à vapeur qui vous conduit à Digby vous prend, si vous le désirez, à Annapolis, petite ville située sur la rivière de ce nom, à l'extrémité est de la baie. Elle est bâtie à la pointe d'une presqu'île qui avance sur la rivière, ce qui forme deux magnifiques bassins, l'un au dessus, l'autre au dessous de la ville. Cet endroit, première colonisation et capitale de la province, quand elle appartenait à la France, fut d'abord appelé Port Royal; mais il prit ensuite le nom d'Annapolis Royal, en l'honneur de la reine Anne, sous le règne de qui la Nouvelle Ecosse fut cédée à l'Angleterre. M. Haliburton dit que cette ville, une des plus anciennes de l'émisphère occidental, en est aussi la plus fidèle. Elle a toujours soutenu sa réputation, et l'épithète de Royale a été ajoutée à son nom par tous les gouvernemens qu'elle a eus. Mais le patronage royal ne paraît pas avoir beaucoup contribué à améliorer le bien-être de cette ville; car, depuis la conquête, elle a peu augmenté en grandeur et en population. Elle n'en est pas moins une ville de quelqu'importance, et elle renferme un hôtel du gouvernement, une cour de justice, des temples protestans et méthodistes, une académie supportée par une rétribution de l'état, des casernes très commodes, et plusieurs maisons particulières fort jolies. Comme les premiers gouverneurs de la province ont résidé à Annapolis, l'histoire de la colonie se lie en quelque sorte à celle de cette ville. A la vérité, il est difficile de se promener dans ses charmans environs sans être frappé du rapport qu'ils ont avec l'ancien monde. Les haies vives, les jardins biens tenus, la propreté des fermes, tout rappelle un paysage de l'Angleterre. La vue qui me plaisait le plus dans ces environs est celle qu'on a du vieux fort d'Annapolis, à l'extrémité sud-ouest de la Peninsule. De là on domine sur le large et magnifique bassin, sur les habitations placées à la côte de Granville, et sur une partie de celles de Cléments. Ces fortifications, qui ont été élevées à grands frais, sont en ruines. Elles n'ont plus d'artillerie, et, dans l'état actuel, elles sont incapables de faire la moindre défense. Un vieux fort, presque détruit, a un air d'antiquité qu'on trouve rarement dans cette contrée. Sa vénérable apparence m'a frappé d'étonnement.

Dans aucune partie de la Nouvelle Ecosse, on ne voit autant de curiosités naturelles et artificielles que dans les environs d'Annapolis : et les plus remarquables sont : les glacières situées dans un ravin profond, où on peut se procurer de la glace dans le cœur de l'été ; le lac au sommet de la montagne ; une partie de terrain sur la côte de Granville, en face de Goat Island, qui fut mis en culture pour la première fois, dans cette colonie, par les Français, et dans laquelle se trouve une pierre qui porte, grossièrement gravée, la date de leur colonisation, 1606, pour rappeler leur prise de possession du pays ; * les mines de fer, sur la Moose ; et, ce qui n'est pas la moins intéressante de ces curiosités, le Pont du Général, lieu romantique, à environ deux milles d'Annapolis, et que j'ai été visiter pendant mon court séjour dans ce pays. La route, pour s'y rendre, est délicieuse. On traverse d'abord les jolis faubourgs de la ville ; puis, on arrive, par un chemin planté d'arbres, à une vallée retirée, placée entre deux collines en pente douce, et au milieu de laquelle un rapide torrent roule ses eaux écumeuses qu'éclairent les rayons du soleil matinal. Un vieux pont en bois, jeté en travers sur le torrent, forme un des traits les plus frappans de ce tableau : et, près de là, les *wigwams* d'une tribu indienne qui s'est établie dans ces lieux solitaires ajoutent à l'effet pittoresque de l'ensemble. Quand l'artiste qui m'accompagnait était occupé à faire un dessin de cet endroit, j'entrai dans un des wigwams, et les Indiens me dirent qu'ils avaient été d'Annapolis à Liverpool par les lacs Rossignol, qui, à l'exception de deux courts portages, forment, à ce qu'ils disent, une suite d'eaux navigables d'un bout de la province à l'autre : mais il n'y a guère que les Indiens qui prennent cette voie. Après avoir acheté une paire de pantoufles, ornées de verroteries et de dards de porcs-épics, et ingénieusement travaillées, ainsi qu'un éventail fait de peau de poisson, et bariolé de diverses couleurs, tout cela de fabrique indienne, je retournai près de mon compagnon, qui avait fini son dessin, et nous revînmes à Annapolis. La route de Windsor à Annapolis suit le cours de la rivière de ce nom, le long de bords escarpés qui vont de Digby Gut au bassin de Minas, sur une étendue de soixante-dix milles de côtes, sans un seul port. Malgré cet inconvénient, tout ce territoire est habité par d'industrieux colons, qui ont des fermes bien cultivées. Les villes sont propres et animées : mais je n'en trouvai aucune qui mérite d'être citée jusqu'à Kentville, joli endroit, dans lequel on voit de belles maisons particulières, un tribunal, une prison, et une bonne école. Le paysage des environs est beau et varié. On y voit à la fois des collines, des bois, des champs cultivés, des vallons, les calmes beautés d'une riche agriculture, et l'aspect

* Cette pierre fut retrouvée en 1827 : elle a environ deux pieds et demi de long sur deux pieds de large. Sur la partie supérieure sont empreints l'équerre et le compas de Franc-maçon ; et, au milieu, est gravée profondément, en chiffres arabes, la date de 1606.



pittoresque des forêts éloignées. De nombreux vergers, ainsi que la fertilité de ce territoire et de celui de Horton, village voisin, leur ont fait donner le nom de jardins de la Province.

Entre Kentville et Windsor, le voyageur traverse la montagne de Horton, d'où il a une vue étendue et magnifique. Derrière lui sont les terres de Horton et de Cornwallis, par lesquelles il vient de passer, et qu'arrosent des courans d'eau. Devant lui est une chaîne de collines, offrant une vaste ouverture, l'entrée du bassin de Minas, que les dix-neuf rivières qui portent leurs eaux dans ce vaste réservoir paraissent avoir pratiquée pour se faire un passage jusqu'à la Baie de Fundy. La variété et l'étendue de ce point de vue ; la riche et verdoyante vallée de Gaspereaux ; le territoire de Horton, parsemé de bois, de fermes, de vergers et de champs cultivés ; la Grande Prairie, couverte de forêts d'un noir feuillage ; les montagnes bleuâtres du côté opposé du Bassin, et les sommets couronnés de nuages de North Montain, forment un admirable panorama.

Pour arriver à Windsor par la route de l'ouest, on traverse un joli pont en bois, construit récemment sur l'Avon, qu'on passait autrefois par un gué fort incommode, qui ne servait qu'aux basses eaux. L'Avon prend sa source dans les lacs qui se trouvent entre Chester et Windsor. Mais, quoique navigable pendant quelques milles au-dessus du dernier endroit, il ne serait guère plus important qu'un grand ruisseau, s'il ne recevait pas, par le bassin de Minas, la marée qui lui donne, à Windsor, une grande rapidité. L'Avon reçoit le Kennetcook, le Cockmagon, et la Ste.-Croix, à peu de distance au dessous de Windsor, et toutes ces rivières réunies se déchargent dans le bassin de Minas. Windsor est une ville propre et jolie, dans laquelle il y a une église protestante, et des chapelles pour les Presbytériens, les Méthodistes, les Anabaptistes et les Catholiques. Les maisons particulières sont nombreuses, bâties avec goût, et, à peu d'exceptions près, elles ont des jardins et des vergers. A peu de distance de la ville, sur une éminence, est située l'université royale, qui a le pouvoir de conférer des degrés, comme celles d'Oxford et de Cambridge. La Vue de Windsor, que représente la gravure, a été prise d'un endroit près de l'habitation du juge Haliburton, mieux connu dans la république des lettres, des deux côtés de l'Atlantique, comme l'auteur de Sam Slick ; le premier ouvrage qui nous ait fait bien connaître le caractère précieux, fin, impudent, mais bon, du Yankee, et nous le peigne dans toute son originalité de pensées et d'actions. Dans cette Vue, le spectateur est censé avoir devant lui la rivière d'Avon, vers la baie. Au dessous de lui est la ville avec son nouveau pont, et, dans le lointain, des côtes parsemées de bois et de fermes. La résidence du judge Haliburton est petite, mais élégante, située sur une éminence, et environnée d'arbres de plusieurs espèces. Le jardin produit des fruits délicieux. A la vérité, la position abritée de Windsor donne à ses productions la saveur et la qualité qu'on trouve dans celles des climats plus

doux. M. Haliburton remarque que les pêchers, quoique leurs fleurs soient quelquefois exposées à être gelées par les derniers froids, mûrissent néanmoins sans moyens artificiels, et même sans l'abri le plus commun, et que les raisins, les poires, les coings, et une grande variété de prunes d'automne et d'été, viennent ordinairement à une parfaite maturité.

La communication entre Halifax et le Nouveau Brunswick a lieu par les bateaux à vapeur qui vont entre S.-Jean et Windsor ; et, à ce dernier endroit, on trouve d'excellentes voitures publiques pour Halifax. Le passage par la Baie de Fundy et le bassin de Minas est, dit-on, assez dangereux, à cause de la force de la marée, de l'escarpement des cotes, et des brouillards qui règnent souvent dans ces parages.

Le bassin de Minas est un des plus beaux de l'Amérique du Nord. On y entre par un détroit d'environ trois milles de largeur, bordé de rochers. Au delà du détroit, le courant, dans la Baie de Fundy, est rapide, mais régulier : dans l'intérieur, la marée est plus forte que dans toute autre partie de l'Amérique. Dans le printemps, elle s'élève jusqu'à soixante-dix pieds dans la partie étroite du bassin. Le phénomène appelé *le Bore* accompagne et même précède l'arrivée de la marée, qui forme, en approchant, une ligne d'écume qui s'étend au travers de la baie à quatre à cinq pieds de hauteur environ, avec une rapidité de quatre milles environ par heure. Les bords du bassin de Minas, lorsque vous voguez vers son entrée, sont magnifiques. Près du passage, sur la côte ouest, est le promontoire remarquable qu'on appelle Cap Blomedon, et plus généralement Cap Blow-me-down. Il termine cette chaîne de collines qui, d'Annapolis, court parallèlement aux côtes de la Baie de Fundy. Ce cap a un aspect sauvage et imposant. Le roc perpendiculaire qui le termine est d'un rouge noirâtre, et on peut l'apercevoir d'une grande distance, au travers de l'épais brouillard dont il est souvent enveloppé. Au côté opposé du canal, est le joli village de Parrsborough, abrité par la falaise escarpée qu'on appelle Partridge Island, et qui, rompant la force de la marée dans la Baie de Fundy, rend cet endroit commode pour les embarcations qui naviguent sur le bassin de Minas et sur les rivières adjacentes. C'est par l'étroit canal qui se trouve entre Partridge Island et le Cape Split, à l'entrée extérieure du bassin, que s'écoule dans la Baie de Fundy la grande masse d'eaux réunies dans cet immense réservoir. La singulière apparence de ce cap, qui paraît être le résultat d'une violente convulsion de la nature, frappe tous les voyageurs de surprise et d'admiration. Une voiture publique va de Windsor à Halifax, et traverse la rivière S[te]-Croix à peu de distance de la première ville. Sur le bord du lac S[te]-Croix, est la colline d'Ardoise, le point le plus élevé de la province, et d'où on voit Windsor, Falmouth, Newport, et les magnifiques campagnes qui entourent le bassin de Minas. La route, quand on approche d'Halifax, suit, pendant dix milles environ, la côte ouest du bassin de Bedfort, réuni au port extérieur par un étroit canal. Le bassin extérieur, qui



Falls of the St. John River.

occupe un espace de dix milles carrés, offre un ancrage sûr. A environ sept milles d'Halifax sont les ruines de la résidence favorite du Duc de Kent, lorsqu'il commandait les troupes dans la province. " Il est impossible," dit M. Haliburton, " de visiter ce lieu sans éprouver les émotions les plus pénibles. Ces débris qui couvrent le sol, ces grottes en ruines, l'herbe et les ronces couvrant des lieux où régnaient autrefois le bruit et les plaisirs, ce silence, cette complète solitude, tout nous avertit de la décadence et de la chute de tout ce qui tient à la nature humaine."

Le port d'Halifax est un des plus beaux du monde. Il est vaste, sûr, accessible à toutes les saisons de l'année pour les plus grands bâtimens. A trois milles d'Halifax, et à l'entrée du port est Mac Nab's Island, ce qui forme deux entrées, est et ouest. La première ne sert que pour les petits bâtimens. Le nord-ouest Arm est un détroit qui part de l'entrée principale du port, et qui pénètre à environ quatre milles dans les terres. Il passe derrière la ville, jusqu'à près d'un demi-mille du bassin de Bedfort, formant la presqu'île sur laquelle la ville est bâtie. Celle-ci est située sur le côté est de la presqu'île, sur le penchant d'un côteau élevé de deux à trois cents pieds au dessus du niveau de la mer. Au sud, est une forte tour qui, d'un côté, commande le port d'Halifax, et celui de l'Arm, de l'autre. Voici la description que l'auteur de *Sam Slick* fait de cet endroit: " Il est situé au bout d'une belle promenade, ombragée d'un côté par un épais bosquet, et bordée par le port, de l'autre. Le premier sert aux excursions des deux sexes, l'autre à la natation. Les amateurs d'un air pur et de la belle nature s'y rendent en foule: mais il est principalement fréquenté au point du jour, par les gens âgés, infirmes ou valétudinaires; et, au clair de lune, par ceux qui ne redoutent pas la fraîcheur de la nuit." Les rues d'Halifax sont larges, et coupées à angles droits. Quelques-unes sont pavées, les autres sont ferrées, et, à raison de la pente du terrain, presque toujours sèches. Les maisons sont irrégulièrement bâties, et de belles habitations de trois ou quatre étages sont entre-mêlées de vieilles et laides masures. Les nouvelles maisons en bois, grandes, et revêtues d'une peinture blanche, font un bien meilleur effet que celles qui sont en briques ou en pierres. Au nombre des bâtimens publics, on remarque l'hôtel du gouvernement, résidence actuelle du gouverneur, bel édifice, placé à l'extrémité sud de la ville. L'hôtel provincial, qu'on regarde comme le plus bel édifice de l'Amérique du nord, est situé dans une place au centre de la ville. Il est en pierres de taille, et il réunit l'élégance et la solidité. Il a 140 pieds de longueur, 70 de largeur, et 49 d'élévation. Il contient les Chambres du Conseil et de l'Assemblée Législative, la cour suprême, et les bureaux qui en dépendent, l'administration provinciale, la bibliothèque publique, &c. On trouve à Halifax deux églises épiscopales. L'une, celle de S.-Paul, est un joli édifice avec un clocher élevé. L'autre, la Rotonde, à l'extrémité nord de la ville, a un dôme d'un bel effet. Halifax a aussi

des chapelles pour les Presbytériens, les Méthodistes, les Anabaptistes et les Catholiques, un tribunal, et un collége, établi en 1820.

Vu du village de Dartmouth, sur la côte opposée du port, Halifax se montre avec un grand avantage. Le devant de la ville est garni de vaisseaux, de magasins, de quais, entr'autres le quai Cunnard qui fait, avec ses beaux bateaux à vapeur, un très bel effet. Au dessus, on aperçoit les grands bâtimens, les clochers, et enfin la citadelle, qui domine tout ce tableau. A gauche, un peu loin, est l'entrée du port, et, plus près du spectateur, une foule de bateaux et de canots, et enfin le petit paquebot à vapeur qui va continuellement de Dartmouth à Halifax.

Cette ville a toujours été la principale station navale de l'Amérique anglaise du nord, et, quoiqu'elle ait perdu beaucoup de son importance depuis la fin de la dernière guerre, elle est encore la ville la plus considérable des possessions anglaises dans cette partie du globe, et le grand dépôt naval et militaire pour le Canada et les colonies des Indes occidentales. L'arsenal est l'établissement le plus vaste de ce genre qui soit hors de l'Angleterre. Sur une éminence qui domine l'arsenal et le port, est la résidence de l'amiral qui commande la flotte anglaise en Amérique. A l'extrémité sud de la ville, il y a aussi un grand bâtiment en bois, pour le commandant militaire, ainsi que deux casernes, un hôpital militaire, des magasins, &c. C'est à Halifax qu'arrivent les paquebots qui viennent régulièrement de Falmouth une fois par mois. On a heureusement renoncé aux bricks à voiles qui ont fait longtemps ce service, et les dépêches sont transportées maintenant par les beaux bateaux à vapeur de M. Cunnard, qui font habituellement le passage, en venant d'Angleterre, en dix ou onze jours, touchent à Halifax, où ils déposent les paquets, et se rendent immédiatement à Boston, où ils arrivent au bout de deux jours. Le changement qui a eu lieu dans la facilité des communications entre l'Angleterre et la Nouvelle Ecosse, a plus contribué à la prospérité de la colonie que tout ce qu'on avait fait jusque-là, et rendra bientôt Halifax une des villes les plus florissantes des possessions de la Grande Bretagne dans l'Amérique septentrionale.

FIN.

Imprimé par J. Rickerby, 15, Sherbourn Lane, Londres.



